LA REVUE DU

SUSPENSE

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

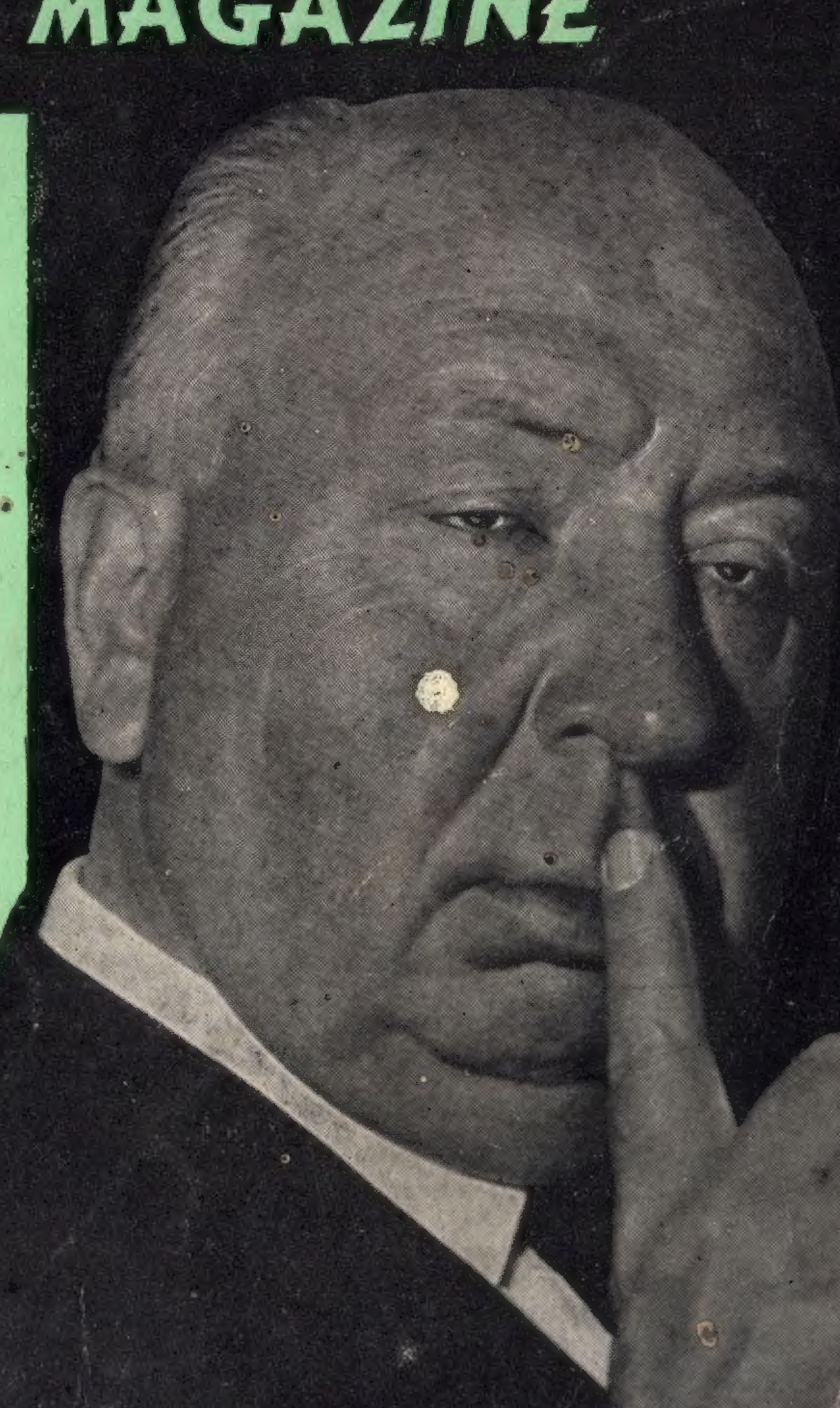
N° 39 JUILLET 1964

AU SOMMAIRE :

et de nombreux autres récits sélectionnés par

ALFRED HITCHCOCK

1,75 F





4e Année
Juillet
1964

N° 39

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

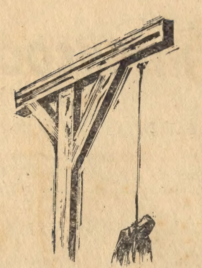
LA REVUE DU SUSPENSE

Publication mensuelle

Edition française de « Alfred Hitchcock's Mystery Magazine »

SOMMAIRE

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96 *rue de la Victoire, Paris-9e* (*PIG.* 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

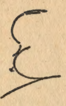


La vengeance du mal pendu



par BRYCE WALTON

Je ne voudrais surtout pas discuter le fait que la vengeance peut être douce. Mais elle peut coûter très cher aussi à celui qui l'a préparée avec tant de soin et de patience. Et la pendaison n'est pas toujours une mort instantanée.



A la prison d'Etat, Steve Parks allait être pendu. J'étais comme un affamé qui regarde un client manger un chateaubriand aux pommes à la devanture d'un restaurant. Depuis plus d'un an, je mettais sur pied un plan, caressé avec amour, mis au point jusque dans ses moindres détails, pour tuer Parks moi-même.

Pourquoi perdre un temps précieux à vous expliquer les raisons de mon aversion extrême pour le dit Parks ? En deux mots, voici ce dont il s'agit : dans une route obscure, près de Moon Lake, un soir j'ai surpris Parks, dans une voiture, en compagnie de ma femme.

Je n'ai pas fait de scène. Je ne me suis pas laissé aller à une crise de jalousie vulgaire. Je ne me suis pas répandu en jérémiades. Non, j'ai gardé ma sérénité, mon calme hautain, et j'ai cherché le moyen de le tuer sans courir de risques.

Enfant, les veilles de Noël, la joie anticipée de la surprise qui m'attendait au réveil, m'empêchait de dormir. Aujourd'hui, le plaisir que je goûtais par avance à l'idée de tuer Parks, me tenait éveillé. Une semaine avant le jour fixé pour ma vengeance, ma femme disparut. Deux jours plus tard, Parks fut arrêté sous l'inculpation d'assassinat ; tous les journaux en parlèrent comme d'un crime passionnel.

Rien, je puis le dire honnêtement, n'aurait pu me causer une déception plus mortelle. J'étais fou furieux. Vous comprendrez à quel point j'étais mortifié par l'intrusion de l'Etat dans une affaire strictement personnelle, quand je vous aurai dit qu'au cours des débats du procès, je feignis d'ignorer totalement les relations qui existaient entre l'accusé et ma défunte femme.

Je fis tous mes efforts pour réduire ses chances de réclusion, ou du moins pour le faire bénéficier des circonstances atténuantes. Mon dessein était de maintenir Parks en vie, en quelque endroit que ce fût. De cette façon, j'aurais tôt ou tard le plaisir exclusif de le tuer.

Malheureusement, il y avait d'autres témoins, et en grand nombre. Le résultat le plus clair de ma feinte ignorance fut de faire de moi un cocu magnifique. A part moi, tout le monde semblait au courant de mon infortune.

A mon point de vue, la victoire de l'Etat était une injustice révoltante. Ce n'est pas l'Etat qui avait été offensé. L'Etat accomplissait une simple formalité, un rite médiéval de vengeance publique. J'avais toutes les raisons de tuer Parks.

Logiquement, n'étais-je pas, de droit, l'exécuteur des hautes œuvres ?

Pourquoi chercher à démontrer l'évidence ? C'est à moi que revenait, j'en avais la certitude, l'exclusivité des préparatifs du voyage de Parks vers un autre monde. L'Etat n'est qu'une abstraction ; en réalité, il ne peut tuer personne. Ce soin est commis à un individu anonyme qui est chargé d'exécuter le travail concret.

Un bourreau professionnel s'acquitterait de cette tâche avec une indifférence née de l'habitude. Un inconnu, un étranger qui ne nous connaissait, Parks, ma femme et moi, ni d'Eve ni d'Adam, allait l'exécuter sans d'autre raison que la nécessité sordide de gagner son pain quotidien !

La raison, la logique et la justice étaient pour moi, et si l'Etat me privait de l'exécution de Parks, c'était au mépris des droits élémentaires de l'homme et du citoyen. Je me basais sur le fait que l'Etat le mettait à mort en vertu de la loi du talion, selon laquelle un meurtre doit être puni par un autre meurtre, tandis que je voulais le tuer pour une autre raison. Je l'admets. Cependant, à mon sens, Parks méritait cette punition, bien plus pour la profanation de mon sanctuaire conjugal, en violation de la loi tacite, que pour le fait d'avoir étranglé ma femme, avec l'un de ses bas de nylon, dans l'intérieur d'une voiture.

Le crime de Parks contre moi était infiniment plus grave que le soi-disant crime qu'il avait accompli contre la Société. De cela, je pense, il est impossible de douter. En fait, parmi tous ceux qui connaissaient ma femme, il n'en est pas un seul qui ait déploré sa mort.

⁂

Je suivais avec passion les tentatives des avocats de Parks pour obtenir une révision du procès, un sursis à l'exécution, toutes les manœuvres susceptibles de sauver la vie de leur client et qui, du même coup, me donneraient une chance de satisfaire ma vengeance.

Je dois vous avouer en toute sincérité que lorsque je compris qu'aucun miracle n'interviendrait, j'ai craint la dépression nerveuse. Je faisais les cent pas dans la maison. Je ne pouvais plus dormir. J'ai fini par jeter mon poste de télévision portatif à la poubelle. J'ai essayé de boire, mais l'ivresse ne m'apportait aucun soulagement.

Puis, deux jours avant l'exécution de Parks, me vint une brillante inspiration. C'était un plan dangereux, mais la fortune sourit aux audacieux, et en dépit de la voix de la prudence qui me susurrait à l'oreille : « n'essaie pas ! » j'étais trop désespéré pour reculer devant le risque.

J'effectuai une enquête discrète. Je découvris l'identité du bourreau qui serait chargé de pendre Parks, son adresse et quelques renseignements sur son « curriculum vitae ». Je me documentai sur les pendaisons et m'instruisis d'après des rapports de témoins oculaires recueillis dans d'anciennes coupures de journaux.

En cas d'échec, je devrais affronter, au pire, une réprimande officielle ou un bref séjour en prison. Ce n'était pas cher. Après tout, Parks

n'était-il pas condamné à être pendu, dans tous les cas ?

Comme vous l'avez probablement deviné, l'idée m'était venue de prendre la place du bourreau et d'exécuter Parks de mes propres mains. Si je réussissais, raisonnais-je, Parks en serait-il moins mort, parce que c'était moi et non le bourreau officiel qui lui avait fait exécuter le saut fatal dans la trappe ?

♣

Mr. Karl Scharf vivait dans une petite maison blanche, à la lisière de Lakeville, dont la population s'élève, si mes souvenirs sont bons, à quelque cinq mille âmes. Il était charpentier de son état, et n'exerçait le métier de bourreau qu'à la pièce, si j'ose m'exprimer ainsi. C'était une façon comme une autre de mettre du beurre dans ses épinards. Il était payé tant par tête, plus une certaine prime pour la qualité du travail. J'avais recueilli ces renseignements importants et quelques autres, avant de frapper à la porte de Scharf par cette belle soirée d'été.

Mme Scharf — une petite femme nette et rondouillarde qui portait un tablier propre mais humide — sourit en essuyant ses mains savonneuses dans un torchon.

— « Je m'appelle Al Lindman, » dis-je, bien qu'en réalité ce ne fût pas mon nom. « Je suis journaliste à l'*Orleans New Times*. Monsieur Scharf est-il là ? »

— « Certainement, Monsieur Lindman, » dit-elle aimablement. « Nous finissons justement de dîner. » Elle s'écarta pour me laisser le passage et me fit signe d'entrer. « Je suppose que vous voulez faire un reportage sur l'exécution. »

— « Oui, Madame Scharf, » dis-je. « Je voudrais m'entretenir avec votre mari... voir la chose sur le plan humain. »

— « Je suis persuadée qu'il ne demandera pas mieux que de vous rendre service, mais, » ajouta-t-elle à mi-voix, « vous savez, il est toujours un peu déprimé avant une exécution. »

— « Je le comprends ! » dis-je.

La maison était propre et simple, avec des meubles légèrement démodés. Elle était imprégnée de l'odeur familière d'un été chaud et de la bonne cuisine.

Mme Scharf m'introduisit dans la salle de séjour et me présenta à Karl Scharf, puis elle se retira discrètement. Je l'entendis se diriger vers la cuisine et recommander à ses petits enfants, venus lui rendre visite, d'aller attraper des vers luisants au dehors, mais de faire bien attention aux serpents qui pourraient se dissimuler dans l'herbe.

Il me tardait de voir Scharf, et je ne fus pas trop déçu de son apparence, lorsque je le vis se lever du sofa sur lequel il était étendu et me tendre la main. Il n'était que de trois ans mon aîné. Ses cheveux étaient d'un châtain légèrement plus clair que les miens. Dans l'ensemble nos statures n'étaient pas trop dissemblables. Il y avait d'autres facteurs favorables. Tout d'abord, Scharf n'avait jamais opéré d'exécution dans le nord de l'Etat ou à proximité de Jonesville, et sa photographie n'avait jamais paru dans les journaux. Ceci n'avait rien d'étonnant. Au cours de mes recherches, je n'avais jamais trouvé d'exemple que la photographie d'un

bourreau eût paru dans les journaux, qu'il ait été filmé par les actualités ou qu'il ait paru sur les écrans de télévision.

D'autre part, Scharf avait procédé à la plupart de ses exécutions dans la prison Parish dans la Nouvelle Orléans, à grande distance de Jonesville. Quelques journalistes seraient présents à l'exécution, mais j'avais soigneusement échafaudé mes plans. Si j'arrivais à me substituer au bourreau, j'arriverais à Jonesville quelques minutes avant l'exécution de Parks, et je me couvrirais immédiatement la tête de la cagoule noire qui est l'insigne d'une profession de tout temps respectée.

— « Asseyez-vous, » dit Scharf aimablement, « que voulez-vous boire ? »

— « Ce que vous voudrez, » dis-je.

Il se rendit à la cuisine, en rapporta un verre et nous versa à chacun une rasade d'une excellente marque de whisky du Kentucky qui se trouvait sur la table.

— « Eh bien, » dis-je en trinquant, « à l'heureuse issue de votre travail de demain. »

— « Merci, monsieur, » dit-il.

Après avoir bu, il se rassit avec un soupir, et je pris un siège en face de lui en tirant mon calepin.

Scharf portait un sous-vêtement humide, un pantalon bleu de chauffe et des sandales. Il avait le menton légèrement rentré et une façon à la fois sournoise et timide de me regarder.

— « Je ne suis pas buveur, » m'assura-t-il. « Mais avant une exécution, j'ai besoin de mon whisky. »

— « Ce doit être le trac, » lui dis-je.

— « Ma foi, j'essaie de considérer cela comme un travail ordinaire, pas toujours agréable, mais il faut qu'il soit fait. Il faut que ce soit fait, c'est ainsi que je vois la chose. »

— « Et il faut bien que quelqu'un le fasse, » dis-je. Il hocha la tête, vida son verre et le remplit de nouveau. « Combien de condamnés avez-vous pendus monsieur Scharf ? »

— « Voyons, laissez-moi réfléchir, » dit Scharf en levant les yeux vers les canaris qui chantaient dans une cage suspendus près de la fenêtre, « je crois qu'avec l'exécution de demain matin, cela fera quatorze en tout. »

— « Depuis combien de temps êtes-vous, officiellement, exécuteur des hautes œuvres, » monsieur Scharf ? »

— « Appelez-moi plutôt Karl, » dit-il. Il était évident qu'il ne cherchait ni la gloire ni la notoriété. Il me recevait aimablement à titre personnel, mais il se moquait de la publicité. C'était un travail qui devait nécessairement être fait, comme il l'avait dit. Et il buvait, parce que, de pendre les gens c'était, pour le moins, désagréable.

— « J'ai commencé — voyons — il y a près de six ans. C'est le 12 avril que j'ai reçu ma convocation. »

— « Comment entre-t-on dans la profession ? » demandai-je.

— « Cela dépend des Etats. Vous pouvez faire une demande et attendre votre tour. J'ai répondu à une annonce parue dans un journal. J'ai dû passer un examen et le reste, exactement comme pour entrer dans l'administration, n'est-ce pas. On m'a dit qu'il y avait cinq cents autres concurrents. »

— « Vraiment ? » dis-je avec une surprise non feinte.

— « Quelquefois nous sommes désignés par les Shérifs, à forfait naturellement. Par ici, c'est le shérif et ses hommes qui s'en chargent habituellement. Mais un bourreau professionnel est préférable. »

— « Est-ce que cela paie bien ? » demandai-je.

Scharf eut un sourire un peu triste.

— « Il n'y a pas suffisamment d'exécutions pour cela. C'est un complément intéressant lorsqu'on dispose déjà d'un travail régulier. Mon fils fait ses études au collège. »

— « Mais, Monsieur Scharf, aviez-vous une raison particulière de choisir le métier de bourreau pour accroître vos revenus ? »

Il réfléchit un instant et hocha la tête.

— « Mon Dieu, oui, on peut dire que c'est un peu une tradition dans la famille. »

— « Comment cela ? »

— « J'avais un frère, militaire de carrière. Sergent-major. Pendant dix ans, il a été exécuteur des hautes œuvres dans l'armée US. Je crois qu'il a prit part aux grandes pendaisons de Nuremberg. Il a pendu plus de deux cents de ses camarades, et il avait d'excellentes notes. D'autre part, mon grand père en Allemagne était ce qu'ils appelaient *galgenmeister*, ou maître de galères. Je pense qu'il était dans la profession. Un jour j'ai vu cette annonce dans les journaux, et j'y ai répondu. »

J'écrivais sur mon calepin. Scharf se versa un autre verre de whisky du Kentucky.

— « Vous disiez tout à l'heure, Monsieur Scharf, qu'un bourreau professionnel était préférable. Pourquoi ? J'ai toujours pensé qu'une pendaison en valait une autre. Est-il possible d'établir des distinctions ? »

— « Oh certes, » dit-il vivement. Son visage avait rougi. « Il y a de grandes différences. J'ai appris le métier en le pratiquant... On fait des essais, des erreurs. Bien entendu, on peut dire qu'un pendu meurt toujours au bout du compte et qu'une pendaison est toujours une pendaison. Mais il y a un monde entre le travail rapide et net du professionnel, et ce que nous appelons de l'ouvrage saboté. »

— « Très intéressant ! » dis-je.

— « Il faut tenir compte d'un tas de choses, si l'on veut que tout se passe bien et rapidement. J'ai toujours pensé que quelque soit le travail, il faut toujours le faire de son mieux. J'ai beaucoup lu sur la question. Chaque cas est différent des autres. Vous devez tenir compte du poids, de la résistance de la corde, de la profondeur de chute libre et ainsi de suite. »

— « C'est à chaque fois un nouveau problème scientifique, » dis-je.

— « C'est exact. »

— « Prenons un exemple, » dis-je, « avez-vous établi une formule pour Steve Parks ? »

— « Il m'a donné beaucoup de mal, » dit Scharf en se versant un nouveau verre de whisky. Il saisit une feuille de papier sur la table et scruta la masse de chiffres d'un air perplexe.

— « Il est toujours possible de se tromper. Une partie du travail se fait au pifomètre. Voyez, la longueur de chute libre pour une pendaison normale est une moyenne

d'un mètre quatre vingt. Cette distance varie en raison inverse du poids du corps. Je place l'anneau que j'utilise au lieu du nœud, à l'angle de la machoire, sous l'oreille. Il s'agit, en tordant le cou sur le côté, de rompre ou de disloquer la colonne vertébrale et de provoquer une rupture de la moelle épinière. Cette rupture se produit habituellement entre la seconde et la troisième vertèbre cervicale. Il est évident que d'autres organes peuvent être endommagés, mais le choc n'est pas suffisant pour séparer complètement les muscles et les ligaments, vous comprenez ? »

— « Je vois, » dis-je, « que se passe-t-il lorsqu'une erreur se produit ? »

— « Si la longueur de la chute libre n'est pas suffisante, l'homme meurt par strangulation, au lieu de succomber par dislocation. Si la chute est trop longue... c'est une chose affreuse. Il arrive parfois ce que nous appelons une décapitation totale. »

— « Dans le cas de Parks, quelles dispositions avez-vous prises ? »

— « Si tous les hommes avaient la même taille et la même structure, ce serait facile. Mais pour chacun il faut travailler sur des données différentes. Voici ce que j'ai mis au point. »

Il me montra un tableau compliqué. Sur la ligne du haut, on lisait horizontalement les poids, et les longueurs de chute sur la colonne verticale à gauche.

— « J'ai découvert ce diagramme dans un livre appelé : « Le côté technique de la pendaison », par un Anglais du nom de Berry. Parks pesait 82 kilos, lorsque je suis allé voir le shérif Thompson à la prison de Jonesville à midi. Il y a une tolérance de quelques livres en plus ou en moins. Voici le poids sur le diagramme : 82 kilos. La colonne verticale vous donne la longueur de chute libre correspondante. »

— « Voyons, » dis-je, « cela nous donne 90 centimètres. »

— « Oui mais Parks est jeune et solide, et dans ce cas, j'ajoute trente centimètres, ce qui fait un mètre vingt. »

Je hochai la tête et copiai les chiffres sur mon calepin.

Plus l'alcool faisait son effet et plus Scharf devenait loquace. Il finit, en fait, par larmoyer, en déplorant le mauvais travail qu'il avait accompli en apprenant son métier. Il me rapporta quelques détails propres à soulever le cœur et que je passerai sous silence, car ils n'ont pas leur place dans le présent récit.

Ses explications me démontrèrent l'intérêt qu'il y avait à exécuter un travail net et rapide.

A une heure du matin, Mme Scharf se retira. Les enfants étaient couchés depuis longtemps. Dans la cuisine, avant de monter se coucher, elle me fit part de sa sollicitude inquiète pour son mari.

— « Il boit toujours tellement avant une exécution ! » dit-elle, « il devient maussade et ombrageux. Vous savez, Monsieur Lindman, parfois, il faut que je le pousse, sans quoi il n'irait pas ! »

— « Derrière tout homme qui a réussi, il y a une femme ! » dis-je.

— « Je pense toujours à Ned, et combien il est important qu'il termine ses études au collège ! »

— « Je suis moi-même un petit peu « dans les vignes », dis-je sur un ton d'excuse, « je me demandais

s'il me serait possible de dormir sur le divan ou ailleurs ? Et demain matin, je pourrais peut-être me rendre à Jonesville en compagnie de votre mari. »

— « Oh ce serait merveilleux ! » dit-elle épanouie. « Il se sent tellement seul. Il faut bien que ce travail se fasse, mais vous seriez surpris de savoir ce qu'en pensent certaines gens ! »

— « Ils savent pourtant bien que quelqu'un doit le faire ! » dis-je.

♣

Nous partîmes en voiture de Lakeville à cinq heures du matin. Scharf était encore sous l'influence de l'alcool, mais néanmoins ses idées étaient suffisamment cohérentes. Il déclara qu'il se remettrait vite et qu'il serait complètement d'aplomb en arrivant à Jonesville.

J'avais définitivement pris mon parti : le jeu en valait la chandelle. Je pris un chemin de traverse qui me conduisis à une vieille grange abandonnée que j'avais repérée au préalable. Scharf était trop ivre pour opposer la moindre résistance à mon projet. Il se contenta de proférer une protestation geignarde lorsque je le tirai de la voiture pour le traîner dans la grange. Là, je lui liai les mains derrière le dos, lui ficelai les chevilles et le baillonnai avec du tissu adhésif. Je revêtis le complet noir que Scharf avait apporté dans sa valise et fourrai la cagoule de soie noire dans ma poche. Je mis sur ma tête son chapeau et en rabattis les bords sur mes yeux. J'emportai sa valise qui contenait ses papiers d'identité. En pénétrant dans Jonesville, quatre heures plus tard, au volant de son Oldsmobile j'étais persuadé que j'aurais le plaisir de tuer Parks avec la bénédiction officielle de l'Etat.

♣

Jonesville était un hameau à demi-abandonné sur le bord d'un marais couvert de cyprès. Cet événement de gala (gala signifie galères en Anglo Saxon) avait attiré une grande foule, mais la populace devait se contenter de s'assembler autour de la vieille maison d'arrêt sur la place, derrière laquelle les bois de justice avaient été dressés et qui étaient dissimulés aux yeux du public par un mur de pierre.

Dans la petite prison, à proximité du sinistre appareil, le shérif Thomson m'accueillit en me serrant la main dans une paume moite.

— « Vous êtes juste à temps, Monsieur Scharf. » dit-il en m'invitant du geste à m'asseoir. Je pris un siège, en gardant le bord de mon chapeau baissé sur mes yeux et profitant de l'arrivée de deux journalistes, je retirai mon chapeau et glissai la cagoule sur ma tête.

Thompson considéra la cagoule d'un air mal à son aise et s'humecta les lèvres. Le shérif Thompson n'était pas un fervent des rites officiels. Ce n'était pas le genre à compliquer les choses. Et je voyais qu'il était quelque peu marri de l'intrusion d'un étranger sur son domaine.

— « Je suis toujours à l'heure, » dis-je en consultant ma montre. « Il nous reste encore cinq minutes et ma montre est exacte. »

D'un air gêné, le shérif Thompson m'offrit un cigare que je refusai. Je lui déclarai par contre que je m'accommoderais fort bien

d'un verre de whisky qu'il s'empressa de sortir d'une armoire. Il me versa une double rasade que j'avalai d'un trait.

— « Nous sommes un peu en retard sur l'horaire, » dit-il, son orgueil luttant vaillamment contre la honte qu'il éprouvait de ce contretemps. « Le charpentier est tombé malade. Mais tout sera bientôt prêt, j'imagine. »

— « Mr. Parks est prêt, je suppose ? »

— « Autant qu'on peut l'être dans son cas, » dit le shérif avec un sourire nerveux. Mais ce sourire s'évanouit devant ma cagoule noire et anonyme. Il s'essuya les lèvres d'un revers de main et ralluma son cigare. Il était plutôt gros et portait une chemise kaki tachée de sueur aux aisselles et des bottes de parachutiste. Deux députés-shérifs se tenaient non loin, et un journaliste s'efforçait d'attraper des mouches.

— « Vous vous occupiez autrefois des exécutions ? n'est-ce pas shérif ? » interrogea le journaliste.

Thompson se redressa.

— « Oui c'est toujours moi et mes hommes qui nous en occupions. C'est la première fois qu'un bourreau vient dans le pays ! »

— « Je garantis un travail irréprochable ! » dis-je.

— « Nous n'avons jamais eu d'ennuis, » dit Thompson, « par ma foi, ils sont tous morts. Si le condamné détend ses muscles, tout va bien. J'ai dit cela à Parks aujourd'hui. S'ils se contractent trop, alors ils dansent parfois un peu. J'en ai vu qui mettaient de dix à quinze minutes avant de s'immobiliser. Mais c'est leur faute. Ils ne doivent pas rejeter la responsabilité sur nous. Et s'ils veulent faire un petit discours avant qu'on leur passe la cagoule blanche, je leur en donne le loisir. J'ai toujours essayé de les traiter correctement. »

— « Le gouverneur aurait voulu qu'on adopte la chaise électrique, » dit le journaliste.

— « J'aime autant la pendaison, » dit le shérif.

— « Je la préfère, » dis-je, « On prétend que l'électrocution est plus humaine et moins douloureuse, mais ce n'est pas vrai. L'erreur, c'est de croire qu'une science nouvelle soit meilleure qu'un art ancien. N'êtes-vous pas de mon avis shérif ? »

— « La pendaison, c'est bien assez bon pour eux ! » dit-il d'un ton buté.

— « J'apporte toujours ma propre corde, » dis-je en me souvenant de ce que Scharf m'avait dit. « Elle se trouve dans la voiture, shérif. Je voudrais qu'on me l'amène ici, s'il vous plaît. Elle se trouve dans le coffre. » Je lui tendis la clé de contact.

— « Certainement, » dit le shérif, » et il envoya l'un des députés chercher la corde.

— « Maintenant je voudrais examiner les bois. »

— « Je les ai fait monter conformément à vos instructions, » dit Thompson.

— « J'en suis certain, » dis-je, « mais j'ai pour principe de les étudier dans le moindre détail. »

Le député apporta le fin rouleau de corde neuve et je le pris avec le respect approprié.

— « Il ne faut jamais sous-estimer l'importance de la corde. »

— « J'ai toujours employé une bonne corde bien solide, » dit vivement Thompson.

— « Rien de si affreux qu'une chute ratée, » dis-je.

— « Je n'ai jamais eu d'incident, » dit Thompson. Il était très sur la défensive.

— « Voici ce que j'ai trouvé de mieux comme corde, » dis-je, « Chanvre italien à cinq brins. C'est ce qui convient pour les hommes. Pour les femmes, quatre brins suffisent. »

— « Je n'ai jamais eu d'incident ! » répéta Thompson.

Je me levai. « Pendant que vous irez chercher Parks, » dis-je, « je vais examiner les bois. »

Thompson me conduisit à l'endroit où se trouvait l'échafaud, dans le plein soleil de midi. On apercevait les grosses poutres en équerre dans lesquelles étaient fixés des écrous se terminant en crochets pour suspendre la corde. L'échafaud proprement dit, la trappe était constituée par deux lourdes portes en bois de pin, fixées sur un chassis en chêne, placé au niveau du sol, au-dessus d'une fosse profonde fraîchement creusée. La masse des portes leur permettait de choir très soudainement, même sans le poids du criminel et elles venaient se coincer entre des ressorts à crochet pour éviter tout rebondissement.

Je fis rapidement le tour, étudiant chaque détail.

— « Etes-vous certain que ces portes tombent exactement en même temps ? » demandai-je à Thompson.

— « Je les ai essayées. »

— « C'est très important. Je connais un bourreau qui est tombé dans la fosse avec son client, à cause d'un décalage dans le déclenchement des portes. L'une de mes premières exécutions a été ratée au premier essai à cause du mauvais réglage de la trappe. Le client n'était pas mort. »

J'installai la corde au-dessus de la trappe et mesurai ensuite soigneusement la chute libre de un mètre vingt prescrite pour Parks. Puis je me retournai et j'aperçus le condamné, les mains liées derrière le dos, entre les deux députés.

A dire vrai, la tension était montée en moi au point de devenir intolérable, et lorsque je vis Parks livré entre mes mains, elle se libéra en une véritable explosion de joie. J'éprouvai l'envie irrésistible d'exécuter une petite danse sur l'échafaud. L'air lui-même semblait vibrer d'une ardeur réprimée. J'avais de la peine à me contenir. A moins qu'on n'ait découvert Scharf dans sa grange, ma ruse allait réussir.

Au moment où Parks montait les degrés de l'échafaud, je m'inquiétai soudain de ce que j'allais faire après l'exécution.

Je croyais connaître suffisamment le caractère de Scharf pour me permettre de retourner à la grange et de le libérer. En échange d'une confortable somme d'argent, je lui demanderais d'oublier l'aventure. La vérité était dangereuse à dire. Si Scharf voulait garder le silence, nul ne saurait jamais rien Mais Scharf avait l'orgueil de son métier, il avait une réputation à soutenir. Je pourrais le menacer de le poursuivre en justice et l'accuser de complicité.

J'étais sûr que, tout bien considéré, Scharf préférerait se tenir tranquille. Après tout, Parks était condamné à mort, en ce moment même, par un jugement de l'Etat et la volonté du peuple. Même la lon-

gueur de chute libre que Parks devait accomplir avait été déterminée officiellement. Quelle importance avait donc l'identité de celui qui ajustait la corde et déclenchait la trappe ?

Le programme était exécuté rigoureusement selon la formule étudiée par Scharf. Seuls Scharf et moi étions au courant de la supercherie, et j'étais absolument persuadé qu'il se tiendrait coi. J'avais les moyens de permettre à son fils de terminer ses études au collège, et je ne demanderais pas mieux que de faire un tel geste pour m'assurer le silence du bourreau.

Je remarquai que Parks avait maigri. Il était debout, impassible sur la plateforme, les yeux perdus dans le lointain.

Il était pâle. Son front était humide de sueur. Il gardait un soupçon de cette attitude arrogante que j'exécrais. Dire que la vengeance est douce, constitue un euphémisme qui couvre un contenu émotionnel plus profond. Un adjectif aussi bénin pour décrire la joie féroce que j'éprouvais...

— « Il n'a pas voulu prier... » dit Thompson.

— « Passez-lui la cagoule ! » dis-je.

Les députés firent glisser la cagoule sur sa tête et j'ajustai soigneusement le chanvre italien autour de son cou, en m'assurant que l'anneau d'acier vint se placer sous l'oreille, à l'angle de la machoire.

Je fis signe aux députés de Thompson de quitter la plate-forme, et comme ils descendaient les degrés, je dis d'une voix basse mais qui, je l'espérais, lui serais néanmoins familière.

— « Adieu, Steve ! Si tu vois ma femme, dis-lui qui t'a envoyé la retrouver ! »

Je ne suis pas sûr qu'il en ait cru ses oreilles. Il n'eut d'ailleurs pas le temps d'y réfléchir, car je déclenchai immédiatement la trappe. Les lourdes portes s'abattirent et Parks exécuta sa chute libre d'un mètre vingt.

La corde rebondit et s'agita et, au-dessous de moi, dans la fosse, j'entendais des sifflements et des gargouillements. Je compris qu'une erreur s'était glissée dans les calculs de Scharf.

Je dégringolai les marches et regardai dans la fosse. Je m'assurai que les pieds du condamné ne touchaient pas le sol.

S'il n'était pas mort à la suite de la dislocation de ses vertèbres, il ne tarderait pas à périr de strangulation.

Je dus rester sur place jusqu'au moment où le docteur du lieu eut proclamé la mort du condamné. Après quoi, je signai quelques papiers et je partis. Si quelqu'un avait remarqué quelque anomalie dans mon exécution, il n'en avait pas fait la remarque.

⁂

Mr. Scharf accepta d'être complice de la supercherie... pendant une seule journée. C'est-à-dire qu'il fut d'accord pour garder le secret jusqu'au moment où il lut la relation trop fidèle des détails de l'exécution de Parks, écrite par le journaliste.

J'avais compté sans l'orgueil professionnel de Parks. Il prévint immédiatement les autorités. Il se refusait absolument à assumer la responsabilité d'une exécution sabotée.

Et pourtant j'avais suivi sa formule à la lettre ! Il prétendait que s'il avait été à pied d'œuvre, il aurait compris intuitivement que l'estimation de la chute libre était mauvaise.

Mais tout cela n'a plus guère d'importance maintenant. Ce que je veux dire c'est ceci : même si un individu est condamné à mort, on peut exécuter la personne qui se sera permise de le tuer. C'est parfaitement ridicule, mais telle est la loi. Tous les efforts de mes avocats ont été vains.

Et qui va être chargé de me faire exécuter une chute libre nette et sans bavures, demain matin ? Qui est assis sur son sofa, à boire son bon whisky du Kentucky en vérifiant ses chiffres ?

C'est le bon Mr. Scharf !

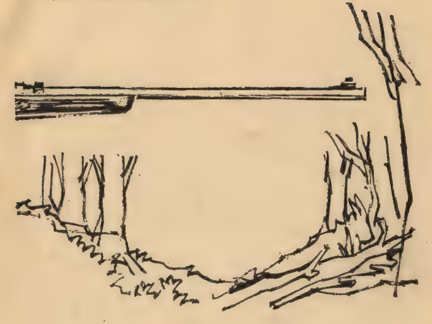
Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Don't ever try it.



La chasse est un sport très excitant lorsqu'il s'agit de traquer dans la nuit un animal sauvage et méfiant. Est-ce aussi passionnant de traquer un homme et de se savoir traqué par lui ?



par H.A. DeROSSO



Le temps des fusils

LES lampes électriques se trouvaient dans la boîte à outils ; Caldwell la plaça dans le coffre de la voiture auprès des fusils que recouvraient une couverture. Il sentait que Bridgeman était aux aguets. Et lorsque Caldwell leva les yeux sur lui, l'autre sourit — de ce sourire parcimonieux et secret, aussi dénué d'émotion que le regard impénétrable de ses yeux gris.

— « Tout est prêt ? » demanda Bridgeman.

Caldwell hocha la tête. La femme de Bridgeman, elle, ne fit pas le moindre mouvement.

Ils s'assirent tous trois sur le siège avant. Derrière eux, sur le plancher, se trouvaient le baquet con-

tenant les appâts, une autre boîte avec les ustensiles de pêche et trois gaules... toutes choses dont ils ne se serviraient pas. Avec un léger chuintement, la voiture avançait dans la douce nuit d'été.

Rae Bridgeman était assise, silencieuse, entre les deux hommes Caldwell avait une conscience aigüe de sa présence à ses côtés. Elle suscitait en lui une vague intérieure qui le remplissait de trouble, d'anxiété, et lui faisait penser aux deux fusils chargés, dans le coffre de la voiture, et au sombre dessein qui n'avait cessé de le hanter depuis la nuit où il l'avait tenue dans ses bras. Il la sentit frissonner. Peut-être que ses pensées rejoignaient les siennes. Elle parla d'une petite voix douce, semblable à celle d'une petite fille, une voix qui ne lui ressemblait pas.

— « N'est-ce pas risqué, chéri ? » demanda-t-elle à Bridgeman, « cela peut coûter cher, de chasser le cerf à la lampe, surtout si l'on vient de l'état voisin. »

Bridgeman eut un rire aisé, sans contrainte. Caldwell lui jeta un regard, mais à la lueur incertaine du tableau de bord, il ne put distinguer l'expression de son visage.

— « Ne t'en fais pas, chérie ! Joe et moi, nous sommes deux vieux routiers dans ce sport, n'est-ce pas Joe ? Te souviens-tu du bon vieux temps, avant que je ne m'installe en ville ? Nous étions de jeunes coqs, à l'époque, et nous faisions notre part de braconnage, n'est-il pas vrai ? »

Caldwell regarda par la fenêtre, le visage indéchiffrable de la sombre forêt qui défilait sous ses yeux. Les phares illuminaient les gerbes d'or et les chardons qui poussaient haut des deux côtés de la route brune.

— « Oui nous avons abattu notre part de daims ! » dit Caldwell.

Il sentit le regard de Rae se tourner vers lui, mais il ne voulut pas bouger la tête.

— « J'ai entendu Lew en parler, » dit-elle, « mais c'était en dehors de la saison. Vous n'avez jamais chassé à la lampe, n'est-ce pas Joe ? »

— « Non ! »

— « Alors, pourquoi le faites-vous aujourd'hui ? »

Caldwell demeura muet.

Bridgeman rit doucement, sans la moindre trace d'émotion.

Soupçonne-t-il quelque chose ? Caldwell se sentait irrité. N'en a-t-il pas la moindre idée ? Ce sera donc aussi simple que de tirer à la cible ?

— « Je veux ramener un peu de venaison, chérie, » dit Bridgeman. « Les daims sont beaux et gras en ce moment. Et ils ont bien meilleur goût en dehors de la saison, n'est-ce pas Joe ? »

Caldwell se contenta de grogner et regarda de nouveau à travers la fenêtre. Il sentit Rae s'agiter à son côté.

— « Oh vous deux, » dit-elle d'un ton dégoûté, « vous semblez considérer cela comme un simple jeu ! »

— « C'en est un ! » dit Bridgeman, « un jeu entre nous et les gardes. Nous nous sommes toujours montrés plus malins qu'eux ! »

— « Pourquoi ne chassez-vous pas le daim en plein jour ? » demanda Rae toujours exaspérée. « Pourquoi les éblouir ? »

— « Parce que c'est plus facile de cette manière, voilà pourquoi, » dit Bridgeman. Le même rire plat

et sans gaieté suivit sa déclaration. Quant à Caldwell, cette conversation commençait à lui porter sur les nerfs. « Un daim s'immobilise lorsqu'on le prend dans le faisceau de la lampe. Il demeure là, avec la lumière qui se réfléchit dans ses yeux. Alors on peut l'ajuster en plein front. Maintenant tu connais la raison chérie. De plus, les gardes rentrent après minuit, à moins qu'on ne les ait prévenus. »

— « J'espère que tu as raison ! » dit Rae.

— « Grogne, grogne, » dit Bridgeman d'un ton taquin.

Rae ne répondit pas. Elle s'enfonça dans son siège et regarda droit devant elle, perdue dans ses pensées.

La voiture poursuivait sa course. Il n'y avait pas de circulation sur cette route isolée. Les phares n'illuminaient que les virages et les ondulations de la route brune, et les troncs d'arbres, sentinelles silencieuses postées de chaque côté du chemin.

♣

Caldwell ouvrit le coffre, retira les lampes de la boîte à outils et tendit l'une d'elles à Bridgeman. Puis il saisit les deux fusils chargés qui se trouvaient sous la couverture. Il craignit de voir trembler sa main, mais elle était ferme lorsqu'il tendit l'une des armes à Bridgeman. Il y avait une troisième arme dans le coffre, une carabine.

— « Voulez-vous la vôtre ? » demanda Caldwell à Rae. En parlant, sa gorge se serra. Son cœur eut une défaillance et sauta une pulsation.

— « Non, à moins qu'elle ne veuille nous accompagner, » dit Bridgeman. « Qu'en dis-tu chérie ? »

Ses yeux les scrutèrent tous deux, brièvement. A-t-elle vu quelque chose, se demanda Caldwell. A-t-elle deviné ? Mais ce qu'elle pensait n'avait pas d'importance. C'est surtout Bridgeman qui ne devait pas deviner.

— « Non ! » dit-elle d'une petite voix étrange. « Je vais rester, ici, dans la voiture. »

— « Prends la carabine, » insista Bridgeman.

— « Pourquoi ? »

— « Un daim pourrait se présenter devant toi. »

— « Je ne saurais que faire dans ce cas. »

— « Tu n'auras qu'à allumer les phares. Cela l'arrêtera net et tu n'auras plus qu'à tirer. Tu ne le manqueras pas chérie. Tu tires bien. Je le sais parce que c'est moi qui te l'ai appris ! »

Elle hésitait toujours.

Bridgeman haussa les épaules.

— « A ta guise. Je pensais que la possession de la carabine te rassurerait, lorsque tu seras seule, ici. »

— « Alors entendu, je vais la prendre ! » dit Rae.

Sa main effleura celle de Caldwell lorsqu'il lui tendit la carabine. Ses doigts étaient froids comme glace et parurent s'attarder un instant au contact des siens. Essayait-elle de lui dire quelque chose ? De le rassurer ? Il ne lui avait rien dit, mais elle avait pu deviner. Il aurait bien voulu tout lui dire, mais il n'avait pas su comment traduire cela en paroles. Mais elle devait savoir, et elle voulait le réconforter par cette pression des doigts. Il aurait dû se sentir sou-

lagé. Au contraire, il se raidit et sentit des gouttes de sueur perler à son front.

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

La question soudaine de Bridgeman fit sursauter Caldwell. Mais il contraignit sa voix à demeurer calme et inexpressive.

— « Rien ! Pourquoi ? »

— « Tu ne sembles plus guère enthousiaste pour cette partie de chasse. Tu as à peine ouvert la bouche de toute la nuit ! »

— « Je réfléchissais, simplement. Nous le paierons cher, si nous sommes pris ! »

— « Ma foi, c'était autant ton idée que la mienne ! » dit Bridgeman.

Il le regarda avec plus d'insistance, mais Caldwell était sûr qu'il ne pourrait rien distinguer sur sa figure dans l'obscurité, à supposer qu'il y eût quelque chose à y voir. Et pourtant il se sentait mal à l'aise sous le regard de l'autre.

— « Tu veux renoncer ? » demanda Bridgeman.

— « Non ! » dit-il vivement... presque trop vivement, pensa-t-il. Il lui fallait se dominer. Empêcher son imagination de l'emporter. Bridgeman ne savait rien, ne devinait rien, et dans peu de temps, tout serait fini. Il prit une profonde inspiration, en prenant bien garde de la rendre inaudible. « Eh bien, partons ! »

— « Il vaut mieux porter la lampe à la ceinture, m'as-tu dit ? » interrogea Bridgeman.

C'étaient des lampes de mineurs que Caldwell avait empruntées à la mine de fer où il travaillait. Et avec le projet qu'il avait en tête, elles étaient certainement plus dangereuses qu'à la mine.

— « Oui, » dit Caldwell, « de cette façon nos deux mains seront libres pour manier le fusil ! »

Il regarda Bridgeman ajuster la lampe à sa ceinture. Dans le silence, il pouvait distinguer le bruit de sa propre respiration et les sons étouffés que faisait Rae en se déplaçant. Elle se dressa sur la pointe des pieds et embrassa Bridgeman.

— « Sois prudent, chéri ! » ditelle d'une petite voix.

— « Ne t'effraie pas si tu entends plusieurs coups de feu ! » dit Bridgeman, « nous serons bientôt de retour ! »

— « A tout à l'heure Joe ! » dit Rae.

— « A tout à l'heure ! » répondit Caldwell.

Puis les deux hommes s'éloignèrent, remontant la route. On n'entendait plus que le bruit de leurs lourdes chaussures sur le sol, dans le vaste et solennel silence de la forêt.

♣

Contrairement à Bridgeman, il se souvenait de la topographie des lieux, car il chassait et pêchait dans la région sans interruption. L'autre avait quitté le pays depuis plusieurs années. Bridgeman avait dépassé l'endroit. Ce fut Caldwell qui l'arrêta et le fit revenir sur ses pas.

Bridgeman promena ses regards autour de lui, scrutant ce paysage d'arbres et de taillis qui se découpait sombre et d'un bloc dans le clair de lune.

— « Est-ce là la piste des daims ? » interrogea-t-il.

— « Tu ne te souviens pas ? »

— « Il y a beaucoup plus de taillis. » Bridgeman regarda les jeunes

pousses qui avaient pris racine sur la terre déboisée. « Mais je me souviens maintenant. »

Caldwell sentit s'accélérer les pulsations de son cœur. Pourquoi ne pas en finir ici, sur-le-champ ? pensa-t-il avec un embryon de panique. Pourquoi ne pas l'abattre sans plus attendre.

Puis il se domina. Il fallait simuler un accident. Il ne pouvait donc pas l'exécuter ici, au beau milieu de la route.

— « Choisis ton côté ! » Il remarqua que sa voix était devenue soudain épaisse et bourrue.

Bridgeman le regarda avec attention.

— « Quel côté veux-tu prendre ? » dit Caldwell luttant contre son impatience. « Prends la piste des daims d'un côté de la route et je la suivrai de l'autre. »

Bridgeman continuait de le fixer sans rien dire. Il y avait quelque chose de froid et de calculateur dans son immobilité silencieuse, et Caldwell se morigéna de laisser ainsi la bride à son imagination.

— « A quelle distance désires-tu que j'aille ? » demanda enfin Bridgeman.

— « Pas trop loin. Mais néanmoins à bonne distance de la route. Nous ne voulons pas abattre un gibier trop près du chemin, ni trop loin non plus. » Il sentit de nouveau la sueur ruisseler sur son corps. « De cette façon nous ne serons pas obligés de le transporter sur une trop longue distance. »

T'ai-je donné le change ? se demanda-t-il, avec un tressaillement d'émotion et de panique à l'estomac. Ou sais-tu ? Serait-ce pour cela que tu me regardes de cette façon ? Mais comment pourrais-tu savoir ?

A ce moment Bridgeman sourit. Caldwell put voir l'éclair de ses dents dans le clair de lune.

— « Eh bien, bonne chance, Joe ! » dit Bridgeman.

— « Bonne chance, Lew ! »

Il mit un genou en terre et fit semblant de relacer son soulier tandis que Bridgeman traversait la route. Il ne voulait pas présenter son dos à l'autre. Au moment où Bridgeman franchissait le fossé d'une longue enjambée, Caldwell se redressa et se dissimula dans les taillis. Une branche fouetta sa joue et l'égratigna. Puis les buissons furent franchis et il se trouva hors de vue, écoutant les battements de son cœur et comme des pulsations de remords.

⁂

Il fallait attendre. On ne pouvait suivre trop vite. Il valait mieux laisser le temps s'écouler un peu. Alors il pourrait dire qu'il avait traversé la route pour suivre un daim et qu'il avait tiré sur la bête. Telle est l'histoire qu'il avait échafaudée. Alors il fallait attendre, patiemment, bien que la patience, c'était la chose qu'il trouvait le plus difficile maintenant. Il attendait, tout son être tendu, avec la peur qui lui tordait les entrailles. Parce qu'il désirait cette femme...

Rae.

Elle apparut devant ses yeux, belle, désirable. Il avait senti la vague se gonfler en lui la première fois qu'il l'avait vue. Il avait lutté tout d'abord, parce que Bridgeman et lui avaient grandi ensemble et qu'ils avaient été amis. Mais elle n'avait jamais repoussé ses attentions, et la

première fois qu'ils s'étaient trouvés seuls ensemble, elle lui avait avoué qu'elle n'était pas très heureuse, et dès ce moment, la vague sombre était née et voilà comment il se trouvait là, un fusil entre ses mains moites, attendant, attendant...

Il passa la main sur son front et sur ses yeux, et les doigts en ressortirent mouillés. Il faut la chasser de mon esprit, se dit-il. Concentrer mes pensées sur ce que je vais faire, sur ce qui doit être accompli. Et si Bridgeman avait deviné, s'il se trouvait lui aussi aux aguets, de l'autre côté de la route ?

Il prit une inspiration profonde. Pas de manœuvre directe, se dit-il, ce serait stupide. Il valait mieux remonter le long de la route, sous le couvert des taillis, jusqu'au sommet de la levée. Alors, il traverserait la route, et même si Bridgeman était sur ses gardes, il le surprendrait par derrière.

Ces réflexions le calmèrent quelque peu. La transpiration cessa, les battements de son cœur s'apaisèrent. Au bout d'un moment, le calme lui revint et il put étudier posément ce qu'il avait à faire.

Il écarta les branchages et regarda, de l'autre côté de la route, dans la direction où Bridgeman avait disparu. Le visage impénétrable de la forêt lui rendit son regard. La route était nettement visible à la lueur du clair de lune. Il jeta un coup d'œil à gauche et à droite. Il eut juste le temps d'apercevoir une silhouette mince et légère qui se glissait dans le sous-bois de son côté.

Il faillit lâcher son fusil. Il se sentit tourné en dérision, objet de cruels sarcasmes, puis un sentiment d'horreur l'envahit, venant des profondeurs ancestrales, puis le désenchantement et enfin la souffrance.

Rae... Rae...

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il ne pût rassembler ses pensées en déroute. Elle avait donc une raison d'être restée à la voiture. Et cette prétendue répugnance à prendre la carabine... Quelle était donc cette raison ?

Beaucoup d'explications se présentaient à son esprit, mais cette complexité le rendait fou. Et si elle était de connivence avec Bridgeman ?... Si elle espérait échapper au ressentiment de Bridgeman en l'aidant à tuer son amant ? Ou peut-être Bridgeman ne savait-il rien et qu'elle avait décidé de tuer Caldwell avant qu'il n'avoue la vérité ? Et si c'était encore autre chose (il perdait complètement la tête), si elle avait saisi la chance de se débarrasser à la fois de Bridgeman et de lui-même ? Peut-être l'aimait-elle vraiment... Elle venait le prévenir... le mettre sur ses gardes... l'aider !

Rae. Il faillit sangloter en prononçant son nom. Rae. Comment être sûr de toi ? Je ne me sens plus sûr de rien !

Le premier choc apaisé, la douleur calmée, il put de nouveau réfléchir, calculer. Il y avait une façon de découvrir ce qu'il voulait savoir, un moyen irréfutable de la confondre si elle cédait à la tentation.

Il se retourna et suivit la piste des daims. Les taillis devenaient moins denses, à mesure qu'il s'écartait de la route. Bientôt, ils disparurent. Maintenant, les arbres, érables, chênes et merisiers, dressaient leurs fûts élancés vers le ciel, comme les piliers d'une cathédrale et

le sol était libre de toute végétation arborescente. Les rayons de la lune filtraient entre les branches entrelacées et dessinaient çà et là de fragiles dessins sur le sol de la forêt.

La piste des daims était nettement tracée entre les troncs et Caldwell progressait avec une grande facilité.

Au bout d'un moment, il s'arrêta, le souffle court. Il prit à sa ceinture la lampe qu'il n'avait pas encore allumée et l'accrocha avec la batterie sur une branche basse. Il pressa le bouton et se plaça de côté, hors du faisceau lumineux, le dos appuyé contre le tronc d'un chêne.

Ses oreilles attentives recueillaient une infinité de bruits qui tranchaient avec le calme imposant de la forêt. Mais la plus grande part provenaient, pensait-il, de son imagination surexcitée. La lampe se balançait légèrement sur sa branche donnant une lueur à éclipses. Une sueur chaude et poisseuse inondait son corps.

Bien qu'il s'y attendît, la détonation le fit sursauter. La balle fracassa l'optique de la lampe et se perdit en miaulant dans l'avenue des arbres. L'écho répercuta le bruit et ce fut de nouveau le silence.

Il mit un genou en terre et attendit, son cœur battant à grands coups sourds. La colère se leva en lui, puis la haine.

A présent, je suis maître de la situation, pensa-t-il. Si tu veux t'assurer que tu ne m'as pas manqué, je suis là, je t'attends. Tu vas venir, n'est-ce pas Rae ? Il te faut une certitude. Eh bien, viens donc. Je suis là pour t'accueillir !

Il serra son fusil avec tant de force, qu'il se sentit des fourmis dans l'extrémité des doigts, car il avait arrêté la circulation du sang. Il prit une profonde inspiration et s'efforça de dominer son énervement. L'attente continua.

Enfin, il distingua un léger scintillement devant lui, un faible clignotement lumineux. Quelqu'un s'approchait. Un soudain accès de rage lui fit épauler son fusil et viser la lueur tremblotante. Mais son doigt demeura immobile sur la détente, sa volonté s'insurgea, et tout d'un coup son âme s'emplit de souffrance. Rae l'avait trahi.

Et si c'était Bridgeman, après tout et une fois de plus, il épaula. Mais une fois de plus son doigt demeura inerte sur la détente. Il lui fallait savoir d'abord... être sûr. Après...

Il effectua un mouvement tournant, se glissant silencieusement à travers les arbres, en se guidant sur la lueur clignotante comme sur un phare. L'arrivant devait être sûr que sa balle avait atteint son but, car il s'avançait droit devant lui, à découvert, sans prendre la moindre précaution. Des branchettes craquèrent sous les pas de l'inconnu, un bruit mou de feuilles froissées suivit. Caldwell se glissa derrière la silhouette, fit un pas rapide et lui enfonça rapidement le canon de son fusil dans le dos.

Un cri aigü... puis le silence. Il vit la silhouette s'effondrer sur les genoux et dans le moment il ne sut ce qu'il préférait — être là, vivant, avec sous les yeux une femme épouvantée et sanglotante, ou mort, étendu sur les feuilles à demi-décomposées.

Il ramassa la lampe que la femme avait laissé tomber, et coupa la

lumière. Elle était toujours à genoux, laissant échapper des soupirs convulsifs... Epuisement ?... Crise de nerfs ?...

Il ramassa également la carabine et demeura debout, une arme dans chaque main.

Au bout de quelques instants, elle leva les yeux vers lui. Il distinguait la tache pâle de son visage. Il serait beau, pensa-t-il, s'il pouvait le contempler dans son tragique abandon. Mais ce visage l'émouvait moins que la photo d'un étranger sur un mur.

— « Joe ? » Sa voix lui parvint, toute petite, toute tremblante et incertaine. « Est-ce toi, Joe ? »

Il ne dit rien, se contentant de la regarder à ses pieds.

— « Tu n'as rien ? J'ai entendu la détonation ! J'ai eu si peur pour toi. Il veut te tuer Joe. Mais tu le sais maintenant. Es-tu certain que tu n'as rien ? »

Il écoutait la voix du désenchantement. Et dire que j'allais tuer pour toi, se dit-il. Il envia les animaux qui nichent sous terre, car il aurait voulu s'enfoncer dans le sol pour ne jamais reparaître.

Elle se tourna légèrement pour lui faire face, la tête renversée, les bras tendus vers lui comme une madone implorante.

— « Joe, ne vas-tu pas me dire quelque chose, Joe ? »

— « Qu'y a-t-il à dire ? » Sa voix résonnait épaisse et brutale. La voix d'un étranger.

Elle tendit une main pour le toucher et il recula vivement. Ce mouvement fut pour elle une révélation et elle laissa échapper un cri d'incrédulité et de souffrance.

— « Joe, tu ne penses tout de même pas que je... que ce soit moi... qui ait tiré sur toi ? »

— « Je suppose que c'était *lui* ! » dit-il, « penses-tu que je sois stupide à ce point ? »

— « Oh Joe, Joe, comment peux-tu penser pareille chose de moi ? Je suis venue t'avertir. Je n'ai pas pu le faire avant. Il était toujours là. C'est pour cela que j'ai feint de rester à la voiture. Mais je t'ai suivi, pour te prévenir. Il te hait, Joe. Il ne m'en a pas soufflé un mot, mais je le connais, je connais ses façons. Il veut te tuer. Tu ne me crois pas ? »

En d'autres temps, il aurait pu la croire, pensa-t-il, lorsqu'il n'avait pas encore conscience de sa vilenie et de la sienne propre. Il se demanda lequel était le plus vil, de lui ou d'elle.

— « Joe ! » Elle pleurait sans retenue maintenant. « Oh Joe, jamais je n'aurais cru que tu avais si peu de foi en moi. Continue. Pourquoi ne vérifies-tu pas ma carabine ? Tu sauras ainsi si j'ai tiré sur toi...

♣

Ils s'étreignirent dans l'obscurité. Il l'entoura de son bras et elle posa sa tête sur son épaule. Elle pleurait silencieusement, s'abandonnant à son chagrin, à sa douleur, à son désespoir.

Après avoir examiné la carabine, après l'avoir trouvée chargée sans aucune cartouche brûlée, il aurait voulu lui dire, je suis navré, Rae. Je suis vraiment navré. Je suis dans une telle confusion. Je t'aime tant que je serais capable de tuer pour t'avoir à moi. Je t'en supplie, pardonne-moi. Les paroles étaient for-

mées dans son esprit, mais il n'arrivait pas à les prononcer.

Ses sanglots s'apaisèrent ; elle leva les yeux vers lui.

— « Crois-tu qu'il soit toujours là-bas ? » murmura-t-elle.

— « Je ne sais pas, » chuchota-t-il.

— « Qu'allons-nous faire ? »

Il s'était posé la question sans trouver de réponse.

— « Rester ici, je suppose ! » Il la sentit frissonner.

— « Tu veux dire... l'attendre ? »

— « A mon avis, il doit attendre lui aussi. Il n'est pas sûr de m'avoir atteint. Il n'est même pas certain d'avoir brisé ma lampe. Il doit penser que j'ai dû l'éteindre. C'est pour cela qu'il ne vient pas. Il ne peut pas courir le risque de venir tomber sur moi. Alors, il attend lui aussi. »

— « Et si nous partions ? Si nous retournions à la voiture ? »

— « Pour le rencontrer en cours de route ? »

— « Nous pourrions faire un détour et aboutir sur la route. Tu connais bien la région. »

— « C'est probablement là qu'il attend. Sur la route, entre nous et la voiture. Non, Rae, il faut attendre. »

— « Pendant combien de temps ? »

Il n'avait pas de réponse à cette question.

— « Jusqu'au matin ? » demanda-t-elle.

— « En plein jour, je ferai une meilleure cible, » dit-il sombrement.

Elle plongea son visage dans ses mains pour étouffer le bruit de ses sanglots.

— « Tout cela est ma faute. Si je n'étais pas une affreuse péronnelle, rien de ceci ne serait arrivé. »

Il caressa ses cheveux, ses cheveux soyeux, et se sentit envahi de tristesse et de remords.

— « Ne pleure pas Rae. C'est plus ma faute que la tienne. Ne pleure pas ! »

— « Je suis une dévergondée ! »

— « Non, tu ne l'es pas ! »

— « Si, et encore le mot est bien faible. Il y en a eu d'autres avant toi. Lew et moi avons fait un mariage manqué, mais il ne veut pas en convenir. Il prétend que je suis désaxée parce que nous ne pouvons pas avoir d'enfants. Il ne veut rien faire qui puisse être une cause de divorce. Il a déjà souffert, mais il n'a rien fait contre les autres. Tu es le seul qu'il ait voulu tuer. Tu es le seul qui signifie quelque chose pour moi. Les autres n'étaient que des passades. »

— « C'est parce qu'il sait que je voulais le tuer ! » dit Caldwell. Pour l'instant, il éprouvait pour le mari plus de sympathie que de haine. « D'un certain sens, je ne le blâme pas ! »

— « Et si j'allais lui parler ? »

Il la regarda. Elle avait cessé de pleurer. Elle le fixait avec une expression solennelle, le visage pâle et triste dans l'obscurité.

— « Je vais aller le trouver, » dit-elle. « Je vais le persuader de renoncer à son projet. Je lui promettai d'être gentille à son égard à partir de maintenant. Il m'écoutera parce qu'il m'aime. »

— « Non ! »

— « Pourquoi pas ? »

— « Il est furieux, fou furieux. Il tuera ! »

— « Mais pas moi ! C'est toi qu'il veut tuer ! »

Il secoua la tête, affolé. Quelque chose lui disait qu'elle se trompait, qu'elle allait commettre une erreur irréparable. Mais il ne pouvait préciser ses raisons.

— « Il pourrait ne pas te reconnaître ! » dit-il.

— « Je ferai attention. Je l'appellerai, tout d'abord ! »

Il secoua de nouveau la tête. Il se rendait compte à présent que c'était l'idée de la perdre qui lui faisait mal.

Elle l'embrassa avec douceur. Ses lèvres étaient froides et rigides.

— « Je t'aime ! Souviens-toi toujours de cela, Joe ! Tu es le seul que j'aie jamais aimé. T'en souviendras-tu ? »

— « Je ne veux pas que tu t'en ailles ! » Il pensait que son angoisse transparaîtrait dans sa voix, mais son intonation était impersonnelle. « Je trouverai bien un moyen ! »

— « Non, mon chéri. Je ne veux pas que tu meures, et chose curieuse, je ne veux pas qu'il meure, lui non plus. Je veux que vous viviez tous les deux. Ma solution est la seule praticable. Après tout, c'est moi qui suis la cause de tout. Il n'est que juste que je répare. »

— « Alors, je ne te reverrai plus. » La peine était maintenant perceptible dans sa voix.

— « Non, Joe. Adieu ! »

Il l'étreignit farouchement et l'embrassa avec emportement. Des larmes lui vinrent aux yeux. Mais déjà elle était partie et s'éloignait entre les arbres, visible pendant encore quelques instants, puis disparu.

Il était seul avec son chagrin. Il n'avait plus qu'une idée. Elle était partie ! Elle avait emporté la lampe et la carabine, et il ne restait plus que sa mémoire pour lui rappeler son image.

Il voulut crier, la rappeler. Mais c'était trop tard. Elle devait être arrivée. C'est alors qu'il envisagea la réalité dans toute son horreur, et au même instant, il entendit un coup de feu.

⁂

Il marchait sans se presser, car ce qui était fait était fait et il se refusait la moindre lueur d'espoir. Alors, à quoi bon se hâter ? Il s'avançait lentement entre les arbres et s'arrêta même pour dégager une branche qui s'était prise dans l'étoffe de sa veste. Puis il s'engagea dans les taillis et déboucha bientôt dans le clair de lune qui inondait la route.

Bridgeman l'avait ramassée et transportée hors des bois, puis il l'avait étendue sur le dos au bord de la route. Il était à genoux près d'elle. A l'arrivée de Caldwell, le fusil à la hanche, prêt à tirer, il leva les yeux.

Elle gisait dans ce calme suprême qui est l'indice de la mort. Elle étreignait encore la lampe brisée qu'elle tenait sur son cœur pour guider la balle.

Bridgeman leva des mains suppliantes vers Caldwell.

— « Tue-moi ! Vas-y, tue-moi. Crois-tu que je veuille vivre avec ceci sur la conscience ? »

Caldwell épaula son fusil et visa. Il se sentait froid, détaché, comme si un autre Caldwell, placé à côté de lui, l'observait tel un spectateur au théâtre.

— « Qu'est-ce que tu attends ? » cria Bridgeman, le visage ruisselant de larmes. « Je l'ai tuée, non ?

Je croyais que c'était toi. Elle n'a pas dit un mot. Elle n'a même pas répondu lorsque j'ai appelé. Je ne voyais que la lumière et c'est elle que j'ai visée. Malédiction, Joe tire, mais tire donc ! »

Caldwell entendit d'autres mots, des mots qui viendraient pour toujours retentir à son oreille. *Je veux que vous viviez tous les deux. Ma solution est la seule praticable. Après tout, c'est moi qui suis cause de tout.* Il se détourna, laissa tomber son fusil et regarda la forêt impénétrable.

Pourquoi ? Pourquoi tout cela ? Pourquoi ?

Mais la forêt garda le silence...

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : A time for rifles.



De l'oseille à gogo

par **ALLEN KIM LANG**





Pourquoi un voleur, jeune et beau garçon, ne serait-il pas, au fond de son cœur, un grand sentimental, prêt à payer sa dette envers la société et à fonder un foyer honnête et tranquille ?

IL me libérèrent à quatre heures du matin, avant que les oiseaux eux-mêmes fussent éveillés. J'allai droit des portes de fer à la station d'autobus, sans un regard en arrière pour la cage de pierre où par-delà des kilomètres de béton, la route franchissait la colline pour mener jusqu'à Chicago. La distance fait plaisir à voir quand on vient de mener pendant plusieurs années une vie calfeutrée entre des murs de dix mètres. J'aspirai avidement la poussière et, ensuite, les gaz d'échappement bleutés du car. Ça sentait State Street. Ça sentait comme chez moi.

Je tendis au conducteur le ticket que l'Etat avait acheté pour moi et j'allai m'asseoir au fond. Je prendrai moi-même mes tickets, et en masse, une fois que j'aurai récupéré les vingt-cinq mille dollars que Ears avait mis de côté pour moi.

Ce bon vieil Ears. Pas beaucoup de cervelle, mais un vrai pote. On avait toujours fait des casses ensemble, depuis la maison de redressement jusqu'à la cambriole de l'Entrepôt Hindou de Pharmacie. Un vrai coup de veine, ça. Des roses. Cinquante mille dollars dans le coffre, et je connaissais la combinaison. Oui, bien sûr, je me suis fait piquer et j'ai écopé pour vol avec effraction, mais c'était pour un boulot que j'avais fait deux ans auparavant. Les flics n'arrivèrent pas à m'épingler pour le coup de l'entrepôt. Ils voulaient simplement me mettre sur la glace pendant quelques années, pour pouvoir boire leur café et bavarder avec les barmen sans se demander ce que Salt et sa pince-monseigneur bien dressée faisaient la nuit. Je me fis pas trop de mouron. Ça arrive à tout le monde d'écoper de temps en temps et vingt-cinq mille dollars, c'est pas mal payé pour quatre ans de taule.

Je m'adossai au siège de cuir et me laissai bercer par le ronronnement du moteur et la chanson des pneus sur le béton. Dans une heure ou deux, j'aurais les poches pleines de gros billets et je m'envolerais vers Mexico comme un grand oiseau. En attendant, j'avais besoin de repos.

II

— « J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre, Salty, » dit Ears.

Je goûtai la bière. C'était pas mauvais, la bière tiède, après pas de bière du tout.

— « Une mauvaise nouvelle ? Ears, tu vas tout de même pas me gâcher mon premier jour de liberté avec quelque chose de triste, hein ? »

Je bus encore quelques gorgées

de bière. Quand c'est tiède, ça vous pique le gosier, comme du champagne.

— « Tu prends rudement bien la chose, » dit Ears.

— « Je prends rien du tout, » je dis en éclusant ma bière. « Tu m'as encore rien dit. »

Je pris une autre boîte dans le carton de six que j'avais apporté et j'y fis deux trous.

— « C'est à propos de toi et d'Alice ? » je demandai.

Alice, c'est ma femme, mais elle est pas bégueule.

— « Tu dois avoir une seconde vue, » dit Ears. « Ça te serait égal qu'elle vienne ? »

— « D'accord, amène-nous Alice. Autant que je dise bonjour à ma femme. »

Ears passa la tête sous le rideau qui masquait la porte donnant sur l'entrée et brailla :

— « Alice ! »

Il revint s'asseoir à table.

— « Elle se lève jamais avant midi, » il dit.

— « Je sais. Alice prétendait que l'air du matin valait rien à son genre de beauté, » je dis. « Je crois qu'elle avait raison ; le matin, elle avait toujours l'air d'une zone bombardée. Quoi de neuf, entre Alice et moi ? Elle a demandé le divorce ? »

— « On n'a pas pensé au divorce, » dit Ears. « Ça s'est fait petit à petit. On s'est comme habitués l'un à l'autre. »

— « Ears, à t'entendre, ça fait vraiment roman d'amour, » je dis.

Alice entra en traînant la savate ; elle ressemblait à la jeune première d'un spectacle de Guignol. Elle portait un peignoir de bain vert capitonné et sentait le gin de la veille. Elle regarda Ears en louchant.

— « Qu'est-ce que tu as à crier comme ça ? »

— « Dis bonjour à la compagnie, Alice, » dit Ears.

— « Salty ! » elle brailla, comme un mec qui vend l'édition spéciale.

Elle s'amena près de moi pour me flanquer un gros bécot mouillé. J'aurais mieux aimé être embrassé par un chameau.

— « Je croyais que tu reviendrais jamais, » dit-elle en essayant de s'asseoir sur mes genoux.

— « C'est bien ce qu'on m'annonce, » je dis, en me tortillant pour l'empêcher de me serrer de trop près.

En même temps, je me rejetais en arrière, pour éviter qu'elle m'embrasse encore et qu'elle renverse peut-être ma bière. C'est à ce moment qu'Alice vit la bière ; elle en ouvrit une boîte, si vite que ça gicla de tous les côtés, en particulier sur le peignoir de bain vert.

— « Si je comprends bien, » je dis, « toi et Ears, vous êtes comme les deux doigts de la main, maintenant. »

— « Que celui qui est sans péché jette la première pierre, » fit Alice, en essuyant la mousse sur ses lèvres.

— « Là où j'étais, le seul péché, c'était de fumer dans la cabane, » je lui dis. « Mais vous deux, vous êtes toujours mes potes. »

— « Salty, t'es un vrai frangin, » dit Ears.

Il s'offrit une de mes boîtes de bière.

— « Salt est au poil. Je l'ai toujours dit, » fit Alice.

— « Tu vas me manquer, Alice, » je dis.

— « Elle peut aller avec toi, » commença Ears.

— « Je m'en voudrais de vous séparer, » je m'empressai de dire. « Pas après vos quatre ans de bonheur. Je suis habitué à la tristesse, à la solitude, Ears. Donne-moi seulement ce qui me revient du fric hindou et je file : solitaire, mais plus sage. »

— « A propos de fric, » dit Ears.

— « On a dû faire ce petit voyage... » commença Alice.

— « ...Il y a eu tous ces frais de docteur pour Alice, dit très fort Ears, en essayant de glisser son mensonge avant celui d'Alice.

— « A propos de fric ! » je braillai, sentant le plancher s'effondrer sous mes pieds.

J'attrapai Ears au colbac, en renversant ma boîte de bière. La mousse gicla, comme d'une de ces bombes à raser ; Ears en était plein. Mais il avait d'autres soucis en tête.

— « Je veux mes vingt-cinq mille dollars, mon petit pote, » je dis. « Tu vas me les donner Ears ! »

Ears s'affaissa, si bien que je finis par le tenir par la peau du cou, comme un gros matou pas très beau.

— « Y a plus rien, mon vieux Salty, » il gémit. « Tout a fichu le camp jusqu'au dernier sou. Ma moitié, ta moitié... tout. »

— « Cinquante mille dollars ? » je dis en le lâchant.

Il se laissa tomber sur sa chaise et se prit la tête dans les mains.

— « Qu'est-ce que t'en as fait ? T'as remboursé la Dette Nationale ? »

— « On est allé à Mexico, » dit Alice. « Et à Acapulco — c'est au Mexique aussi. Là-bas, j'avais un petit clebs rigolo comme tout. On ne l'entendait pas, sauf le gargouillis de son petit ventre : glou-glouglou. »

— « Tu vas avoir un petit nez cassé rigolo comme tout si tu n'arrête pas de jacter, » je lui promis. « Eh bien, bravo, mes enfants. Mon meilleur ami fiche le camp avec ma femme et dépense l'argent que j'ai gagné avec quatre ans de taule. C'est pas pour dire, mais vous me recevez bien. »

— « On pensait pas que tu reviendrais si tôt, » expliqua Alice.

— « Ferme ça, » dit Ears.

J'allai jusqu'à la porte qui donnait sur l'entrée et tirai le rideau. Il y avait des valises, avec des étiquettes d'hôtels mexicains, des valises en cuir qui avait dû coûter aussi cher que des vaches tout entières. Il y avait aussi quelques-unes de ces valises en carton, qu'on a pour deux dollars et demi dans les drugstores, et enfin trois grands sacs en papier pleins de chemises sales et de vieilles godasses.

— « On retourne à Mexico ? » je demandai.

Ears poussa une espèce de gémissement.

— « Même si un billet pour la lune coûtait quatre sous, on aurait pas de quoi aller jusqu'à Evanston, en Illinois, » il dit. « On allait passer quelque temps chez mon frère. »

— « Pour le cas où tu serais venu avec un pétard, » dit Alice.

J'ouvris le tiroir de la table de cuisine, où je savais qu'Ears rangeait sa quincaillerie.

— « Maintenant, j'en ai deux, » je dis.

— « Que le ciel nous protège ! »

s'écria Alice, les deux mains à la gorge, comme une actrice de cinéma ou de théâtre.

— « Vous savez combien j'ai de bon dieu de fric sur moi ? » je demandai. « Cinquante-quatre dollars... c'est tout. Du fric que je me suis fait en fabricant des portefeuilles que je vendais aux touristes qui venaient voir les types enfermés dans le zoo. Une paille. Quinze dollars par an, voilà ce que j'ai mis à gauche pendant que vous deux, vous flanquiez par les fenêtres mes vingt-cinq mille dollars. J'aurais mieux fait de mettre mon fric à la banque. »

Alice avait l'air intéressé.

— « Puisque tu as cinquante-quatre dollars, Salty, » elle dit, « si tu descendais jusqu'à l'épicerie acheter une boîte de café, ou peut-être encore de la bière, des œnfs et du bacon ? On a pas une miette de pain, pas un grain de café dans la maison, hein, Ears ? »

— « Ferme-ça, Alice, » dit Ears, d'un ton excédé comme s'il était fatigué de répéter tout le temps la même chose.

— « Ça va, Ears, » je dis. « Je ne peux pas vous laisser mourir de faim, mes pigeons. Je reviens dans une minute, avec la bière et le bacon. »

Je fourrai les deux revolvers d'Ears dans ma poche.

— « Et tâchez d'être là quand je rapporterai le petit déjeuner. »

Tout en mangeant, je donnai des ordres à mon équipe.

— « J'ai décidé ce que je vais faire, » je dis.

— « Rien de violent, j'espère ? » dit Alice.

— « Je vais te violenter si tu la boucles pas, » je lui dis. « Retourne dans ta piaule et peigne-toi, Alice. Si t'as pas de peigne, fais-moi plaisir : mets-toi une taie d'oreiller sur la tête. »

— « Je t'avais bien dit, Ears, qu'il voudrait se venger, » dit Alice.

— « Va te peigner ! » je hurlai.

J'avais la main levée, pour une tarte ou même un gnon. Alice décampa pieds nus et disparut derrière le rideau.

J'ouvris une nouvelle boîte de bière.

— « J'ai décidé de la façon de régler ça, » je dis.

Et je posai les deux revolvers sur la table.

— « Un duel ? » demanda Ears en écartant vivement sa chaise.

— « Parle donc pas comme un môme. »

— « Tu vas me dénoncer ? » demanda-t-il.

— « Ça, je le ferais bien, si ça devait me rapporter un sou. Mais ça me donnerait rien. On t'enverrait simplement dans une bonne prison bien tranquille et tu serais débarrassé d'Alice pour quelque temps. Je veux pas te faire ce plaisir, Ears. Alice, tu l'as, tu la gardes. »

— « C'est pas une façon de parler de ta femme, » dit Ears.

— « Je parle pas de ma femme. Je parle de ta petite amie, » je dis. « Aux affaires, maintenant. Ears, il y a encore des masses de fric à ramasser, comme les cinquante mille dollars hindous. »

— « Tu voudrais qu'on refasse un casse à l'entrepôt ? » demanda Ears.

— « Tu es le plus bel abruti que je connaisse, » je dis. « Il y a des tas d'endroits pour faire un casse,

Ears ; tu vas aller me mettre tout ça en l'air, mon petit pote, un endroit après l'autre, jusqu'à ce que tu m'aies ramassé mes vingt-cinq mille dollars. »

— « J'ai acheté une conduite, Salty, » dit Ears. « J'ai pas tenu un feu ou une pince-monseigneur depuis ton départ. »

— « Ou bien tu reprends tes outils, » je dis, « ou tu te réveilles à l'hosto, à regarder le plafond avec des yeux au beurre noir. Choisis. »

Alice revint, les cheveux peignés, parfumée de partout. Elle avait mis une robe qui devait venir du Mexique, à juger par la rose qu'elle avait sur la hanche, grosse comme un chou. Elle s'assit sur le bord de la table, en face de moi, et se passa les mains sur les cheveux.

— « C'est mieux, comme ça, Salty ? » elle demanda.

— « Pas de baratin, jusqu'à ce que toi et Ears vous m'ayez rendu ce que vous m'avez fauché. »

— « J'ai jamais vu une insolence pareille ! » dit Alice en sautant à bas de la table.

— « Alice peut nous aider, » je dis à Ears.

— « Je peux quoi ? » elle demanda.

— « Ears et moi, on se remet à la fauche, » je dis. « Je viens de décider de t'embaucher pour faire le mort. »

— « Combien je touche ? » elle demanda.

— « Tu fais le mort, boucle-la, » je lui dis.

— « Qu'est-ce que t'envisages comme boulots, Salty, » me demanda Ears.

— « Les caisses de prêts, pour commencer, » je dis. « Toi et Alice, vous avez bien l'air de gens qui ont besoin de fric, vous ferez naturel. »

— « On va se faire vingt-cinq mille dollars avec les caisses de prêts ? » demanda Ears.

— « Peut-être pas tout, » je dis. « Mais il doit bien y avoir dans cette ville un millier de ces vautours à trente-six pour cent. On en nettoiera une douzaine, peut-être, avant de passer à autre chose. On attaquera des bureaux de change, des prêteurs sur gages, des postes d'essence. »

— « Des types saouls comme des Polonais, » suggéra Alice.

— « Tu veux ma main sur la figure ? » je lui demandai.

— « Salty, on pourrait pas reprendre notre ancien boulot, avec l'échelle et le ouistiti ? » demanda Ears. « J'ai jamais pratiqué l'attaque à main armée. »

— « Il faut grandir, Ears, apprendre du nouveau, » je lui dis. « On fera comme j'ai dit, si Mlle la Princesse de Monaco n'y voit pas d'inconvénient. »

— « Moi, ça me va, » dit Alice. « On a jamais trop de gibier de potence dans la famille. »

— « Je venais tout juste d'en arriver à pouvoir regarder un flic sans entrer en transes, » dit Ears, « et nous voilà repartis. Les pinces-monseigneur, les espadrilles, le revolver au poing pour se faufiler en douce. Ça doit être mon destin d'aller en taule. »

— « Ton destin, » je lui dis, « c'est de me rembourser mes vingt-cinq sacs. »

Notre première caisse de prêts fut une turne en étage, pas loin, du Loop. Ça avait l'air sordide, ça

sentait mauvais et c'était éclairé en rose par l'enseigne au néon, « De l'argent sans tracas », devant la fenêtre. Pour me rancarder sur l'endroit, j'entrai seul et je dis à la fille du comptoir que je voulais emprunter autant que je pourrais.

— « Voulez-vous attendre dans la cabine numéro 4, monsieur ? » elle me dit.

Je reluquai un bon coup la caisse enregistreuse qu'elle avait devant elle ; et puis, je lui fis un signe de tête et je retournai à ma cabine.

Je me tracassais un peu à l'idée qu'ils pourraient bien me prêter du fric pour de bon ; je remplis donc ma déclaration au nom de mon dernier gardien, je dis que j'avais pas eu un seul boulot depuis huit ans et que j'avais déjà deux mille dollars de dettes. Je donnai comme adresse « Poste Restante, à Chicago » et déclarai qu'il me fallait cinq mille dollars pour payer mes factures. Quand le Directeur du Service des Prêts entra et ferma la porte de la cabine numéro 4, comme un psychologue de prison qui s'apprête à vous faire subir quelques tests bien substantiels sur des taches d'encre, il ne prit même pas le temps de s'asseoir tout à fait avant de me pousser vers la sortie. Je m'en fichais ; j'avais ce que j'étais venu chercher.

Vingt minutes plus tard, Ears et Alice étaient dans la cabine numéro 4 et dégoisaient au Directeur du Service des Prêts leur triste histoire de malchanceux sans le rond. Alice n'avait pas encore eu le temps de se tirer des vraies larmes qu'Ears pointait son feu sur le Directeur.

— « Laissons tomber la paperasse, » dit Ears, en fourrant dans sa poche sa demande pliée en quatre.

— « Ouais, » appuya Alice, qui tenait, après tout, à gagner sa part du gâteau.

— « Marche devant nous, avec le sourire, » dit Ears. « Pas besoin que ton personnel se doute qu'il y a quelque chose de louche. »

— « Si ce singe s'amène avec le sourire, ils vont sûrement flairer du louche, » dit Alice. « Chiche que la seule fois qu'il a souri, c'est le jour que sa mère est morte. Il a tout l'air d'un mec au grand cœur. »

— « Ouais. Sors en faisant une sale gueule, » dit Ears. « Pense au feu que j'ai dans la poche. Ça devrait t'aider. Râtisse le tiroir-caisse et file-nous tout ce qu'il y a dedans, avec une formule de prêt en règle, pour que les petites croient que c'est régulier. »

Le directeur marcha vers le comptoir, de l'air du gars dont l'appendice vient d'éclater ; il appuya sur les touches de la machine et compta un gros tas de billets dont il écrivit le montant sur une formule. Moi, j'étais à la porte, en haut de l'escalier, pour le cas où J. Edgar Hoover serait venu se faire prêter du fric et aurait reconnu Ears.

— « File-nous aussi les picaillons, » dit Alice en se penchant pardessus le comptoir pour voir les pièces qui restaient dans le tiroir.

Elle passa son sac à main au directeur qui le remplit de pièces d'argent et de cuivre.

— « Tu ferais bien de nous accompagner en bas, » elle dit.

— « Si je le fais, les petites vont se figurer qu'il y a quelque chose qui ne va pas », dit le Directeur, en regardant tout autour de lui

comme si quelque chose n'allait pas.

— « Elles n'oseraient pas changer leur papier carbone sans ta permission, » dit Alice. « Pas de danger qu'elles la ramènent. T'as tout de l'exploiteur, mon pote. C'est un plaisir de te voler. »

Je descendis en vitesse avant qu'ils sortent et j'étais dans la voiture d'Ears quand mes associés s'amenèrent, après avoir laissé le Directeur du Service des Prêts en train d'engueuler son personnel. Au bout d'une demi-heure à peu près, on était de retour chez Ears.

— « Comptons, » je dis.

Ears sortit de sa poche le paquet de faffes et le jeta sur la table.

— « Huit cent vingt dollars, » dit-il. « Le directeur les a comptés devant nous. Alice doit encore avoir une dizaine de dollars en mitraille. »

— « C'est loin du casse hindou, hein ? » demandai-je.

Je pris l'argent sur la table, en retirai deux billets de dix dollars et les jetai à Ears.

— « Ta part, » je dis. « Maintenant, tu me dois plus que vingt-quatre mille huit cents dollars. »

Je fourrai le reste dans ma poche.

— « Rappelle-moi de m'acheter une ceinture spéciale, cet après-midi, tu veux ? »

— « Tu parles d'un culot ! » dit Alice.

— « Tu veux me donner tes picaillons, comme tu dis ? » demandai-je.

Alice la boucla sec.

— « Fais-nous à bouffer. On peut taper encore deux ou trois requins aujourd'hui. »

Cet après-midi là, ma bande se tapa encore trois caisses de prêts. Partout, on faisait la même chose. J'entrais le premier et je reluquais le bureau en faisant ma demande. Sitôt que j'étais fichu dehors, j'allais rejoindre Ears et Alice dans la voiture et je les rancardais sur le décor. Ils faisaient le boulot, pendant que je gaffais à la porte. Après on retournait à la voiture avec le fric.

On se fit juste un peu plus de quatre mille dollars que je changeai dans une banque contre des grands formats et que je fourrai dans ma ceinture.

— « Encore une semaine, » je dis, une fois rentrés de la quatrième expédition, « et je serai remboursé. A ce moment-là, on pourra fermer boutique et ce sera mon tour de voir le Mexique. »

— « Fermer boutique ? » dit Alice. « Salty, s'il y a seulement cent caisses de prêts dans toute la ville, on devrait pouvoir se faire un million de dollars. Pourquoi on laisserait tomber ? »

— « Bon sang, tu as drôlement besoin de quelqu'un avec un peu de cervelle ! » je dis. « Ecoute, Einstein, pourquoi crois-tu que tout ça a marché comme sur des roulettes ? Je vais te le dire : c'est parce que personne n'avait fait les caisses de prêts depuis un an ou deux. A partir de demain, il y aura un flic en faction dans chaque caisse, d'ici jusqu'à Cicero. On laisse tomber pendant qu'on est encore du bon côté des barreaux. »

— « Alors, à mon avis, Ears et moi, on devrait avoir notre part, » dit Alice. « On a fait le plus gros du boulot et jusqu'à maintenant, on a récolté que deux cents malheureux dollars. Et il faut qu'on

achète à manger, et la bière, qu'on paye la note d'électricité, et tout ce qui s'ensuit. »

— « Vous avez dépensé votre part au Mexique, » je lui rappelai.

— « Ears a un pétard, » dit Alice.

Ears fronça les sourcils et tâta la crosse du revolver dans sa poche.

— « D'accord, » je fis. « Mais Ears est mon pote et c'est un homme d'honneur. Pas vrai, Ears ? »

Ears hocha la tête.

— « En plus, il a peur de moi et j'ai un pétard, moi aussi. On est pas encore des associés, Alice. Jusqu'à ce que ma ceinture soit gonflée comme un pneu de camion, vous travaillez pour moi. D'accord ? »

— « Bravo, » fit Ears. « Et maintenant, rengaine ton feu, tu veux ? »

— « Finis de manger, » je lui dis. « Toi et moi, on a encore un petit boulot à faire ce soir. »

— « Encore ? » dit Alice. « Dis donc, Ears est flapi. Pas vrai, chéri ? »

— « La journée a été dure, » accorda Ears.

— « Tu ferais bien de prévoir tout un mois comme ça, » je dis. « Allez, viens, Ears. »

•

On parqua la voiture en face d'un magasin de machines à écrire et on attendit que le propriétaire ait fermé et soit parti chez lui. Le magasin était resté éclairé, pour décourager les gens comme nous, mais je pensais bien que personne ne trouverait étonnant de nous voir là-dedans, en train de vérifier les stocks. On croirait seulement qu'on était des vendeurs de machines à écrire très épris de notre métier.

Au diamant, je découpai une demi-lune dans la glace de la porte, je fis doucement tomber le croissant de verre et passai la main par le trou pour ouvrir la porte. Quand on fut à l'intérieur, je pris la pancarte FERMÉ et l'accrochai à l'extérieur pour cacher le trou.

— « On est venu pourquoi, Salty ? » demanda Ears, en regardant tout autour de lui les machines de bureau. « On a peut-être besoin d'une machine à écrire pour se faire du fric ? »

— « On se fait pas de fric avec une machine à écrire, » je lui dis. « Ce qu'on cherche, c'est une machine à imprimer les chèques. Tu comprends, Ears, quand tu présentes à un type un chèque écrit à la main, il peut se méfier. Mais si tu lui en donnes un avec les chiffres imprimés à l'encre rouge, tout bien propre et bien mécanique, il l'encaisse avec le sourire. Toi et moi, on devrait pouvoir mettre en circulation pour dix sacs de papelard avant d'être à court d'encre rouge. »

Là-dessus, on enfila les gants de travail et on fouilla la turne, en faisant comme si on était chez nous, pour le cas où un individu nous aurait zieutés par la vitrine. J'appliquai mon ouistiti à la serrure du burlingue du patron et ça entra comme dans du beurre. Elle était bien là, notre machine, avec tout un bloc de chèques en blanc, imprimés au nom du magasin de machines à écrire. Je posai l'appareil sur le bureau et détachai les chèques pour les passer dedans.

— « Je crois qu'on pourra tous les refiler ce soir, vu qu'on est ven-

dredi, » je dis. « Chez les liquoristes, dans les épiceries ouvertes la nuit, dans les bureaux de change, on encaisse des tas de chèques de paye, le vendredi soir. »

— « Salty, je suis claqué, » dit Ears.

— « Tu as dormi à Mexico, » je lui dis. « Ears, tu es parti pour faire pas mal d'heures supplémentaires pour mon compte. Tâche de te conduire comme un vrai petit homme. »

— « Honnêtement, je peux dire que je voudrais avoir jamais rencontré Alice, » dit Ears.

— « Tu es le bienvenu dans notre club, » je lui dis. « De combien il faut que je les fasse, ces chèques ? Qu'est-ce que ça représente, une bonne paye d'une semaine ? Il y a un moment que je suis plus au courant du coût de la vie. »

— « Fais-les de cent trente, » dit Ears. « C'est bien payé. »

— « On va en faire des payes de quinzaine, » je décidai.

Je pris une machine à écrire pour taper sur chaque chèque le nom de T. S. Woodward — c'était le gardien-chef, à la prison — puis je les passai les uns après les autres dans la machine réglée sur 259 dollars 06.

— « Faudra que le type vende une flopée de machines à écrire pour rattraper cette soirée, » dit Ears.

— « Je lui en achèterai peut-être une, histoire de l'aider, » je dis. « Viens. Allons changer tout ça en papier du gouvernement. »

J'emportai la machine à chèques et une machine à écrir-, pour le cas où on trouverait autre part un bloc de chèques en blanc. On ramassa Alice au passage et on s'arrêta chez trois liquoristes, ce qui aida Alice à se sentir mieux. Chaque fois, j'achetai assez de bière et de whisky pour que le patron juge intéressant d'encaisser notre chèque, et chaque fois je signai T. S. Woodward, d'une belle écriture large comme celle du gardien chef.

On n'eut aucun ennui. Chez l'épicier, Alice prit assez à manger pour nourrir une équipe de football pendant toute une saison et je payai avec un nouveau chèque Woodward. Avec un chèque, on remplit le réservoir d'essence, avec un autre on acheta pour Alice une douzaine de roses et un cactus pour la fenêtre de la salle de bain.

A minuit, j'avais deux mille cinq cents dollars de plus dans ma ceinture et l'impression de porter un corset en acier. Mais je me sentais bien.

— « On a encore un peu plus de dix-huit sacs à gagner, » je dis à Ears et à Alice. « De ce train-là, je serai sorti de vos existences et sur la route des vacances la semaine prochaine. Je vais peut-être essayer le Mexique. »

— « Je suis tellement crevé, » fit Ears, « que si un flic s'amenait maintenant, j'aurais même pas la force de tendre les mains pour les menottes. »

Mais je remarquai qu'il avait assez de force pour s'envoyer le verre d'Old Crow que je lui versai.

— « On travaille trop, » dit Alice.

— « Vous bouffiez des clopinettes quand je suis arrivé ce matin, » je lui rappelai. « T'as plus faim, maintenant, hein ? »

— « T'aurais pas dû inscrire le

nom du gardien-chef sur tes chèques, » dit Ears.

— « Il m'en voudra pas, » je lui dis. « Bonne nuit, les enfants. »

Ils disparurent d'un pas traînant derrière le rideau et je m'installai sur le canapé avec ma ceinture pleine de fric en guise de pyjama. Je m'endormis comme si on m'avait matraqué. La journée avait été longue.

De neuf heures jusqu'au déjeuner, je restai couché, à réfléchir. Avant longtemps, tous les directeurs de caisses de prêts, tous les liquoristes, tous les épiciers de la ville seraient en train de dire aux flics à quoi on ressemblait, Alice, Ears et moi. Ça serait dangereux. Il fallait donc s'adjuger le reste de mes vingt-cinq mille dollars d'un seul coup.

Je dis rien à mes associés jusqu'à ce qu'on soit dans l'auto. Je leur annonçai alors :

— « On va attaquer une banque. »

Alice se mit à rire comme Peter Lorre.

— « Pourquoi pas aller jusqu'à Fort Knox, grand caïd ? Qui est-ce qui t'a dit que tu étais capable d'attaquer une banque ? »

— « Tout seul, je pourrais pas. Mais j'ai vous deux, les grands génies, avec moi. »

— « Comme ça, tout de suite, sans préparation ? » demanda Ears.

— « C'est la seule manière, » je dis. « Quand on commence à préparer, à se servir de chronos et à dessiner des plans, on se rend nerveux et on laisse tomber le fric une fois qu'on l'a. »

— « Je prendrai le vólant, pour la fuite, » dit Alice.

— « Oh, mais non, » je dis. « Tu prendrais la trouille, tu ficherais le camp comme un chien qui a le feu au derrière, et Ears et moi, on serait forcé de faire du stop pour revenir de la banque. C'est moi qui conduirai. On entrera tous les trois ; on laissera la voiture devant l'immeuble. »

— « J'ai pas de feu, » dit Alice. « Tu voudrais pas m'envoyer sans arme attaquer une banque, hein ? »

— « Tu as un mouchoir ? » je lui demandai.

— « Pour quoi faire ? Un drapeau blanc ? »

J'attrapai son sac posé sur ses genoux et j'en sortis un mouchoir. Je l'enroulai autour de son rouge à lèvres.

— « Qu'on me donne un crayon et un bout de papier. »

— « Qu'est-ce que tu fais ? » demanda Ears en me tendant un crayon et le papier qui avait enveloppé un bonbon.

— « J'écris un avertissement :

« *Ceci est de la nitroglycérine. Un geste louche et il y aura une grande tache au plafond. Mettez tout l'argent dans le sac et donnez-le rapidement et sans bruit. Pas de pièces, rien que des billets. Mes amis sont armés. LE FOU A LA BOMBE.* »

— « C'est idiot, » dit Alice en lisant par-dessus mon épaule. « Tu pourras jamais avoir les gars d'une banque avec un tube en fer blanc enveloppé dans un mouchoir. »

— « Tu vas bien voir, » je dis. « S'il y a quelque chose de plus facile que de mettre les gens dedans, j'en ai pas encore entendu parler. Ça va, Ears, roule lentement.

Je te préviendrai quand je verrai une banque qui me plaît. »

C'était une petite succursale de quartier. J'entrai et je me fis ouvrir un compte au nom de Woodward : je pensais bien rentrer dans mes cinq dollars avant la fin de la journée. Tous les guichets, sauf un, avaient des pancartes qui disaient : ADRESSEZ-VOUS AU GUICHET VOISIN, S'IL VOUS PLAIT. Le gardien, debout à la porte, était si vieux qu'il aimerait mieux ne pas nous donner la réplique, et si gras que, de toute façon, il aurait du mal à passer par-dessus son ventre pour prendre son revolver.

Je retournai à l'auto.

— « Allons tuer le temps quelque part en buvant un café, » je dis. « Il faut qu'on entre dans la banque juste avant l'heure où ça ferme. »

— « J'ai trop peur pour boire du café, » dit Alice.

— « N'aie pas peur, » je lui dis. « Si tu t'énerves, tu es capable de laisser choir la nitroglycérine. BOUM ! »

Elle sursauta et me jeta un regard mauvais.

— « Si on ramasse suffisamment dans ce boulot, » je continuai, « il restera peut-être assez pour que toi et Ears vous alliez passer une autre lune de miel au Mexique. »

— « Ferme ça, Salt, » dit Ears. « Si jamais je remmène cette souris au Mexique, ca sera pour l'inscrire dans une corrida. »

— « Tu m'as pas toujours parlé comme ça, Ears, » dit Alice. « Dans le temps, c'était rien que des petits mots gentils, tu me comparais à des fleurs, et tout. »

Je m'arrêtai devant un drive-in (1) et rangeai la voiture.

— « Si ça vous fait rien, j'aimerais autant pas entendre vos petites disputes d'amoureux. Et si vous repartez pour une lune de miel, choisissez le Canada, vous voulez ? Moi, je vais au Mexique. »

— « Du café noir, » dit Ears à la serveuse.

— « Oui, noir, » dit Alice. « Je voudrais qu'ils servent de ces pilules tranquillisantes dont on parle dans les journaux. »

— « Trois cafés noirs, » je dis à la serveuse.

Il fallait se contenter de café.

On entra dans la banque une minute avant l'heure de la fermeture. Je tirai le store devant la vitrine.

— « Merci, » dit le vieux gardien. « J'allais justement le faire quand vous êtes arrivés. »

— « De rien, » je lui dis.

— « Qu'est-ce que je fais, maintenant, Salty ? » me demanda Ears.

— « Prends le pétard du gardien, » je lui dis.

— « Eh ! » cria le vieux à Ears. « Arrêtez ! »

Ears laissa tomber le pistolet du vieux dans une des fentes du dessus des tables, qui servaient à jeter les papiers inutiles. Moi, j'allai en vitesse jusqu'au comptoir pour surveiller les dactylos, pendant qu'Ears se servait de son feu pour pousser le gardien et les trois clients dans un coin.

— « On va retirer une grosse somme, » leur dit Ears.

(1) Drive-in : Café, restaurant ou même cinéma où l'on peut « consommer » sans descendre de voiture.

— « De notre argent ? » gémit une vieille dame.

— « Il est assuré par le gouvernement, m'dame, » fit Ears.

— « Mais je ne l'ai pas encore déposé, » dit-elle en agitant sous le nez d'Ears un billet de vingt dollars.

Ears attrapa le billet et le livret de dépôt de la femme.

— « Inscrivez le dépôt de madame, » dit-il au caissier.

Quand les vingt dollars furent inscrits dans son livret, Ears le lui rendit.

— « Merci, » dit la petite vieille, en revenant se placer sous son revolver.

Alice passa son avertissement par le guichet. Elle tenait le rouge à lèvres enveloppé du mouchoir assez haut pour que le caissier puisse le voir.

— « Si j'entends le signal d'alarme, » dit-elle, « je vous fais voler en petits morceaux. »

Le caissier lui rendit son papier.

— « Où est le sac ? » demanda-t-il. « Votre petit mot dit qu'il y a un sac que je dois remplir d'argent. »

Alice fit un signe de tête et sortit de sous son manteau le grand sac en papier plié en quatre.

— « Remplis-le, Jack, » dit-elle. « Et pas de bêtises, hein ? »

Le caissier se mit au travail en vitesse.

— « Laissez pas tomber cette nitroglycérine, » dit-il. « Vous gâcheriez l'argent aussi. »

— « Dépêche-toi, mon bras se fatigue, » dit Alice.

Elle tenait son rouge à lèvres comme la statue de la Liberté tient sa torche.

— « N'oublie pas les rouleaux. »

— « Ma petite dame, le papier dit « pas de pièces ». Si vous vouliez des pièces, il fallait apporter un sac en toile ; celui-ci se déchirera. »

— « Ça va, » approuva Alice. « Pas de pièces. »

— « Vite, » je criai.

Le caissier leva sa vitre et passa à Alice le sac plein de fric. Je pris le rouge à lèvres.

— « Tous à plat ventre et restez-y, » je dis. « En partant, je vais fermer la porte avec une explosion et je veux blesser personne. »

— « Arrêtez-les ! Arrêtez les voleurs ! » cria un homme, du fond de la banque.

Je tirai à près de trois mètres au-dessus de sa tête et il rentra dans son trou. Alice, portant le sac, était à la porte. Le caissier était sous son comptoir, les mains sur les oreilles, sans doute. Le directeur de la banque rampait vers son burlingue. Je poussai Ears dehors devant moi et levai le rouge à lèvres.

— « Non ! » brailla le gardien.

Je n'eus pas le courage de le désappointer et je mis le rouge à lèvres dans ma poche avant de sortir en courant derrière Ears.

Alice était au volant et démarrait déjà. Le sac était sur la banquette arrière.

— « Cache-toi, Ears, » je dis.

Ears s'accroupit.

— « Les flics vont chercher trois personnes, pas deux. »

On était à trois rues de la banque quand les sirènes se déclenchèrent...

— « Range-toi, » je dis à Alice. « Ils passeront sans s'arrêter. »

— « Il y a un flic ! » cria Alice.

Elle continua de rouler et man-

qua nous faire écharper par la voiture des pompiers qui nous doubla à toute vitesse. Le flic qui avait fait peur à Alice bondit devant la bagnole. Elle s'arrêta.

Le flic s'approcha et se pencha à la portière du côté d'Alice.

— « Ma petite dame, » dit-il, « il y a quelqu'un dont la maison aurait pu brûler complètement à cause de ce que vous venez de faire. »

Ears se redressa, son revolver caché sous l'aisselle.

— « On joue à cache-cache ? » demanda le flic.

— « J'attachais mon lacet, » dit Ears.

— « Je peux quand même pas vous donner une contredanse pour ça, » dit le flic.

Tout à coup, d'autres sirènes se déclenchèrent derrière nous. Le flic bondit au milieu de la rue et fit signe aux voitures de se ranger le long du trottoir.

— « File, » je criai à Alice.

Alice n'avait jamais été ce qu'on pourrait appeler une bonne conductrice, même quand elle avait son permis sur elle. Pour une fois qu'il fallait pas perdre la tête, elle cafouilla lamentablement. Elle prit un virage sur les chapeaux de roues et cogna en plein dans un poteau en acier.

Dès que je pus, je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur. J'avais l'impression que mon nez était cassé et j'avais du sang plein la figure. Je ramassai le fric éparpillé par terre à l'arrière — Ears avait dû en piquer une grosse poignée en fichant le camp — et je le remis dans le sac. Deux associés au poil, j'avais. Je descendis de la bagnole et m'éloignai avec mon sac en papier, en m'essuyant la figure avec la manche de ma chemise. Il y avait maintenant des flics tout autour de la voiture bousillée mais je continuai à marcher comme si je me baladais tout seul. Je savais qu'une fois qu'un type se met à courir, en ville, c'est déjà comme s'il était dans sa cellule.

Je laissai choir le rouge à lèvres et le mouchoir d'Alice. Je voulais pas être pris avec de la fausse nitroglycérine. A chaque coin de rue, je changeais de direction et je cherchais un endroit pour me laver la figure et me débarrasser du sac. Presque tous les magasins que je voyais étaient pleins de monde. Finalement, je trouvai une papeterie poussiéreuse qui avait l'air déserte. Il y avait pas de flics pour me reluquer ; j'entrai en vitesse.

Une fille maigre, en blouse beige, sortit du fond de la boutique où il faisait assez noir pour y abriter des chauves-souris.

— « Je peux faire quelque chose pour vous, monsieur ? » demanda-t-elle, comme si elle avait l'habitude de voir des gens saigner sur son plancher.

— « Je voudrais une grande enveloppe, » je dis, « avec des sangles pour l'attacher. Comme celles dont se servent les hommes de loi. »

— « Oui, monsieur. »

Elle regarda ma figure et se mit une main sur la bouche.

— « Mais vous saignez ! » dit-elle.

— « Famille royale d'Espagne, » j'expliquai. « Nous saignons tous beaucoup. »

— « Vous vous êtes coupé en vous rasant ? Il y a un lavabo au fond. »

— « Donnez-moi donc cette sa-

crée enveloppe, vous voulez bien ? » je dis.

Un nez cassé, ça vous rend méchant.

— « Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle grossièrement, » dit la fille. « Surtout pour une vente de quelques francs. »

Je sortis mon pétard, assez pour qu'elle puisse le voir.

— « Allez me chercher cette enveloppe, s'il vous plaît, » je dis. « Je la paierai. Il ne s'agit pas d'une attaque à main armée. »

— « Dès que je vous ai vu, j'ai su que vous étiez un bandit, » dit-elle. « Je connais le genre. »

— « Si vous avez envie de crier et d'ameuter tout le monde, je m'appelle Salt, » je lui dis.

Elle prit un air dégoûté.

— « Je ne suis pas le FBI, » dit-elle.

Elle se mit à genoux, sortit une enveloppe rouge, telle que je la voulais, et me la tendit.

— « Elle est un peu défraîchie, » dit-elle. « Je vous la laisse pour un demi-dollar. »

— « Vous avez le cœur sur la main, » je lui dis.

Je fouillai dans le sac et sortis le premier billet qui me vint sous la main. C'en était un de vingt dollars.

— « Gardez la monnaie, » je lui dis.

— « Je n'ai pas l'habitude d'accepter des pourboires de gangsters, » dit-elle.

Elle alla à la caisse et me rapporta mes dix-neuf dollars et demi.

— « Vous ne voulez pas vous nettoyer la figure ? » me demanda-t-elle.

— « Non, chérie, » je fis. « Nous autres, bandits, on se sent pas naturels si on saigne pas à mort. »

Elle me regarda sortir l'argent du sac en papier et le ranger dans l'enveloppe. Je fis tout rentrer, en comptant rapidement à mesure. Avec ce qui était déjà dans ma ceinture, j'avais tout le fric qu'Ears m'avaient fauché, et même un petit peu plus.

— « Venez par ici, » dit la fille en retournant dans sa grotte à chauves-souris.

Je mis l'enveloppe sous mon bras et la suivis, surtout pour être sûr qu'elle sortait pas un pétard du bureau de son patron ou qu'elle passait pas un coup de fil gênant. Au lieu de ça, elle ouvrit la porte d'un petit cabinet de toilette, alluma la lumière et se mit à faire couler l'eau chaude sur des serviettes en papier.

— « Asseyez-vous, » dit-elle. « Et retirez-moi cette chemise : elle est dégoûtante. »

Je fis comme elle disait ; c'était plus facile que de discuter. Elle essuya le sang, en commençant là où il avait coulé sur ma poitrine et en finissant par mon nez, où sa serviette en papier me fit l'effet d'une batte de baseball.

— « Allez-y doucement, » je lui dis. « Il doit être cassé. »

— « Vous n'avez donc pas des médecins marrons, vous autres, criminels, pour extraire les balles et remettre les os en place ? »

— « Je suis Salt, la môme, pas Cagney, » je dis. « Mon nez se remettra en place sans médecin. Un peu de travers, peut-être, mais qu'est-ce que ça fiche ? »

Elle finit avec des serviettes froides ; ça faisait du bien.

— « Comment vous vous appelez, la gosse ? » je lui demandai.

— « Ne m'appelez pas « la gosse, » dit-elle. « Béatrice. Et vous, Salt tout court ? Pas d'autres noms ? »

— « Aucun autre que j'aie envie d'utiliser. Laissez-moi m'habiller, Béa. Il faut que je file. »

— « Quelle taille de chemises portez-vous, Salt ? » demanda-t-elle.

— « Trente-neuf, » je dis. « Vous allez me tricoter un pull-over pour Noël ? »

— « Ça se pourrait, » dit-elle en souriant. « Pour l'instant, il vous faut une chemise propre. Si vous sortez dans la rue avec cette allure de vaincu dans un combat de coqs, vous allez vous faire ramasser avant d'avoir fait cent mètres. Attendez-moi là. »

Avant que je puisse dire quelque chose, Bea avait fichu le camp par la porte de derrière. Je me levai en vitesse, lavai le plus gros du sang sur mon tricot de corps, et le remis. La chemise avait l'air d'avoir enveloppé du foie de veau ; je la laissai là. Je ramassai l'enveloppe pleine de fric et j'étais sur le seuil de la porte quand je vis Bea sortir d'une chemiserie, trois maisons plus loin.

— « Salt ! » cria-t-elle, d'une voix à réveiller tout un commissariat. « Voici votre chemise propre ! »

Je rentrai donc dans sa satanée boutique, en me demandant à quoi ça me servait de ne plus être en prison si je me laissais mener par des petites filles au lieu de l'être par des gardiens. Je retirai mon tricot de corps trempé.

— « Vous en auriez pas un de rechange, par hasard ? » je demandai.

— « Au cinéma, les criminels ne portent pas de tricots de corps, » dit Béa.

— « Encore heureux que vous m'ayez pas pris pour un duc anglais, » je dis en boutonnant ma chemise neuve. « J'aimerais pas sortir d'ici en chapeau haut-de-forme et en queue de morue. »

Je lui tendis un peu de fric.

— « Pour la chemise, » je dis.

— « C'est mon cadeau de Noël, pour le cas où je ne trouverais pas de laine pour le pull-over, » dit-elle. « Où allez-vous, maintenant ? »

— « Je vous quitte. »

— « Pourquoi, Salt ? Si la police recherche un homme seul, elle ne remarquera pas un homme en compagnie d'une jeune fille. Ce n'est pas bien raisonné ? »

Avant que j'aie le temps de répondre, elle avait enlevé sa blouse, enfilé une veste écossaise et attrapé mon bras. Je ramassai mon fric et sortis avec elle.

— « De toute façon, il est presque l'heure de fermer, » dit-elle en tournant la clé dans la serrure.

— « Béa, vous pourriez écoper cinq ans pour ça, » je lui dis, en lui arrachant mon bras. « Si vous venez avec moi, vous devenez complice du vol de la banque. »

— « Je ne sais rien d'aucune banque, » dit Béa. « J'ai simplement accepté votre invitation à dîner. Merci, Salt. Oui, je veux bien dîner avec vous. »

Je poussai un soupir.

— « Si on nous arrête, » je dis, « dites que je vous ai menacée de mon revolver. »

— « Ne faites pas l'idiot, » dit

Béa. « Avec moi, vous ne risquez rien. »

Dans un petit restaurant italien, qui ne donnait pas l'impression de recevoir souvent le Commissaire de police, on commanda une pizza. On but une cruche de ce vin qu'on vous sert dans un panier, ce qui fit du bien à mon nez cassé. Et la pizza me fit presque oublier qu'Alice et Ears m'avaient jeté aux chiens une heure plus tôt et m'avaient abandonné, saignant peut-être à mort, pendant qu'ils mettaient les voiles.

— « Où va-t-on, maintenant ? » demanda Béa, quand le plat de pizza fut nettoyé.

— « Chez nous, » je dis. « Vous, chez vous. Moi, chez moi. »

— « J'habite seule dans mon appartement, » dit-elle. « Ça peut attendre. »

— « Merci de votre compagnie, » je dis.

Je laissai tomber sur la table un billet de dix dollars et me levai.

— « Asseyez-vous, Salt, » dit Béa d'une voix très douce.

Je me rassis. D'ailleurs, je me sentais fatigué, avec le vin et le reste.

— « Vous êtes en fuite, hein ? »

— « Vous voulez mes empreintes ? » je dis en lui tendant mes mains.

— « Ne faites pas d'ironie. Salt, vous avez besoin que je vous accompagne, comme couverture. Vous raisonnez comme un bandit en fuite ; moi, je raisonne en touriste. »

J'appelai la serveuse pour payer l'addition et je commandai encore une bière et un cigare pour m'aider à réfléchir.

— « Vous ne me faites pas l'effet du genre de fille, » je dis, « qui se mettrait avec un type comme moi histoire de rire. »

Béa rougit un peu et but une gorgée de vin pour se remettre d'aplomb.

— « Ne vous y trompez pas, Salt, » dit-elle. « Les relations que je vous propose doivent être strictement platoniques. »

— « Ça veut dire que je dois être un frère pour vous ? » je demandai avec un large sourire.

— « C'est ça, » dit Béa. « Nous voyagerons même comme frère et sœur. Ça fera bien. »

— « Je vois toujours pas où vous voulez en venir. »

— « Salt, j'ai vingt-six ans, » dit Béa. « Dans toute ma vie, le seul moment excitant que j'aie connu, c'est quand j'avais six ans. Mon père m'a emmenée à la rotonde du dépôt et m'a laissée monter sur une locomotive. »

— « Une vraie partie de plaisir, » je dis.

— « Vous savez ce que je ressens, Salt ? » demanda-t-elle. « J'ai l'impression d'être en dehors de l'existence et de regarder à l'intérieur. Je suis sur la touche. »

— « Vous êtes cinglée, » je dis.

— « J'ai le droit de vote, » déclara-t-elle. « Je vais avec vous. Où allons-nous ? »

— « J'ai des amis qui s'en sont payé une tranche au Mexique, » je dis. « Ça me dirait assez de voir l'endroit. Ça vous va ? »

— « On part, » dit Béa en ramassant son sac et en se levant. « Allons, petit frère. Nous avons beaucoup à faire. »

On alla au Mexique comme dans « Le Tour du monde en 80 jours »,

en utilisant n'importe quoi sauf un traîneau tiré par des chiens. C'était une idée de Béa, pour brouiller notre piste. On alla jusqu'à Saint-Louis avec une voiture d'occasion que j'avais achetée et que je revendis là-bas pour le prix de deux passages d'avion jusqu'à Dallas, Texas. Là, on prit le train pour San Antonio où on but une bière et où je fis changer par Béa tout mon fric en chèques de voyage à son nom. Pour le cas où je serais piqué et réexpédié à la prison de Saatezville, je tenais à avoir dehors une amie avec assez d'argent pour payer mon avocat. Une amie qui m'aimait comme une sœur.

Béa se procura deux bulletins de naissance pour nous permettre de franchir la frontière et on alla par le car jusqu'à Nuevo Laredo, Mexique. Ce fameux Rio Grande était le plus misérable petit ruisseau qu'on ait jamais vu mais il me sembla plus joli que le Mississippi à Saint-Louis. Surtout avec Béa blottie contre mon bras, comme si elle n'avait vraiment pas envie d'être ailleurs.

En descendant du car, on regarda les alentours. Même les réclames Coca-Cola étaient en langue étrangère. Je trouvai un taxi et je dis au chauffeur que nous voulions une chambre pour un jour ou deux, dans un endroit pas trop fréquenté. Il me fit un large sourire : il n'avait pas du tout saisi mes véritables rapports avec Béa. Il dit qu'on aurait du mal à trouver une chambre à Nuevo Laredo pour le moment, vu que les gars de l'Armée de l'Air venaient de toucher leur solde et qu'ils étaient descendus pour les courses de taureaux et autres distractions. Mais il allait essayer. Effectivement, on atterrit dans un joli petit hôtel, appelé le Veracruz, où on aurait dit que Pancho Villa avait couché.

Je tâchai d'expliquer au gars de la réception, au Veracruz, que Béa et moi, on était frère et sœur. mais il n'avait qu'une chambre, qu'il me dit. Et qu'est-ce que ça pouvait bien faire, Señor, puisqu'on était de la même famille ? Il parlait assez bien l'anglais pour qu'on comprenne, sans réfléchir un moment, tout ce qu'il disait ; alors, on prit la chambre pour nous deux et je renouvelai mon pacte de non-agression avec Béa, pour qu'elle se sente en sécurité avec son grand frère. Après ça, on sortit pour voir à quoi ressemblait le Mexique.

C'est là que je commis une grave erreur. Je dis au chauffeur de taxi que nous voulions voir un endroit vraiment mexicain et il nous conduisit dans un endroit qui ressemblait à un bar, avec, au-dessus, une grande enseigne au néon qui disait CHEZ MARIA, un juke-box et tout. En moins d'une minute, j'avais compris que c'était pas un endroit pour ma petite sœur. J'étais prêt à ramener Béa à l'hôtel mais elle me dit que ça lui faisait rien. Et la dame qui était là, qui parlait anglais, dit qu'elle voyait pas pourquoi on prendrait pas au moins une bière. Alors, je dis d'accord.

Béa s'assit donc à une table et se mit à siroter sa bière, comme si elle était dans un établissement sélect de Chicago, sans ouvrir de grands yeux, sans poser des questions gênantes. A ce moment-là, je compris, si je le savais pas déjà, que Béa avait de l'éducation. Je gardais un œil sur elle : c'est pas qu'on aurait pu la confondre avec

une fille de la maison, mais quelques-uns des GI qui entraient sans arrêt après avoir passé devant le gardien placé à la porte étaient ronds comme des bourriques ; ils se seraient peut-être pas rendu compte que Béa était une touriste.

Bref, la dame qui parlait anglais vint s'asseoir à notre table et nous dit qu'elle était Maria ; on lui dit nos noms. Je mis quelques pièces dans le jukebox pour danser avec Béa et après ça, on paya une bière à tous ceux qui étaient là, pour célébrer notre arrivée au Mexique. Maria nous dit qu'on devrait boire du téquila, puisqu'on était au sud de la frontière. Elle alla chercher des tranches de citron et un bol de sel et nous montra comment on fait. J'ai oublié, exactement : on prend une pincée de sel et on mord dans le citron, ou le contraire, je sais plus. L'important, c'est qu'on boit le téquila. Quand je dis à Maria que Béa était ma sœur, elle se mit à rigoler, et Béa et moi, on fit pareil. On paya le téquila à tout le monde et on dit qu'il fallait qu'on s'en aille. Maria nous fit appeler un taxi par le gardien et on rentra au Veracruz.

J'ai jamais beaucoup encaissé le type qui se donne comme excuse que, ce qu'il a fait, c'était parce qu'il était noir ; je crois donc pas avoir d'excuse pour ce qui s'est passé cette nuit-là. Je pourrais peut-être mettre ça sur le compte de mes quarante-huit mois de prison, mais ça vaut pas mieux. Ou sur le parfum des nuits du Mexique, épicées comme un gâteau de Noël, et sur les gens qui riaient et s'interpelaient dans toutes les maisons des alentours. Mais j'ai vraiment pas plus d'excuses qu'un chauffeur ivre.

Béa était assise à côté de moi, au bord du lit, et elle passait ses doigts sur l'endroit où ma moustache commençait à pousser. Une idée à elle, cette moustache, pour me rendre méconnaissable. Bref, elle disait que je ressemblais à Marlon Brando dans « Viva Zapata », un film qu'on avait jamais passé en prison ; et voilà que je l'embrasse. Si elle m'avait pas rendu mon baiser, j'aurais couché par terre, comme je l'avais prévu, mais elle me le rendit. Avant d'avoir eu le temps d'expliquer à Béa qu'elle était en train de commettre une grosse faute, je me trouvais en train de l'aider à la commettre.

Béa dormait en souriant, comme un ange aux cheveux bruns, ce qui ne me rendait pas plus fier. Je me levai quand les coqs se mirent à chanter et je me rasai. Encore heureux que je ne me serve pas d'un rasoir droit : j'aurais été capable de me trancher la gorge pour me punir d'avoir été aussi mufle. Je regardais ma moustache de deux jours dans la glace et j'étais prêt à la couper, comme si elle était responsable de ce qui s'était passé, quand Béa s'éveilla et me parla.

— « Bonjour, chéri, » dit-elle en s'étirant de tout son long sur le lit comme un petit chat.

— « Je t'épouserai, Béa, » je dis tout de suite.

Elle se mit à rire, se leva pour venir me rejoindre près du lavabo et me prit dans ses bras, ce qui me rendit encore plus honteux.

— « Pour un diplômé de la maison de redressement, Salty, tu es rudement innocent, » dit-elle. « Veux-tu que je te dise ? Pendant toute la soirée d'hier, dans ce bordello, je n'ai bu qu'un verre de té-

quila. J'étais sobre comme un juge, Salty. Si on a abusé de la faiblesse de quelqu'un, dans cette histoire, c'est de la tienne. Je suis amoureuse de toi depuis le moment où tu es entré dans la boutique avec l'air de me parler comme un dur. Je n'ai pas fait ce voyage pour m'amuser ; je suis venue parce que, dès cet instant, j'ai eu envie de rester près de toi. »

Moi, je trouvais ça au poil, surtout que j'avais tout à fait les mêmes sentiments pour Béa, bien que ça n'ait pas daté de la première minute où je l'avais vue. Je pensais à Alice, ma première femme, et à la façon dont elle s'était mise en ménage avec Ears pendant que j'étais en taule, et dont elle l'avait aidé à dépenser mon fric. Ça faisait d'elle la femme d'Ears, en concubinage, et pas la mienne.

— « Je veux t'épouser, Béa, » je lui répétai.

Je la mis au courant, pour Alice et le reste. Elle dit qu'elle réfléchirait à ma proposition si je voulais bien acheter une conduite. Vers midi, on alla prendre le déjeuner.

Béa et moi, on se maria à Mexico, que les Mexicains appellent le Centre du Monde. Il fallut que je donne mon vrai nom au magistrat, pour que le mariage soit légal. Après ça, quand elle voulait me faire mettre en colère, Béa m'appelait toujours Horatio.

On veut pas nous laisser travailler au Mexique, nous autres, Américains. Mais on veut bien nous laisser aller à l'école. Je me fis embaucher dans un garage : je n'étais pas payé mais je me faisais tout enseigner sur les réparations par le patron. Je sus tout sur les moteurs et le redressement des ailes et de la carrosserie, mais en espagnol, ce qui ne facilitait pas les choses ; mais je me disais que tant qu'il y aura aux Etats-Unis des conducteurs du dimanche, les redresseurs d'ailes et de carrosseries feront leurs affaires.

Ce que je voulais, c'était que Béa et moi, on rentre au pays. Le Centre du Monde, c'était pas pour nous. Notre place était quelque part en bordure, vers l'Illinois ou l'Indiana. Je voulais qu'on vive dans une petite maison, comme tout le monde, avec des gosses et des dettes, et je voulais aller travailler de jour, pour changer un peu. Si je trouvais pas de travail comme tôlier, j'étais prêt à tenir une friterie, à laver des voitures et même à me faire flic, si on m'acceptait — n'importe quel boulot régulier, qui me permettrait d'être honnête et de passer le reste de ma vie avec Béa. On avait du fric à pas savoir quoi en faire mais on pouvait pas faire ce qui me faisait envie. On pouvait pas rentrer au pays.

C'est alors que Béa m'annonça qu'elle était enceinte.

Pour fêter la nouvelle, je l'emmenai dans un endroit appelé El Taquito. Ça doit être le meilleur restaurant de la ville, bourré de costumes d'apparât, de *banderillas*, de *monteras* et même de quelques oreilles de taureaux. Je n'aime pas beaucoup les courses de taureaux, mais Béa adore ça ; et, comme j'adore Béa, je supportais les courses de taureaux.

Quand on fut venu à bout de tout ce qui se mangeait et qu'on en fut à la deuxième bouteille de vin, je pris la main de Béa.

— « On rentre, » je lui dis.

— « Ravi de l'apprendre, Salty, »

dit une voix près de mon oreille gauche.

Je sautai sur mes pieds, prêt à attraper une *estoque* et à m'ouvrir un chemin jusqu'à la porte avec Béa dans les bras, comme les Trois Mousquetaires. Mais c'était Ears qui avait parlé. A ses côtés, lunettes de soleil sur le nez, appareil photo au cou, vêtue d'un short et d'un corsage pareil à un coucher de soleil, se tenait Alice.

— « Ça ne te ferait rien qu'on s'asseoie et qu'on bavarde un peu avec toi et cette dame, Salty ? » demanda Ears, en tirant une chaise pour Alice.

Alice s'assit et regarda tout autour d'elle comme si elle se demandait si la lumière des bougies était assez forte pour prendre des photos.

— « C'est une gargote vachement huppée, hein ? » dit-elle. « Ears et moi, on y était venu pendant notre premier voyage et on a pensé qu'on allait venir voir si c'était toujours pareil. »

— « Béa, » je dis, « ce type, c'est Ears, dont je t'ai parlé. Et voici Alice. Alice, je te présente Béa Salt. »

— « Salt ? » brailla Alice, d'une voix de marchande de journaux.

Une chose avait pas changé, chez Alice : sa voix.

— « Qui c'est, Salty ? Ta sœur ? J'ai jamais su que tu avais une sœur. »

— « Je suis sa femme, Alice, » dit Béa.

Alice se leva et se mit à m'injurier jusqu'à ce que Ears et moi, on lui ait fait une ou deux prises de judo pour la reflanquer sur sa chaise. Le premier maître d'hôtel arriva pour demander si la dame (il parlait d'Alice) avait à se plaindre du service ; je lui dis que non. Il s'éloigna mais il continua à nous reluquer de la porte, pour le cas où Alice remettrait ça et où il faudrait la flanquer dehors. En douce, j'enlevai au décor une *banderilla*, un bâton terminé par une pointe, comme on en a pour piquer les vieux papiers dans Grant Park, mais en plus joli ; je le tenais prêt pour taper avec sur la tête d'Alice, si elle se remettait à brailler.

— « Ça va, Alice ? » lui demanda Ears.

— « Très bien, » dit Alice. « Je viens de ramasser un gadin ; alors, naturellement, ça va très bien. »

— « Tu as l'air en forme, Salty, » dit Ears.

— « Si tu mens, tu iras en enfer, pour sûr, » fit Alice. « Il est toujours aussi tarte. »

Elle fit signe à un garçon, qui arriva avec l'air du gars qui voudrait avoir une escouade pour l'accompagner.

— « Apportez-nous une bouteille de Scotch, » lui dit-elle. « On fête un mariage. »

— « Comment avez-vous financé ce voyage ? » je demandai à Ears.

— « Alice a décidé qu'il fallait qu'on fasse un ou deux bureaux de change, » dit-il. « Ça marché comme sur des roulettes, mais, un jour, j'ai vu ma binette dans la *Trib* et j'ai décidé qu'il était temps de lever l'ancre. »

— « Je vous ai jamais remerciés, les copains, pour la façon dont vous m'avez tiré du pétrin, » je dis, pour en venir à ce que j'avais sur le cœur.

— « Je pense que nous ne sommes peut-être pas les bienvenus ici,

Ears, » dit Alice en faisant mine de se lever.

Mais elle vit le garçon venir vers notre table avec une bouteille et une coupe pleine de cubes de glace, et elle décida de rester encore un petit moment.

Mais Béa voulait en finir.

— « Je crois qu'on ferait mieux de rentrer, Salt, » dit-elle. « Je sens venir la migraine. »

— « Tu as épousé une migraine, » dit Alice. « Et qu'est-ce qu'il fait maintenant, votre mari, Béa ? Toujours de faux chèques ? »

— « Salt est mécanicien d'autos, » dit Béa, comme si elle souhaitait avoir un couteau à cran d'arrêt pour découper Alice.

— « Mécanicien ! » fit Alice. « Grandeur et décadence ! Un jour, c'est le Napoléon du crime et le lendemain, il tripote un carburateur de Ford. »

Elle recula sa chaise avec bruit.

— « Si vous voulez bien m'excuser, mesdames et messieurs, je vais me mettre un peu de poudre. »

Alice ramassa son sac et se dirigea vers les lavabos pour dames. Je sais toujours pas comment elle s'y est prise, mais quand elle revint, elle avait de la poudre sur le nez et un agent de police mexicain à sa droite et à sa gauche.

— « Señor Salt, » dit l'un des flics. « Cette dame a formulé une grave accusation contre vous. Je dois vous demander de nous accompagner au commissariat. »

C'était dit en espagnol, mais j'en comprenais maintenant assez pour être capable de lire le mot FIN.

— « Boucle-la jusqu'à ce que je t'aie acheté un bavard, » murmura Béa.

Le même policier s'inclina.

— « Madame, je parle les deux langues, » dit-il en anglais. « Votre conseil est excellent. Señor Salt, nous partons ? »

Alice me regardait d'un air méchamment satisfait, comme si j'étais un taon qu'elle venait d'écraser.

— « Merci, Alice, » je lui dis d'un ton sarcastique.

Je cherchai Ears pour le remercier aussi ; mais il avait passé la porte et s'était débiné.

La prison de Mexico est la meilleure que j'aie connue, mais c'est tout de même une prison. Encore la prison, alors que Béa attendait un enfant et que moi je me sentais fin prêt à passer ma vie à redresser des pare-chocs et à équilibrer des roues. Une paire de flics de Chicago arriva pour me tenir compagnie et on prit l'avion vers le nord.

Le bureau du procureur, à Chicago, m'accueillit comme la réponse à une prière. On allait se servir de moi pour se débarrasser de tous les crimes restés impunis dans Cook County, y compris le Grand Incendie. Comme Béa m'avait dit de le faire, je la bouclai et ne parlai qu'à l'avocat qu'elle me choisit, un type qui paraissait tout juste en âge de commencer à distribuer des journaux.

Un mois pénible s'écoula dans cette bonne vieille prison de Cook County, tandis que l'Etat se préparait à me faire passer en jugement pour l'attaque d'une banque.

Bon sang, ce que je me suis senti perdu, quand je me suis revu dans cette salle d'audience ! Et nu, en plus, parce que la première chose

que le procureur m'avait forcé à faire avait été de raser ma moustache à la « Viva Zapata ». Il fit venir comme témoin le caissier, le type qui nous avait rempli le sac en papier, et il lui demanda s'il voyait quelqu'un dans la salle qui ressemblait à un des voleurs à la nitroglycérine. Parmi le public, je voyais Alice se cacher la figure derrière un journal, comme si elle étudiait les petites annonces. Le caissier me regarda bien en face, mais comme un inconnu. Je suppose que c'était dû à la bosse de mon nez, là où il avait été cassé. Ça me faisait un autre profil. Il me reconnut pas.

Mon jeune avocat parla un bon moment de preuves purement circonstancielles et les jurés décidèrent que quelqu'un avait dû apporter à la banque cette nitroglycérine et emporter le fric. Mon avocat me serra la main et j'allais sortir dans la rue avec la foule quand l'agent des poursuites me prit par le bras et me mit les menottes. Il semblait bien que Cook County était loin d'en avoir fini avec moi.

Mon second procès portait sur l'effraction de ce magasin de machines à écrire. Tout ce que l'accusation avait pour entamer les poursuites, c'était la façon dont j'avais signé les douze chèques du nom du gardien-chef de Statesville, T. S. Woodward — et le fait que ces chèques provenaient du magasin de machines à écrire. Mon avocat — il a fait ses études au Northwestern State College, mais je peux rien en dire de plus, parce qu'il dit que c'est interdit par l'Ordre — fit établir vingt chèques par différentes personnes, tous signés du nom de Woodward, et y mêla un des miens. L'expert en graphologie ne trouva pas le bon et le jury me déclara innocent. Ça m'allait très bien.

Je pensais que le procès suivant serait formulé pour faux et usage de faux, mais le procureur dut se dire qu'il n'avait pas une chance, avec un avocat aussi malin que le mien. Béa devait avoir changé pas mal de chèques de voyage pour pouvoir se le payer. Le procès suivant ne fut donc pas pour faux et usage de faux.

Cette vieille Alice vint à la barre des témoins, me traita de monstre, pleura un bon coup et raconta à tout le monde comment elle m'avait attendu pendant toutes les années que j'avais passées en prison ; un tas de mensonges du même tonneau. Et le jury décida que j'étais peut-être un monstre, après tout.

— « En dépit de votre naïve interprétation de la loi concernant les mariages multiples, » me dit le juge, « la bigamie constitue, selon les statuts de cet état, un crime. »

Je le voyais déjà poser sur sa tête cette bonne vieille toque noire.

— « Cependant, attendu que vous semblez considérer votre second mariage comme celui qui a été conçu dans le ciel et que votre avocat nous affirme que vous avez l'intention de terminer votre carrière de polygame dans les bras de l'Epouse n° 2, nous ne pouvons en conscience vous traiter comme une éventuelle menace pour toutes les jeunes filles de l'Illinois. En conséquence, Horatio Salt, nous vous condamnons à purger à la prison de Cook County une peine de trois mois au moins et six mois au plus. »

Bang ! Bang ! fit-il avec son marteau.

— « L'audience est levée ! »

Alice a obtenu le divorce, en di-

sant que je lui avais brisé le cœur, et elle vit avec Ears quelque part dans l'ouest, où le soleil se lève plus tard. Béa et moi, nous nous marierons dès que je sortirai de prison : on recommencera tout pour être sûrs que notre enfant portera bien le nom de Salt. Elle dit qu'elle veut lui donner mon prénom et je déclare, moi, qu'elle me passera plutôt sur le corps. Un seul Horatio suffit pour toute une famille.

Traduit par Renée Tesnière.
Titre original : Mexico, with lettuce.



Le marché du C.L.P.

Rubrique de petites annonces réservées aux membres du Club du Livre Policier.

DEMANDES

Recherche : les tomes 1 et 2 des « Aventures d'Arsène Lupin » - un numéro 4 « Arsène Lupin contre Herlock Sholmes » - un numéro 7 « L'Aiguille Creuse ». — Faire offre à J. BUISSON, 7, rue Claude-Lebois - SAINT-ETIENNE (Loire).

Recherche : les tomes 1 et 2 des « Aventures d'Arsène Lupin ». Ecrire à : Gérard DUFRANE, 10, bd Victor-Hugo, GRETZ ARMAINVILLIERS (S.-et-M.).

OFFRES

Cède tomes 1 et 2 C.L.P. « Aventures d'Arsène Lupin » parfait état. Faire offre à : Paul HENRY - B.P. 19 - St-JEAN-DE-MAURIENNE (Savoie). TIMBRES ACCEPTES.

Cède tomes 1 et 2 des « Aventures d'Arsène Lupin ». *Prix :* 70 les deux. Faire offre à Monsieur Roland MANGERET, 37, rue Lamartine - RUEIL (S.-et-O.).

Cède les tomes 1 et 2 des « Aventures d'Arsène Lupin », ainsi que les n° 4 « Arsène Lupin contre Herlock Sholmes » et n° 7 « L'Aiguille Creuse ». Faire offre à Jean-Michel GOULAY - Tél. VAU. 05-29 - 81, rue de l'Abbé-Groult, PARIS-15e.



Ne vous retournez pas, Mr. Stanley

par WILLIAM H. McMASTERS

Quelquefois au cours d'un procès particulièrement épineux, les avocats de la défense doivent se montrer très subtils, et il est encore plus convaincant de joindre le geste à la parole.



Le procès du *Peuple* contre John Zenzio, alias Gunner Jack, alias Trigger Zenz, tirait petit à petit à sa fin. Durant les jours précédents, on avait écouté les nombreuses assertions plus ou moins dilatoires, et elles avaient été promptement rejetées. Charles Griffin, le défenseur bien connu de la pègre, jouait son jeu habituel, arguant de l'habeas corpus et ergotant sans fin pour trouver quelque semblant de preuve afin d'étayer sa défense. Le juge Amesbury, de la Cour supérieure, cour criminelle, montrait une patience et une longanimité comparables, en tout point, à celles déployées par le Duc de Venise quand il présidait le fameux procès de Shylock contre Antonio, ainsi que le raconte William Shakespeare.

Le district attorney avait produit des documents irréfutables. L'affaire, simple vol avec effraction au début, devenait, avec les coups de feu qui avaient suivi, une tentative de meurtre, pour le Grand Jury. Sur ce chef d'accusation, le district attorney Tobers espérait une condamnation. Mais l'avocat de Zenzio pensait différemment.

Quand Harold Stanley, le millionnaire retiré des affaires et victime du coup de feu, déposa, il déclara de façon précise que, cloué au sol par la peur, il avait vu, dans un miroir en face de lui, Zenzio s'approcher, le revolver braqué. Puis il y avait eu le bruit sec de la détonation. Et Stanley avait perdu connaissance. Il reconnaissait, Zenzio, sans doute possible, comme étant l'homme qui avait tiré sur lui.

Pendant sa déposition, faite d'une voix plutôt faible due à son état de santé après l'extraction de la balle logée dans son dos, il ne cessa de répéter, « Je n'oublierai jamais ce visage. »

Interrogé contradictoirement par Griffin, défenseur de Zenzio, le millionnaire d'un certain âge répondit que son agresseur avait tiré sur lui de la main droite. Et l'avocat avait répété avec force, « Vous

affirmez, Mr. Stanley, que l'homme qui se trouvait dans votre salon le soir du 18 décembre tenait son arme de la main droite, comme je le fais en ce moment ? » Et Griffin, pour appuyer sa question, braquait un revolver sur le témoin.

— « Je vous en prie, Mr. Griffin, » dit Harold Stanley d'une voix tremblante, « ne faites pas ça ! »

— « Répondez à ma question ! » hurla l'avocat.

— « Oui, c'est bien comme cela. »

— « Très bien, » fit Griffin en se tournant avec un sourire vers son client dans le box des accusés.

— « Pas de nouvel interrogatoire, » déclara le district attorney. « Vous pouvez vous asseoir, Mr. Stanley. » Puis, se tournant vers le juge Amesbury, « Déposition retenue, Votre Honneur. »

Car la défense produisait l'habituelle parade de l'alibi, en s'en tenant strictement à la technique juridique de l'avocat Griffin. L'un après l'autre, tous les témoins affirmaient avoir vu Zenzio au Palmetto Grove Restaurant à l'heure à laquelle le millionnaire Stanley l'accusait de s'être trouvé chez lui, à plus de six kilomètres de là. Certains étaient formels. Ils avaient vu Zenzio au moins une heure avant ce moment-là ; d'autres, une heure ou deux après. Tous fréquentaient régulièrement le restaurant et connaissaient Zenzio comme client aussi. D'après eux, Zenzio était resté assis dans le restaurant de dix heures du soir à deux heures du matin, éliminant ainsi pour lui toute participation à l'agression. Le procureur n'avait pu produire l'arme du crime. Un autre revolver, trouvé deux jours plus tard dans la chambre de Zenzio, par un agent de la brigade criminelle, fut exhibé mais il ne correspondait pas au calibre de la balle extraite. Griffin laissa le procureur présenter l'arme. Un expert en balistique eut tôt fait de l'écarter comme n'ayant aucun rapport avec le coup de feu. Griffin, maintenant, abattait ses cartes.

Se tournant vers le juge, « Votre Honneur, » dit-il, « je n'ai qu'un autre témoin. » Il regarda autour de lui dans la salle de tribunal et demanda, « Mr. Holmes de Sing Sing est-il là ? » Un homme d'âge moyen s'avança. Il prêta serment d'un air sombre et indiqua qu'il était gardien à la prison d'Etat. Après les préliminaires d'usage, l'avocat Griffin lui demanda :

— « Vous souvenez-vous du temps où John Zenzio purgeait une peine de trois ans à Sing Sing ? »

— « Parfaitement. »

— « Vous souvenez-vous aussi pour quel chef d'accusation ? »

— « Emission de faux billets de banque. »

— « Savez-vous, pour l'avoir vu, de quelle main il se sert pour écrire ? »

— « Il a travaillé un certain temps à la bibliothèque de la prison, Mr. Griffin. Il écrivait de la main gauche. »

— « Pouvez-vous alors nous dire, » continua l'avocat tandis qu'un sourire se répandait sur son visage, « si oui ou non, avec cette main gauche, il est un adroit faussaire ? »

— « A Sing Sing nous le considérions comme l'un des meilleurs. »

Après que les rires se furent apaisés dans la salle de tribunal, et

tandis que le magistrat Amesbury essayait de garder son impassibilité, Griffin demanda encore :

— « Et maintenant, Mr. Holmes, savez-vous si Zenzio, quand il était prisonnier, jouait au base-ball ? »

— « Oui, il y jouait. »

— « Et quelle place avait-il dans l'équipe de la prison ? »

— « Il était le meilleur lanceur que nous ayons jamais eu. »

— « Comment faisait-il ? De la main droite ou de la main gauche ? »

— « Il lançait de la main gauche, » répondit le gardien.

— « Et de quelle façon maniait-il la batte ? »

— « Toujours de la main gauche. »

— « A vous, » dit Griffin en se tournant vers le district attorney d'un air satisfait comme pour lui dire je-vous-souhaite-bien-du-plaisir.

— « Aucune question à poser, » répondit tranquillement celui-ci. « Mais, avec votre permission, Votre Honneur, j'aimerais rappeler Mr. Stanley. »

— « Je m'y oppose, » intervint Griffin. « Sa déposition a déjà été entendue. »

— « Mais c'est en raison d'un fait mis en lumière par le dernier témoin, Votre Honneur, » dit le district attorney.

— « Si c'est pour réfuter le témoignage du dernier témoin, je permettrai les questions, » décida le magistrat Amesbury. « Mais elles doivent avoir un rapport direct avec ce témoignage. Vous pouvez commencer, Mr. Tobers. »

— « Merci, Votre Honneur, » répondit vivement le district attorney. « Voulez-vous venir au banc des témoins, Mr. Stanley ? » Celui-ci se leva de sa place et s'approcha.

— « Vous étiez assis dans votre bibliothèque quand on vous a tiré dans le dos, n'est-ce pas, Mr. Stanley ? Voulez-vous, je vous prie, vous asseoir sur le siège des témoins et essayer d'imaginer que la balustrade placée devant vous n'est qu'un espace entre vous et le mur ? »

Avant que Stanley ait pu répondre, Griffin s'était levé. « Objection ! Votre Honneur. Tous ces commentaires hors de propos de la part du district attorney ne cherchent qu'à troubler le jury. »

— « Ne criez pas comme cela, Mr. Griffin. Je vous entends très bien. Si le district attorney a une raison pour faire ces commentaires, je ne m'opposerai certainement pas à sa façon de présenter l'affaire comme il l'entend. » Il hocha la tête en direction de Tober.

Stanley s'était assis et attendait patiemment les questions de Tober qui traversait maintenant le tribunal pour venir près de la victime.

— « Je vais marcher derrière vous et vous demander, Mr. Stanley, de nous préciser une ou deux choses, » dit le district attorney en contournant le siège des témoins.

— « Objection, Votre Honneur. » De nouveau l'avocat de l'accusé s'était dressé.

— « Rejeté, » répondit le juge.

Le district attorney se tenait à présent à quelques pas derrière Stanley assis. De sa poche, il sortit un revolver. Tous les regards étaient tournés vers lui.

— « Vous m'entendez distinctement, Mr. Stanley ? »

— « Oui, » répondit la victime d'une voix faible.

— « Je crois que vous avez dit, lors de votre précédent interrogatoire, que vous étiez assis dans votre bibliothèque, en train de lire, juste avant que l'on vous tire un coup de feu dans le dos ? »

— « C'est exact. »

— « Veuillez, je vous prie, Mr. Stanley, ne pas vous retourner pendant que je vous interroge. »

Tober fit signe à deux hommes, dans le fond de la salle. Ils vinrent se placer devant Stanley. Ils portaient un grand paquet.

— « Mr. Stanley, ne vous retournez pas ! » répéta le district attorney.

Un des hommes approcha une chaise tandis que l'autre commençait à défaire le paquet posé sur le sol. Le silence se fit dans la salle.

Brusquement, Griffin bondit. « Je proteste, Votre Honneur. Cette farce a assez duré. Nous ne sommes pas à Broadway. Je demande que ce témoignage soit rejeté. »

— « Je dois encore une fois vous mettre en garde, Mr. Griffin, contre ces interruptions. De toute évidence le district attorney a quelques questions à résoudre. Si vous vouliez bien vous asseoir, nous pourrions savoir de quoi il s'agit. »

— « Maintenant, Mr. Stanley, » reprit le district attorney, « les conditions sont-elles les mêmes que lorsque Mr. Zenzio a tiré sur vous ? »

— « Oui, monsieur. A peu près. »

— « Le miroir posé sur une chaise devant vous se trouve-t-il à la même distance de vous que celui de votre bibliothèque, la nuit où vous lisiez et avez été attaqué ? »

— « Oui, » répondit le vieil homme.

— « Voyez-vous nettement mon visage ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Vous pouvez alors vous lever, Mr. Stanley, comme avez commencé de le faire avant d'être cloué au sol par la peur et de recevoir une balle de revolver dans le dos. Ne vous retournez pas. Ne craignez rien, le revolver que je tiens à la main, braqué sur vous, n'est pas chargé. Je m'avance maintenant dans votre direction et vous me regardez venir dans la glace. Dites à la Cour de quelle main je tiens le revolver ! »

— « De votre main droite. »

— « Mr. Stanley, vous êtes sûr ? »

— « Absolument. » La réponse fut catégorique.

— « Eh bien, retournez-vous, Mr. Stanley, » dit Tober.

Stanley obéit.

— « Dites-moi à présent de quelle main je tiens ce revolver ? Je n'ai pas changé, tout le monde ici a pu le voir. »

Un sourire éclaira le visage de Stanley. Timidement, il répondit à voix basse : « En réalité, il se trouve dans votre main gauche. »

— « A vous, Mr. Griffin, » dit le district attorney, souriant.

Le président du jury lui-même vint regarder l'image de sa main droite dans la glace.

Après quoi, se retournant, il jeta à Tober un regard qui ne laissait aucun doute sur la culpabilité de John Zenzio.

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Don't turn around, Mr. Stanley.

Je suis mort, chérie

par O.H. LESLIE

Un homme mort et honnête ne devrait pas essayer d'encaisser son assurance-vie. C'est le privilège de sa femme. Mais lorsqu'il y a 25.000 dollars en jeu, on est moins à cheval sur les principes...



Le wagon était couché sur la voie. Dans quelques instants les flammes allaient jaillir. Je rampai sous l'amoncellement de tôles tordues, sans me préoccuper des fragments de verre et de métal brûlants, sur lesquels se posaient mes mains et mes genoux.

Enfin, je sentis un souffle d'air frais sur mon visage, et aussitôt je me redressai sur mes pieds. Je brossai tant bien que mal mes vêtements couverts de poussière. Avec un rugissement de bête sauvage, le feu prit derrière moi et je me hâtai de m'éloigner.

Il y avait à peine dix minutes que la première voiture avait quitté les rails dans un tintamarre infernal, entraînant le reste de l'express de Boston contre le remblai, mais déjà la foule était là. Rien n'attire les badauds comme le sang et les jeux de balle, et les tentes du carnaval étaient déjà plantées. Ils braquaient des projecteurs sur cette scène de cauchemar, se lançant des appels, martelant le métal tordu pour atteindre les survivants. Ils étaient vraiment à leur affaire.

Je me sentais plutôt mal en point, mais du moins n'avais-je rien de cassé. Une fois n'est pas coutume : j'avais eu de la chance ! Dans les derniers mois, j'avais collectionné les catastrophes. Aussi, lorsque je sentis le wagon osciller et tanguer dans un bruit d'enfer je me dis : *cette fois, mon vieux tu es bon, c'est la fin.*

Mais je me trompais. Là-haut, sans doute, quelqu'un avait décidé que je pouvais encore affronter quelques années de tribulations. Les secousses m'avaient projeté contre un sofa de cuir qui se renversa sur moi. Lorsque les projectiles meurtriers commencèrent à tomber du plafond, je me trouvais dans un abri individuel. Tous les autres voyageurs du compartiment — même l'ivrogne en complet voyant qui m'avait payé trois verres pour obtenir le privilège de me raconter sa vie — avaient été beaucoup moins favorisés. Ils étaient au milieu du brasier. A cette pensée, je sentis mon estomac se crisper... Mieux valait ne pas y penser.

Je sentis mes pieds glisser le long d'une pente et je soulevai les bras pour garder mon équilibre. A quelques mètres plus loin, un homme en corps de chemise blanche, mais souillée, une pelle à la main me héla.

— « Hé, Monsieur, ça va ? »

— « Oui, » dis-je, « ça va très bien ! »

— « Vous en êtes sorti juste à temps. On monte un poste de secours un peu plus loin. Croyez-vous pouvoir y arriver ? »

— « Certainement. Où sommes-nous ? Comment s'appelle cette ville ? »

— « Nous sommes juste à la sortie de Hopkins Falls. De la ville nous avons entendu le bruit de la catastrophe. On aurait dit une bombe. »

Il partit en courant. Son visage était blanc sous l'éclat des projecteurs. Je me dirigeai vers le poste de secours, et un jeune gars en uniforme blanc couvert de taches me soutint pour entrer dans la tente. Une matrone était assise devant un bureau un classeur à la main. On eût dit qu'elle s'apprêtait à tenir le rôle de juge dans une exposition d'horticulture. Elle me demanda mon nom.

— « Je ne sais plus, » dis-je. Je

m'appuyai sur le bureau, feignant un étourdissement. Pour quelque raison mal définie, je répugnais à donner mon nom à cette mémère glaciale.

— « Jerry ! » glapit-elle.

L'employé en blanc prit mon bras et sourit.

— « Ça a l'air d'aller, mon vieux. Vous pouvez vous vanter d'avoir eu de la chance. »

— « Oui, » dis-je faiblement, « j'ai eu de la chance ! »

Un personnage ventru en veste à carreaux, pénétra dans la tente.

— « Nous organisons un hôpital provisoire en ville, » dit-il, « si vous avez des cas graves, embarquez-les dans le camion de Jake. Lincoln City envoie son ambulance. »

L'employé me conduisit à l'extérieur, et pour la première fois j'aperçus les rangées de morts et de blessés étendus sur le sol. Cette vue ne fit aucun bien à mon estomac.

— « Ecoutez-moi, je veux m'en aller d'ici... »

— « Certainement, Monsieur. Des voitures et des camions vont arriver. Nous sommes à quatre cents mètres, à peine de la ville. »

— « Je vais marcher, » dis-je, « je me sens parfaitement bien, je vous assure. Cela ne me vaut rien de rester traîner ici. »

Il haussa les épaules : « A votre aise ! »

Il m'indiqua le chemin, et je dirigeai mes pas de ce côté. La chance me favorisa une fois encore. Une antique Ford approchait. Une tête barbue surgit de la portière et m'offrit une place à ses côtés. J'acceptai. L'homme me harcelait de questions sur la catastrophe, mais je feignis d'être trop commotionné pour répondre, et il finit par se taire.

Ce n'était pas une ville bien conséquente. Il y avait une grappe de maisons qui se soutenaient mutuellement pour ne pas tomber, et la seule enseigne lumineuse de l'endroit, était justement celle que je cherchais. Une série de lampes électriques épelaient le mot HOTEL. Je m'extirpai de la Ford et fis un signe d'adieu au barbu, puis je parcourus des yeux la Grand rue. Ce genre de bourg méritait le respect. C'était la terre d'élection pour les agneaux bien gras, qui permettaient aux individus de mon acabit d'exercer leurs talents dans le maniement de la tondeuse. Je faillis tirer respectueusement mon chapeau. Cette pensée me réconforta ; je ris et poussai la porte de l'hôtel.

Il me fallut un certain temps pour découvrir le préposé aux entrées, dissimulé derrière des plants de caoutchouc dans le hall. C'était un personnage filiforme, qui portait un gilet à l'ancienne mode dont les emmanchures s'enfonçaient dans ses étroites épaules. Il me regarda curieusement, et fit pivoter le registre dans ma direction ; je ne pus réprimer un gloussement en voyant la page vide ; ce n'était pas exactement le genre d'établissement qui aurait pû intéresser Conrad Hilton, ce propriétaire d'hôtels géants. Lorsque je demandai une chambre avec salle de bains, il faillit avaler son dentier. Il avait dû me prendre pour un frère de misère. Mon complet veston de chez les frères Brooks était couvert de débris divers. Je m'inscrivis sur le registre sous le nom de Benedict Arnold, et me

rendis à la chambre miteuse, au deuxième étage.

Les ressorts du lit antique, émirent un soupir rouillé lorsque je les accablai de mon poids. Mais leurs plaintes me laissèrent indifférent. Le sommeil me frappa comme un direct à la pointe du menton.

♣

Je me réveillai avec une douleur à la hanche. J'y portai la main, craignant une fracture. Ce n'était heureusement que mon portefeuille dans la poche de mon pantalon. Je me redressai sur mon séant et tirai le portefeuille.

Il contenait cent cinquante dollars. Je rangeai les billets un par un sur le lit, dans le clair rayon de soleil qui filtrait à travers la fenêtre poudreuse, et les recomptai de nouveau. Cent cinquante dollars, ce n'était pas mal. J'avais le temps de voir venir.

Je décrochai le téléphone intérieur. Il me fallut attendre cinq minutes pour obtenir une réponse. Je demandai du café avec des toasts, les journaux, pensant que si j'en obtenais deux sur trois, j'aurais de la chance. Puis je m'étendis sur le dos, tirai une cigarette du paquet écrasé qui se trouvait dans ma poche et fumai dans un silence propice à la réflexion.

Une demi-heure plus tard, le jeune homme au gilet entra dans la chambre avec des toasts spongieux, du café anémique et un exemplaire du journal local — qui comportait en tout quatre pages. Je ne me plaignis pas du service. Pourquoi augmenter le confort du prochain client. Mais le garçon attend toujours mon pourboire.

Puis je pris le journal. La catastrophe de chemin de fer tenait toute la page ; jamais on n'avait vu pareil événement dans la bourgade, depuis que le cochon avait mangé un bébé. Je négligeai la prose du William Allen White local, truffée de lignes à l'encre rouge, pour me précipiter sur la liste des victimes. Elle n'était pas complète, mais j'y trouvai ce que je cherchais. Je n'aurais pas échangé pour tout l'or du monde le plaisir de voir ce nom à cette place.

Je débarrassai le lit des papiers qui l'encombraient et je saisis de nouveau le téléphone. Cette fois, mon jeune ami était à son poste. Je lui dis que je voulais faire un appel à longue distance, ce qui parut l'impressionner. Lorsque je fus en liaison avec l'opératrice, je lui dis :

— « Je voudrais téléphoner à Mme Walter Gorse, 1240 Lafayette Street à Boston... »

Je lui donnai le numéro de téléphone de l'hôtel, et les ondes électriques se mirent à parcourir le pays. Les sons riches que le récepteur faisait parvenir à mon oreille me donnaient l'impression d'avoir retrouvé ma place dans l'humanité ; cela faisait du bien de savoir que, là-bas, la civilisation existait toujours. Finalement, elle me donna la communication et une voix féminine dit :

— « Allô ? »

— « Allô Myrna ? »

— « Qui est là ? »

— « Ecoute, Myrna, y a-t-il quelqu'un près de toi ? »

— « Comment ? Je n'entends pas ! »

— « Y a-t-il quelqu'un près de toi, » dis-je impatiemment, « es-tu seule ? »

— « Oui, qui est à l'appareil ? »

— « C'est moi, Walter. »

Elle fit un ahhh de surprise et je ne pus m'empêcher de sourire. « WALTER ! »

— « C'est cela, » dis-je, « surprise ? »

— « Walter ! Dieu soit loué ! J'ai appris la nouvelle à la radio. Je ne savais pas si tu étais vivant ou mort... »

— « Je suis mort, chérie. Ne t'en fais pas pour cela. »

— « Comment ? »

Je me rapprochai du téléphone.

— « Myrna, écoute-moi très attentivement. On a commis une erreur ici. Une très grosse erreur, et nous allons en tirer profit. Comprends-tu ? »

— « Non ! »

— « Ecoute-moi bien et tu comprendras. Je suis inscrit sur la liste des victimes. On me croit mort. Comprends-tu ce que je dis ? *On m'a porté mort* ! »

— « Comment ? »

— « Tu es bouchée, ma parole ! On a fait une erreur. On a identifié l'un des cadavres sous mon nom. Ce n'est peut-être pas tout à fait une erreur. J'ai échangé mon portefeuille avec celui d'un autre avant de m'extraire de mon wagon. Il a été brûlé au point d'être méconnaissable. Jamais on ne pourra réellement l'identifier. »

— « Mais pourquoi toutes ces complications, Walter, pourquoi ? »

J'ai lu quelque part que les femmes possèdent 80 % de la fortune du pays. Il y a de quoi vous faire rêver. Je lui expliquai tout, par le détail, comme un mari est obligé de le faire, la plupart du temps, pour sa femme.

— « Quelle est la seule chose de valeur que nous possédions ? »

— « Je ne comprends pas ce que tu veux dire ! »

— « Tu sais bien, cette police d'assurance que je viens de souscrire. Vingt cinq mille dollars... Vingt cinq mille dollars, plus d'argent que nous ne pourrions en économiser pendant toute notre vie... »

— « Mais je ne pourrai pas toucher cette somme puisque tu es vivant ! »

Je regardai le cadran du téléphone : si j'avais pu l'atteindre je l'aurais étranglée.

— « Mais je vais demeurer mort, Myrna, comprends-tu ? Tu vas prendre le deuil. Ensuite tu toucheras le chèque de vingt cinq mille dollars de la compagnie d'assurances. Tu déposeras cet argent en banque. Nous attendrons un moment, après quoi, nous quitterons la ville. Toi, moi et l'argent. Comprends-tu maintenant ? »

— « Oui, » dit-elle, après une pause qui me parut interminable, « je comprends, Walter. »

— « Très bien. Je te rappellerai bientôt. »

— « Bien Walter. Je ne sais pas si nous devrions faire une chose pareille. Mais c'est toujours toi qui... »

— « Au revoir Myrna ! »

Je raccrochai. Puis je saisis mon oreiller et l'étreignis comme un gosse fou de joie. Vingt cinq mille dollars. La chance me souriait enfin. Ce n'était pas trop tôt !

♣

Les cent cinquante dollars durèrent une semaine. Ils me payèrent un nouveau costume au grand magasin local, ma chambre, ma pen-

sion, et un billet de chemin de fer pour Boston.

Je fis également l'emplette d'une valise en carton bon marché, pensant qu'un voyageur muni d'une valise se remarque moins dans une foule. Un vendredi matin, je mis l'annuaire téléphonique local, la Bible et une paire de serviettes dans la valise, et je descendis. Je réglai ma note et dis au revoir à mon ami au gilet.

— « Au revoir, Monsieur Arnold, » dit-il.

Durant tout le trajet à la gare, je ne cessai pas un instant de rire.

En gare de Boston, je pénétrai dans une cabine téléphonique et j'appelai ma chère vieille Myrna.

— « Tu es seule ? » murmurai-je.

— « Qui est à l'appareil ? »

— « Walter, », dis-je, « je t'avais dit que je te rappellerais. »

— « Où es-tu ? »

— « A la gare. Je viens d'arriver. Que s'est-il passé ? »

Je pus l'entendre avaler péniblement sa salive.

— « Ils m'ont fait parvenir ton... le corps. Les funérailles ont eu lieu mardi. »

— « Magnifique ! » dis-je, « Beaucoup de monde ? »

— « Non, pas trop. Sandy et Jane n'ont pas pû venir. Mais Doris et Tom étaient là. Maman voulait prendre l'avion, mais je lui ai télégraphié de ne pas se déranger. Tout cela paraît stupide. »

— « Tu ne lui as rien dit ? » demandai-je inquiet.

— « Bien sûr que non. Que vas-tu faire maintenant ? »

— « Je n'en sais rien moi-même. Je suis fauché. Je n'ai même pas de quoi me payer une chambre d'hôtel. »

— « Mais tu ne peux pas venir ici... »

Elle devenait intelligente, tout d'un coup.

— « Je sais que je ne peux pas rentrer à la maison, Myrna. Mais il faut que je mange. C'est une loi de la nature. Alors je vais te dire ce qu'il faudra faire. Tu glisseras deux cents dollars dans une enveloppe que tu adresseras à John Nolan, aux bons soins de l'hôtel Montgomery. As-tu compris le nom ? »

— « Oui, John Nolan. »

— « N'écris pas ce nom ; tu es capable de t'en souvenir. John Nolan au Montgomery. Je vais m'y rendre ce matin. N'essaie pas de me joindre. Ce serait courir au devant des ennuis. Compris ? »

— « Mais si l'on te reconnaît ? »

— « Rien à craindre. Le Montgomery n'est pas fréquenté par les gens de notre classe. Essaye de m'envoyer la somme en petites coupures, c'est entendu ? »

— « C'est entendu. »

Je raccrochai. Je me dirigeai ensuite vers le kiosque à journaux, achetai des cigarettes et un journal avec mes dernières pièces de monnaie et pénétrai enfin dans la salle d'attente. Je choisis le siège le plus moelleux que je pus découvrir, sous lequel je glissai mes maigres possessions. C'est là que je passai la nuit, dans l'attente d'un train que je ne prendrais jamais.

Je me réveillai les côtes en long, mais néanmoins en meilleure forme. Je me rendis aux toilettes de la gare, et me lavai le mieux possible. En dépit de mes joues mal rasées et de mon costume froissé, le

miroir me montrait un personnage dont l'apparence était meilleure que celle de la plupart des farceurs de la ville. Cela me faisait toujours du bien de savoir que j'étais beau garçon. Si j'avais un physique avantageux, c'est que dame Nature l'avait voulu. Ce qui me manquait, c'était les espèces sonnantes et trébuchantes pour compléter le tableau. Cette lacune était pratiquement comblée.

Je quittai la gare pour entrer dans une belle journée ensoleillée. Mon humeur était à l'unisson. Vous savez ce que c'est. Il y a des jours où tout marche comme sur des roulettes.

Je me dirigeai à pied vers le Montgomery. Bien sûr, c'était un établissement au-dessus des mes moyens. C'était un immeuble en grès blanc, de dix-huit étages, aux lignes nettes, entouré d'un rideau d'arbres régulièrement espacés. L'auvent s'avançait de quatre mètres dans la rue, et le portier avait l'air d'un général constellé de décorations. Que c'était bon de marcher sur le tapis lie-de-vin qui menait la salle de réception luxueuse, sachant qu'à l'intérieur m'attendaient de l'argent, une chambre et une douche chaude.

Je m'avançai vers le bureau de réception avec la nonchalance d'un millionnaire blasé, en grattant ma joue mal rasée d'un index désinvolte. Ni mon complet froissé, ni ma barbe de la veille, ne me causaient le moindre souci. J'avais vu des richards déambuler sans complexe, dans des endroits sélects, au lendemain de nuits d'orgie, dans des tenues impossibles. Je me contentai d'abaisser sur le préposé une paupière hautaine, en lui décochant mon meilleur sourire à la Douglas Fairbanks junior.

— « Je voudrais une chambre, » dis-je, « quelque chose de convenable. »

L'homme aux yeux de merlan frit fut-il impressionné, ne le fut-il pas ? Je ne saurais le dire. Quoiqu'il en soit, il me donna quelque chose au dixième étage, et laissa tomber sa paume sur un timbre.

— « Vous devez avoir du courrier au nom de Mr. John Nolan. »

Il se dirigea vers le pigeonnier d'un air dubitatif. Je retenais mon souffle. Il s'échappa en un soupir de soulagement lorsqu'il revint avec une épaisse enveloppe.

La chambre était bien. Un peu décevante, peut-être. J'avais toujours pensé qu'un hôtel de cet ordre était meublé avec une débauche de luxe. Or la chambre était gentille et confortable, sans plus. Et la vue n'était pas fameuse. Elle me plut davantage après la douche et un coup de rasoir, lorsque je m'étendis sur le lit vaste et moelleux. J'ouvris l'enveloppe, allumai une cigarette et comptai l'argent.

Elle contenait deux cent quarante dollars et un billet sur lequel je lus : « *désolée c'est tout ce que j'ai pu me procurer.* »

Je fronçai les sourcils... Bah, cela n'avait pas d'importance ! Il y en avait suffisamment pour quelques jours. Puis l'agent d'assurances viendrait voir Myrna, et deux cent quarante dollars ne représenteraient plus que l'argent pour les taxis.

Je demeurai au Montgomery près de deux semaines. Je m'aperçus qu'aucun des millionnaires qui habi-

taient ce palace n'était ni plus beau, ni plus intelligent que moi. Une seule chose nous séparait : l'argent. J'allais combler ce fossé.

Vint le moment d'appeler Myrna.

— « Allô chérie, ici Walter. Peux-tu parler ? »

— « Oui je peux parler, comment vas-tu ? »

— « Magnifiquement, sauf que tu me manques. »

— « C'est gentil, » dit-elle, plutôt sèchement.

— « Que s'est-il passé ? Ont-ils payé ? »

— « Pourquoi parler bas Walter ? Oui ils ont payé, rubis sur l'ongle, la semaine dernière. »

Je fermai les yeux. Je vis en imagination toutes les choses que je désirais depuis ma naissance.

— « Bien ! maintenant, écoute-moi attentivement. Voici comment nous allons procéder. Tu iras à la Banque Nationale de Produits Chimiques, dans Clover Street. Tu sais, près de la voûte. Tu ouvriras un compte commun au nom de John Nolan. Tu comprends ? »

— « Mais Walter... »

— « Laisse-moi finir, veux-tu ? Tu ouvres le compte, et tu prends tous les formulaires à remplir. Ensuite tu les envoies ici à mon hôtel. Compris ? »

— « Je comprends. »

— « Parfait. Fais cette démarche aujourd'hui même, ce matin. Ensuite je te ferai connaître le reste du plan. »

— « Oui Walter ! »

Je souris et replaçai le récepteur sur son support. La chère vieille Myrna se débrouilla fort bien. Je trouvai l'enveloppe sous ma porte le lendemain matin. Je remplis la demande, signai d'un large paraphe, mis la feuille sous enveloppe que je postai à son adresse. Je la rappelai le lendemain, pour m'assurer qu'elle avait bien reçu mon envoi. Elle l'avait reçu.

Un jour plus tard, je touchai mon chéquier.

La Banque Nationale des Industries Chimiques ouvrait ses portes à neuf heures. Le lendemain du jour où j'avais reçu mon chéquier je me trouvais à dix heures devant la banque, vêtu du costume le plus beau que j'avais pû me procurer avec ma réserve qui, on le devine, s'épuisait rapidement. Je voulais avoir le physique du rôle : celui de l'homme qui se trouve soudain à court d'argent de poche.

Mes talons claquaient sur les dalles de marbre lorsque je traversai la salle pour me diriger vers la caisse portant les initiales : M. N. O. L'uniforme bleu foncé du garde de la banque passa dans mon champ visuel. Il semblait gras et indolent.

Je m'avançai devant le guichet derrière lequel se tenait un jeune homme aux cheveux pâles. Je commençai une phrase, puis je me souvins que je devais remplir une formule de retrait de fonds. Je me retirai avec un sourire d'excuse et me dirigeai vers le comptoir revêtu de verre au centre de la pièce. J'ouvris le chéquier traçai le numéro en travers de la feuille blanche puis je rédigeai la somme : *trois mille dollars.* Je n'allais pas tout retirer d'un coup. J'étais plus avisé que cela. Tout cet argent aussi vite sorti que rentré — rien de tel pour attirer l'attention. J'allais le grignoter petit à petit.

Je revins au guichet et je dus attendre pendant qu'un jeune garçon en blouson de cuir encaissait un misérable chèque de dix dollars. Puis je poussai la formule de retrait et le chèque vers le jeune caissier.

Il leva les yeux. « Monsieur Nolan ? »

— « C'est moi. »

Il sourit. « Une minute je vous prie. »

Il s'écarta du guichet et se dirigea vers le téléphone. Je ne me sentis pas inquiet. Trois mille dollars c'est une somme. Les caissiers de banque sont des gens prudents.

Il revint, toujours souriant.

— « Vous n'aimeriez pas mieux un chèque sur une banque ? C'est beaucoup d'argent liquide pour porter sur soi. »

Pour toi peut-être, pensai-je.

— « Je préfère en espèces, » dis-je.

— « Comment les voulez-vous ? »

— « Aucune importance. En coupures de cinq cents, de cent, de cinquante, et quelques-unes de vingt dollars. Mais vraiment cela m'est égal ! »

— « Très bien, Monsieur. » Le « Monsieur » faisait bien.

Il compta les billets avec habileté. Je l'admirais. Je pensais que ce garçon ferait son chemin dans le monde de la banque. J'étais de bonne humeur.

— « Voilà, Monsieur ! »

— « Merci ! ». Je glissai l'argent dans mon portefeuille, mais il refusa de se fermer. C'était un gentil petit problème. Il m'adressa un sourire compréhensif. Je prélevai quelques-unes des coupures de vingt dollars que je fourrai dans ma poche. Puis je sortis avec une nonchalance calculée.

⁂

Les deux lascars qui m'arrêtèrent à la porte avaient quinze centimètres de moins que moi. Mais à la façon dont ils tenaient leurs bras, je compris que ce qu'ils perdaient en taille, ils le compensaient en armes à feu. L'un d'eux me saisit par le coude, tandis que l'autre disait :

— « John Nolan ? »

— « Oui. Que signifie ? »

— « Vous allez nous accompagner, Monsieur Nolan. »

— « Pourquoi cela ? »

L'autre répondit :

— « L'Attorney de District désire vous parler, Monsieur Nolan. »

On se serait cru au cinéma. Pendant une minute, j'éprouvai la tentation de les bousculer et de me jeter dans la porte à tambour, mais mes genoux se liquéfièrent soudain et je ne trouvai rien de mieux à leur répondre que :

— « C'est entendu. Puisque vous le voulez ! »

Ce fut dans le bureau de l'Attorney de District que je trouvai Myrna. Elle me regarda comme si je descendais d'une autre planète. Elle était en grand deuil, ce qui n'arrangeait en rien sa silhouette étriquée.

L'homme assis derrière le bureau dit :

— « Vous le reconnaissez, Madame Gorse ? »

— « Non, non, je ne l'ai jamais vu de ma vie, » dit-elle, puis elle se mit à pleurer.

Je rejetai mes épaules en arrière et jouai les durs.

— « C'est bon, » dis-je, « je vois

que ça n'a pas marché. Mais vous ne pouvez pas me pendre pour avoir tenté ma chance ! »

— « Peut-être bien. Mais vous feriez mieux de nous raconter votre histoire, » dit l'Attorney de District.

C'est ce que je fis. Je leur racontai ma rencontre avec l'homme au complet tapageur. L'homme qui buvait trop, qui parlait trop, qui me raconta sa vie parce que j'avais un visage sympathique. L'homme qui me mit au courant de toutes ses difficultés financières, qui me parla de sa femme, la sotte et docile Myrna, de la seule chose de valeur qu'il possédât au monde : sa police d'assurance.

Puis je leur parlai de la catastrophe de chemin de fer, de l'incendie, et l'idée qui surgit dans mon esprit en arrivant au minable hôtel de Hopkins Falls. C'était une bonne idée que j'avais bien réalisée. Myrna n'avait pas deviné que la voix qui lui parlait au téléphone n'était pas celle de son mari. Elle n'était pas très futée et j'avais écouté son mari pendant assez longtemps pour connaître sa façon de s'exprimer.

— « Vous étiez trop sûr de vous, Nolan, » dit l'Attorney de District. « Vous avez sous-estimé la compagnie d'assurance. Elle a insisté pour que les recherches d'identification soient menées jusqu'à l'examen des dents. Lorsqu'on eut la certitude que le cadavre brûlé était bien celui de Walter Gorse, et qu'on eût fait part à Mme Gorse des raisons qui motivaient cette certitude, elle nous téléphona. Nous lui prescrivîmes de poursuivre les tractations avec vous jusqu'au moment où l'argent serait en votre possession. Nous vous avions repéré dès le début.

— « Vous êtes malin, » ricanai-je. Il était intelligent, c'est entendu, mais il avait un nez en forme de patate et les dents protubérantes ; au moins j'étais plus beau garçon que lui.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : I'm dead, honey.



Le geste révélateur

par LAWRENCE TREAT

Définir les raisons qui poussent un assassin à retourner sur les lieux du crime, même des dizaines d'années plus tard, est impossible. Vous trouverez peut-être intéressant d'imaginer celle du triste héros de cette histoire.



EN parcourant la liste des indemnités d'assurance que sa secrétaire avait laissée sur son bureau, il tomba sur le chiffre de 100.000 dollars. Il demeura quelque temps immobile, pensant qu'avec cette somme, quelqu'un était devenu riche. Puis son regard tomba sur le nom du bénéficiaire, et il sursauta. Mme Marvin Seeley.

Fran.

Il pivota sur son fauteuil tournant et regarda son image dans la glace de la bibliothèque : il y vit un homme de grande taille, grisonnant, lourd de visage, avec un nez court et large et une moustache soigneusement taillée. Il n'y avait aucun rapport entre cet individu — Hugh Bannerman, chef du service des règlements — et un caissier de banque recherché pour escroquerie et meurtre. Après vingt-cinq ans, la chose n'était guère possible... et pourtant...

La revoir, jouer le jeu et se montrer devant elle. L'oserait-il ? Il sentit un fourmillement dans la colonne vertébrale, et l'énervement fit bourdonner son sang dans ses veines.

C'était autrefois une fille flexible comme la flamme, jeune, jolie et ce qui ne gâtait rien, pourvue d'une dot qui la rendait encore plus désirable. Mais l'argent appelle l'argent, et il la courtisa en se prévalant de fonds qu'il avait « empruntés » à la banque. Dans le secret de leur intimité, ils s'étaient donné des petits noms d'amoureux : il était Blinky, et elle était Winky. L'affaire était, pour ainsi dire, faite. Une fois marié, il lui avouerait ce qu'il avait fait pour l'amour d'elle, et il restituerait jusqu'au dernier cent.

Le projet ne présentait aucun risque, car les banques ne poursuivent pas lorsqu'on restitue l'argent, et il avait devant lui une année entière avant que les vérificateurs de comptes ne découvrent le pot-aux-roses. Tout se serait bien passé si Mike, le frère de sa fiancée, n'était venu mettre le nez dans ses affaires. Mike était assistant-caissier et n'avait jamais pu le sentir.

Hugh fronça les sourcils en se souvenant du soir où Mike l'avait accusé. Il se prévalait d'une honnêteté rigoureuse, alors qu'en réalité, il ne cherchait qu'à assouvir sa rancune.

— « Vingt mille dollars, » dit Mike. « J'ai préféré vous le dire devant Fran, avant que je ne fasse mon rapport à la banque. Au cas où vous auriez une explication à présenter. »

Bannerman tâta le pistolet dans sa poche. Il en portait toujours à cette époque... on ne sait jamais, et cela lui donna le courage de le dire.

— « Vingt mille dollars ? Une bagatelle pour vous et Fran. Vous les avez. Vous pourriez me tirer d'embarras. Au nom de l'amitié, de l'amour... »

Fran laissa échapper un petit cri. « Comment osez-vous ? » Et Mike dit avec un suprême dédain. « Escroc de bas étage ! »

C'est alors qu'il tira son pistolet et le braqua sur Mike.

— « Répétez ce que vous venez de dire, » dit-il d'un ton calme, « si vous en avez le courage. »

Fran hurla. « Non... Non ! » Elle voulut saisir l'arme et cela lui fournit un prétexte supplémentaire pour tirer. Quel droit avait-il de vivre après un coup pareil ?

Le caissier disparut immédiatement sans laisser de traces.

Avec un peu de chance, et quelques habiles manœuvres pour donner le change à la police, un homme intelligent ne se fait pas prendre. Une petite intervention de chirurgie plastique, un changement de voix et de manières, et un nouveau Hugh Bannerman fit son apparition dans le monde.

Souriant, il divisa la pile de papiers amoncelée devant lui en deux tas, de chaque côté de son bureau. En laissant la fiche Seeley au centre, il n'était pas encore décidé. Puis il sonna sa secrétaire.

— « Vous remettrez ceci à Perkins, » dit-il en désignant l'une des piles du doigt. « Le reste est pour Davis. »

— « Et celle-là ? »

Il regarda la fiche Seeley et il lui sembla que les paroles sortaient d'une bouche étrangère.

— « Cent mille dollars, c'est une belle somme, » dit-il, « je crois que je m'en occuperai moi-même. »

Il saisit le récepteur du téléphone et l'appela. Une indemnité de plus à régler, une démarche habituelle pour persuader un bénéficiaire de placer son argent, contre intérêts, à la compagnie.

Il entendit la sonnerie d'appel, et sa voix à l'autre bout. Il la reconnut immédiatement. On y discernait un léger frémissement, comme si elle attendait l'annonce d'un événement merveilleux. Non sa voix n'avait pas changé. Mais la sienne, grâce à un entraînement serré, était devenue méconnaissable.

Il lui donna rendez-vous pour le lendemain, chez elle, à dix heures.

Il n'éprouvait aucune crainte. Au cours des cinq dernières années, c'est-à-dire depuis qu'il occupait cette situation, il avait rencontré de temps à autre d'anciens amis. Ils ne l'avaient pas reconnu ; ils n'avaient rien soupçonné lorsqu'il avait amené la conversation sur Fran. Ils lui avaient révélé son nom de femme mariée et l'on avait parlé de cette vieille histoire du caissier qui avait tué son frère d'un coup de revolver, et qui probablement était mort à l'heure actuelle.

Le travail de Bannerman le mettait en contact avec la police, également. Il était entré dans maints commissariats et avait collaboré avec des inspecteurs de police. Il savait donc qu'il n'avait rien à craindre du côté identité.

Toute la journée, il ne cessa de penser à elle. Lorsqu'il la verrait, il lui dirait.

— « Nous avons des amis communs. Ils m'ont beaucoup parlé de vous. J'ai l'impression de vous connaître. »

Il ferait montre d'une grande courtoisie. Il lui dirait :

— « Vous êtes une femme d'un grand courage, Madame Seeley. Vous avez refait votre vie après cette tragédie. » Puis, avec un sourire, il ajouterait d'un ton pénétré. « Supposez que vous n'ayez pas fait le geste insensé de saisir le pistolet, votre frère serait-il mort ? Cela, vous ne le saurez jamais. »

Il serait amusant de jeter le doute dans sa conscience, de lui donner un sentiment de culpabilité. Et ce serait pour lui une garantie supplémentaire de sécurité. Il lui tardait d'arriver au moment du rendez-vous. C'était la destinée ; c'était l'aventure. Il n'avait que quarante-

sept ans. Il avait de belles années devant lui. Tout était possible.

Il dormit bien cette nuit-là, d'un sommeil sans rêves et se réveilla frais et dispos. Comme d'habitude, il prit son petit déjeuner au drugstore, se rendit au bureau en voiture et la rangea dans le parking réservé de la compagnie. Il parcourut son courrier, le classa et dicta quelques lettres. Puis il descendit et se rendit en voiture dans la banlieue pour son premier rendez-vous. Avec Mme Marvin Seeley.

Il estima que la maison valait au moins cinquante mille dollars. C'était un immeuble de bon goût. Avec Fran il fallait bien s'y attendre. Les portes du garage, pour trois voitures, étaient ouvertes et l'on distinguait une décapotable à l'intérieur. Riche, se dit-il, mais sans ostentation. Un domestique, probablement, et peut-être une bonne à mi-temps. Il était possible que Fran ouvrît la porte, mais il était prêt à cette éventualité.

Il trouverait devant lui une dame d'un certaine âge, assez dodue. Quant à lui, il serait pour elle un étranger : Mr. Hugh Bannerman, de la compagnie d'assurances.

Il sonna et attendit le cœur battant. Un pas vif et léger retentit et la porte s'ouvrit. Comme en rêve, il la retrouva jeune, jolie, inchangée. Ses yeux bleus étincelaient toujours devant les merveilles du monde, ses cheveux blonds avaient toujours le même lustre, et sa silhouette la même légèreté dansante. Pendant un moment il fut suffoqué, incapable de croire au miracle d'une jeunesse impérissable.

— « Winky ! » s'écria-t-il.

Elle le regarda avec étonnement. Puis avec un sourire moqueur, prompte à la plaisanterie, elle se retourna et dit de cette voix qui lui était restée familière :

— « Maman, il y a ici un monsieur qui demande Winky. Qui cela peut-il bien être ? »

Il eut un sursaut et recula. Son pied manqua la marche, sa cheville se tordit et se replia sous lui. Il sentit une douleur aigüe et s'étala de tout son long.

Il demeura inconscient quelques secondes à peine, mais il garda les yeux fermés pour se donner le temps de réfléchir, se disant que tout n'était pas encore perdu, qu'il s'en tirerait d'une façon ou d'une autre.

Il entendit des pas venant de la maison, et quelqu'un se pencha au-dessus de lui, mais il se garda d'ouvrir les paupières. Pris d'une inspiration subite, il décida de prétendre que la jeune fille l'avait mal compris. Puis il prendrait congé et demanderait à Perkins de venir le lendemain pour régler l'affaire.

Winky... Seeley. Les deux noms se ressemblaient suffisamment. Et il possédait assez de savoir-faire et de doigté pour garder la face en présence de deux femmes bouleversées et affolées par un accident.

Plein de confiance, fier de son sang-froid et parfaitement sûr de lui, il ouvrit les yeux.

Fran avait vieilli. Elle s'était légèrement alourdie et son visage, doux et toujours beau dans sa maturité, exprimait la compassion d'une femme qui a beaucoup souffert. Ses yeux étaient pleins de sympathie et elle s'inquiétait évidemment de sa souffrance. Cela, en ce qui le concernait, était bon signe. La mésaventure tournait en sa faveur.

— « Je crois que je me suis foulé la cheville, » dit-il d'une voix quelque peu tremblante.

— « Je suis affreusement désolée. Pensez-vous pouvoir vous tenir debout ? En vous appuyant sur nous, Ethel et moi nous pourrons vous conduire à la maison. »

— « Je vais essayer ! » dit-il.

Il se redressa péniblement et s'appuya de tout son poids sur les épaules des deux femmes. Haletant sous l'effort, il boitilla dans la maison et se laissa tomber lourdement dans les coussins d'un divan situé près de la cheminée, où la lumière était atténuée.

Sa cheville lui donna un nouvel élancement douloureux, et la pièce tiède et somptueuse parut vaciller sous ses yeux.

— « Je suis désolé de vous donner tout ce dérangement, » dit-il, « mais si vous voulez bien appeler un docteur, je lui demanderai de me bander la cheville, après quoi je pourrai me débrouiller tout seul. »

— « Ce qu'il vous faut en ce moment, » dit Fran avec énergie, « c'est une bonne rasade de whisky. Vous êtes blanc comme un linge. » Elle se tourna, montrant son profil bien modelé. « Veux-tu m'apporter la carafe, Ethel et prendre un verre à la cuisine ? »

— « Bien sûr, maman. »

La jeune fille disparut et Fran se pencha. Elle semblait en proie à un combat intérieur et l'étudiait avec une attention concentrée.

Il se recula brusquement. C'était la première fois qu'une personne possédait des raisons d'étudier ses traits avec autant d'insistance. Jamais sa nouvelle identité n'avait été mise à l'épreuve.

— « J'espère, » dit-il en feignant l'amusement, « que votre fille ne se méprendra pas sur la boisson comme elle s'est méprise sur le nom. »

Fran ne répondit pas. Si seulement, il pouvait se lever, l'écarter de son passage, s'échapper. Tout, plutôt que d'être étendu sur ce divan, sous le regard intense de ses yeux scrutateurs.

Il mit sa main sur son visage pour s'en faire un écran. Il se massa vigoureusement la joue et laissa retomber sa main à plat. Jamais il n'aurait dû faire ce geste. C'était un vieux tic, qui lui était tellement familier.

— « Ce whisky, » dit-il, sentant la panique l'envahir, « j'en ai grand besoin. Pourquoi tarde-t-il si longtemps ? »

Enfin, elle parla.

— « Blinky ! » dit-elle lentement et avec dégoût.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The man who got away with it.





Pour services rendus...

par HARLAN ELLISON et HENRY SLESAR

Certains services *ne sont pas avouables et se font payer très cher. Pourtant lorsqu'on appartient à une agence privée à l'organisation rationnelle, les risques du dur métier de tueur sont très limités.*



Talmadge, Inc.
545 Fifth avenue
NEW YORK 17, New York
8 Mai 1956.

Messieurs,

Un de mes amis, que je préfère ne pas nommer, m'a dit que votre organisation pouvait m'aider. Si je comprends bien, en dehors de vos enquêtes privées habituelles, vous pouvez rendre certains services complémentaires.

Il est une personne que j'aimerais beaucoup voir repérée. Il — car il s'agit d'un homme — se montre plutôt gênant et si vous connaissez un moyen (j'espère que vous me pardonnerez ma franchise) de m'en débarrasser, je vous serais obligée de me donner toutes indications à ce sujet.

Je ne sais si cela vous est possible mais, dans l'affirmative, je suis prête à vous envoyer les renseignements dont vous pourriez avoir besoin.

Cela constitue pour moi un réel problème qui me tient constamment dans l'inquiétude. Je souhaite que vous puissiez faire quelque chose.

J'attends avec impatience votre réponse.

Très sincèrement vôtre,
(Miss) Loretta Parish

Miss Loretta Parish
RFD - 2
Stimson, Ohio

10 Mai 1956

Chère Miss Parish,

En réponse à votre lettre du 8 Mai, nous ne sommes pas très certains de comprendre ce que vous voulez dire par services *complémentaires*, mais Talmadge Services est équipé pour prendre en main toutes sortes d'affaires, depuis la recherche de disparus jusqu'au travail de détective et je suis certain que nous pouvons vous venir en aide.

Nous sommes toujours prêts à faire tout ce que nous pouvons pour nos clients. Si vous désirez nous envoyer les renseignements dont vous parlez, veuillez le faire par avion et dans une enveloppe scellée. Nous vous répondrons par retour du courrier et pourrons alors discuter plus facilement de la rémunération.

Espérant être capables de vous prêter assistance, nous restons très respectueusement vos dévoués.

Harrison Talmadge
for Talmadge Services, Inc.

Talmadge Services, Inc.
545 Fifth Avenue
NEW YORK 17, New York

12 Mai 1956

Cher Mr. Talmadge,

J'ai bien reçu votre lettre du 10 mai et vous envoie ci-inclus les renseignements concernant l'homme que je désire que vous retrouviez. A dire vrai, ce n'est pas tant de savoir où il est qui m'intéresse, mais plutôt d'être sûre qu'il ne m'importunera plus. Il s'appelle Philip Grademan. Sa dernière résidence était : Taunton, Massachussetts, où il était employé au service d'une certaine Mrs. Margaret Constable.

Mrs. Constable, maintenant décédée, était la veuve de Leonard Constable, le restaurateur. Très riche, elle aimait beaucoup les livres. Le travail de Mr. Grademan, habile expert en bibliophilie, consistait à s'occuper de sa bibliothèque. J'étais dans le même temps la secrétaire particulière de Mrs. Constable.

Philip Grademan et moi avons travaillé ainsi ensemble pendant deux ans et nos relations furent toujours cordiales. Cependant, quand Mrs. Constable mourut d'une entérite aiguë, il m'accusa d'avoir falsifié son testament. Si vous désirez connaître les faits relatifs à cette affaire, vous pourrez certainement les découvrir dans les comptes rendus de l'enquête effectuée au moment de la mort, le 14 février 1956, à Taunton. C'était là, de sa part, pure jalousie, Mrs. Constable m'ayant, par testament, fait un legs de 60.000 dollars, alors qu'elle laissait seulement en cadeau à Philip Grademan une très belle collection de livres.

Néanmoins, il en fut très courroucé et me menaça sérieusement à plusieurs reprises après l'enquête. Quand il commença de m'arriver toute une série d'accidents suspects, je compris que Philip cherchait à me faire du mal. Je n'en parlai pas à la police et n'ai pas l'intention de le faire car j'ai horreur de me voir mêlée à un scandale. *Je suis sûre que vous me comprenez.* Au lieu de cela je quittai Taunton et changeai de nom (si vous compulsez les procès-verbaux d'enquête, vous m'y verrez citée sous le nom d'Elizabeth Fernig).

Je suis très heureuse ici dans mon nouveau milieu. J'ai acheté une belle maison et serais parfaitement contente de mon sort sans ce Philip Grademan. Je ne possède aucune preuve qu'il me cherche actuellement, mais je suis convaincue, et persuadée que c'est pour me faire du mal. Je ne me sentirai vraiment tranquille que lorsque je *saurai* que Philip Grademan me laissera vivre en paix. J'ai le cœur malade et souffre de tension. Il m'est impossible de fuir cet homme et cette impression d'incertitude me rend l'existence très pénible.

Je ne peux vous fournir de photographies de lui, mais vous devez pouvoir vous en procurer une plus facilement que moi. Tout ce que je peux dire c'est qu'il est grand, qu'il a des cheveux noirs et que ses tempes sont légèrement dégarnies. Sur la main gauche il a une petite envie en forme de poire, au-dessus des articulations. Ses traits sont réguliers et assez beaux, mais sa bouche m'a toujours paru plutôt cruelle. Pour autant que je sache, son

seul intérêt dans la vie est son amour des livres. Cela peut vous mettre sur la voie en ce qui concerne les lieux qu'il fréquente. Je sais qu'il n'est plus à Taunton. Des amis à moi, qui y vivent, m'ont appris qu'il avait quitté la ville la semaine qui a suivi mon départ pour Stimson.

Veuillez me dire si vous avez besoin d'autres informations et, ce qui est plus important encore, si vous pouvez faire autre chose que *rechercher* simplement cet homme.

Très sincèrement vôtre,
(Miss) Loretta Parish.

Miss Loretta Parish
RFD - 2
Stimson, Ohio

13 Mai 1956

Chère Miss Parish,

Cette courte lettre est destinée à vous faire savoir que nous examinons votre problème de façon à tirer définitivement au clair cette affaire pour votre entière satisfaction. Inclus notre tarif général.

Cependant, pendant que nous nous livrons à certaines recherches — ainsi que vous nous l'avez aimablement suggéré, nous avons examiné la copie de l'enquête du coroner de Taunton — j'aimerais connaître avec *précision* quel genre de services vous exigez de nous.

Mes associés et moi-même, après avoir relu vos lettres, sommes intrigués quand vous dites, « ...si nous pouvons faire autre chose que *rechercher* simplement cet homme. »

Nous tenons à vous dire que nous sommes une honorable maison ayant plusieurs années d'existence déjà. Néanmoins, pour des clients particuliers — et nous sommes maintenant enclins à vous considérer comme telle à la lumière de vos difficultés personnelles — nous possédons quelques services *spéciaux*.

Si vous vouliez bien être plus explicite en cette matière, je ne doute pas que nous arrivions à une mutuelle compréhension.

Un compte rendu vous sera envoyé ultérieurement en ce qui concerne l'avancement de notre travail.

Les chèques doivent être rédigés au nom du sous signé.

Très respectueusement,
Harrison Talmadge,
pour Talmadge Services, Inc.

P. J. un tarif.

Talmadge Services, Inc.
545 Fifth Avenue,
NEW YORK 17, New York

16 Mai 1956

Cher Mr. Talmadge,

Excusez-moi de n'avoir pas répondu tout de suite à votre lettre. J'ai été un peu souffrante.

Je comprends votre désir de me voir vous exposer clairement ce que j'attends de vous en ce qui concerne Philip Grademan. Mais c'est là un sujet délicat. Je suis sûre que vous le comprenez.

Je ne peux que vous répéter qu'à moins que cet homme ne soit mis définitivement dans l'impossibilité de me tourmenter en m'accusant et en menaçant en ce moment ma vie, je ne pourrai jamais espérer passer des jours tranquilles.

Je crains ne pouvoir vous en dire plus, et si ce n'est pas pour vous suffisamment clair, il vaudrait

mieux peut-être que nous mettions un terme à cette transaction.

Très sincèrement vôtre,
(Miss) Loretta Parish

Miss Loretta Parish
RFD - 2
Stimson, Ohio

18 Mai 1956

Chère Miss Parish,

Veuillez, je vous prie, ne pas mal interpréter ma dernière lettre et ne pas vous froisser de ma demande de mise au point. Vous devez, je suis certain, être consciente de la nature délicate de notre travail.

Je dois, je le sens, vous rassurer sur le fait que toute correspondance entre nous, de quelque forme que ce soit, restera strictement confidentielle. Dès que notre travail sera terminé, toutes vos lettres vous seront retournées. Vous pouvez être assurée que nos rapports demeureront dans un classeur secret auquel personne n'aura jamais accès.

La formule de Talmadge Services, Inc. a toujours été : « Les révélations du client sont choses sacrées. Nous devons assumer le rôle de docteur ou de conseiller. Le secret ne doit jamais être violé. » Nous espérons qu'il en sera de même de votre côté vis-à-vis de nous.

Je pense, Miss Parish, que maintenant nous nous comprenons parfaitement.

Bien entendu, nous nous occuperons de ce problème jusqu'à sa fin logique, et toute publicité nous occasionnerait autant de préjudice qu'à vous. La discrétion est d'une grande importance pour nous deux.

Ceci dit, les quelques jours qu'a duré votre indisposition nous ont permis d'obtenir la transcription de l'enquête et les premiers comptes rendus de notre enquêteur. Nous nous préparons à vous soumettre ceux-ci.

Je tiens à vous rappeler que nous n'avons reçu à ce jour aucun chèque. Et pour donner satisfaction à nos clients, nous devons faire face à des dépenses élevées. Je suis sûr que ce rappel suffira.

Espérant que vous êtes en meilleure santé, je reste très respectueusement vôtre.

Harrison Talmadge,
pour Talmadge Services, Inc.

Miss Loretta Parish
RFD - 2
Stimson, Ohio

22 Mai 1956

Chère Miss Parish,

Je veux d'abord vous remercier pour votre chèque qui couvre largement notre travail préliminaire. Je suis certain que celui-ci vous satisfera pleinement.

Vous trouverez ci-inclus notre premier rapport. A première vue, il en ressort la chose suivante : il y a eu, à l'enquête, un doute (vous n'avez naturellement pas pu vous en apercevoir ayant quitté Taunton tout de suite après la mort regrettable de Mrs. Constable) au sujet des circonstances entourant cette mort. Nous ne voudrions certes pas nous montrer indiscrets et nous mêler de ce qui ne nous regarde pas mais, simplement pour voir plus clair dans le rôle que Mr. Philip Grademan a pu jouer, nous ne devons rien ignorer.

Nous ne pensons pas que vous nous cachiez quelque chose, mais

peut-être pourriez-vous vous rappeler quelques petits détails concernant la situation à Taunton et Grademan en particulier, qui nous seraient utiles.

Nous sommes très heureux de vous avoir comme cliente et tenons à vous assurer encore une fois que, notre travail terminé, votre problème sera *définitivement* résolu.

En attendant de recevoir de vous d'autres éléments d'information, nous allons continuer de rechercher Mr. Philip Grademan.

Toujours très respectueusement vôtre,

Harrison Talmadge,
pour Talmadge Services, Inc.

P. J. Exemplaire du rapport préliminaire.

Talmadge Services, Inc.
545 Fifth Avenue
NEW YORK 17, New York
24 Mai 1956

Cher Mr. Talmadge,

Je proteste contre l'insinuation que renferme votre dernière lettre, tendant à faire croire que je ne vous ai pas tout dit sur ce qui s'est passé à Taunton.

Premièrement, il était *simplement* logique que Mrs. Constable me fît son héritière puisque j'ai travaillé avec elle une année avant l'arrivée de Philip Grademan. Je n'étais pas seulement sa secrétaire, mais aussi son amie, tandis que Grademan ne faisait que s'occuper de ses livres. Elle savait qu'il s'intéressait beaucoup plus à ceux-ci qu'à elle-même et ainsi tout naturellement elle s'attacha davantage à moi. Par ailleurs, Mrs. Constable se rendait compte que moi, étant une femme et de plus en mauvaise santé, je n'avais pas les moyens, comme Philip Grademan, de pouvoir vivre de mon travail.

Je suppose que ce que vous avez découvert concerne ce racontar malveillant qui circulait à Taunton, laissant supposer que j'avais préparé le repas de Mrs. Constable — elle était à un régime sévère, sans sel et peu substantiel, et une surveillance était nécessaire — et qui a fait dire à quelques mauvaises langues que sa mort ne provenait peut-être pas seulement de son état de santé.

Vous avez peut-être aussi entendu raconter que les relations entre Philip Grademan et moi dépassaient le stade de la simple amitié, Je peux vous assurer que je déteste et méprise Philip Grademan et que je ne serais nullement fâchée d'apprendre que je ne le *verrai jamais plus*.

Pour moi, il fallait qu'il n'eût pas toute sa raison pour se persuader que l'argent de Mrs. Constable devait lui revenir. Un homme de cet acabit est capable de tout, et je vous adjure de faire quelque chose de toute urgence. Au cas où un nouveau versement serait nécessaire je suis prête à satisfaire toute demande raisonnable.

Très sincèrement vôtre,
(Miss) Loretta Parish

Miss Loretta Parish
RFD - 2
Stimson, Ohio
30 Mai 1956

Chère Miss Parish,

Bonne nouvelle ! Nous pensons

avoir retrouvé la trace de Philip Grademan. L'homme que nous avons mis sur cette affaire l'a découvert sans trop de difficulté. Grademan a l'habitude de visiter toutes les boutiques de vieux livres du quartier où il habite, et cette façon de faire va simplifier énormément notre tâche. Il ne semble pas se soucier que l'on sache ce qu'il fait. Tout ceci résulte d'un heureux hasard survenu il y a deux jours.

Il existe un échange partiel de renseignements entre agences, ce qui facilite les recherches. Nous venons de recevoir une note de la Superior Detective Agency de notre ville, mentionnant qu'un Mr. Paul Gestler désirait savoir où se trouve actuellement Miss Elizabeth Fernig, habitant antérieurement Taunton, Massachussetts.

Cette similitude entre les initiales des deux noms ne peut être pure coïncidence et nous conduit à penser que Gradman est réellement comme vous le craignez, en train de chercher à vous repérer.

Inutile de vous dire que nous n'avons pas répondu à cette note et que nous nous hâtons de multiplier nos efforts. Mais nous nous heurtons à certains obstacles, car Grademan (si Gestler est bien son pseudonyme comme nous le croyons) expédie ses chèques à cette agence par l'intermédiaire d'un service postal professionnel, auquel le siège de l'agence envoie elle-même ses rapports. Et cette firme, pour des raisons que nous pouvons imaginer, refusera de nous dire d'où viennent ses lettres. Nous pensons cependant que Grademan agit au hasard soit d'après les indications que peut lui fournir l'agence, soit en espérant tomber sur vous grâce à leurs recherches et aux siennes.

De toute façon, notre agent continuera de le suivre et nous vous tiendrons immédiatement au courant de tout progrès nouveau. Grademan avait quitté Pittsburgh,, Pennsylvania, une semaine seulement avant que notre homme n'y arrive.

Soyez assurée que nous ne ménageons pas nos peines en cette affaire et votre envoi d'argent plus que généreux va nous permettre de rattraper beaucoup de retard en engageant les meilleurs détectives qui soient. Et quand nous aurons localisé Grademan, votre situation sera considérablement éclaircie.

En passant, je désirerais éclaircir aussi un passage de ma lettre du 22 Mai. Les rumeurs qui circulaient dans Taunton à votre sujet n'étaient pas précisément ce que vous imaginiez. On prétendait que vous aviez persuadé Philip Grademan de tuer Mrs. Constable, en lui faisant espérer que celle-ci vous avait avantagés tous les deux à parts égales. Ce qui expliquerait la colère de Grademan quand il a appris que vous étiez seule héritière, et lui votre bénéficiaire.

Bien que nous ayons appris ces rumeurs à la fois pour ouï-dire et par les rapports de notre agent, nous tenons à vous dire que ceci ne nous intéresse pas et restera partie confidentielle de cette enquête.

Nous sommes certains, naturellement, que de telles rumeurs ne sont... que des rumeurs. Nous restons avec vous, ici à l'agence, en esprit aussi bien qu'en action.

Espérant que vous allez bien maintenant, je vous prie de me

croire très respectueusement votre dévoué.

Harrison Talmadge,
pour Talmadge Services, Inc.

P. J. Exemplaire du second rapport.

Talmadge...

1er juin 1956

Pour l'amour de Dieu, si Philip Grademan me fait rechercher je cours un terrible danger. Vous devez agir sans retard !

Loretta Parish

Miss Loretta Parish
RFD - 2
Stimson, Ohio

3 Juin 1956

Chère Miss Parish,

Je vous en prie, calmez-vous. Nos hommes travaillent sans relâche sur cette affaire depuis que vos chèques nous permettent de plus que doubler nos activités.

Grademan a été vu dans une librairie de Canton, Ohio, il n'y a pas plus de cinq jours, et nous avons toute raison de croire qu'il a reçu quelque indication précise de la Superior Agency. Nous essayons de notre côté d'obtenir là-bas certains renseignements d'ordre privé afin de nous rendre compte où ils en sont de leurs recherches. Nous ferons, comme bien entendu, tout notre possible pour devancer leurs projets.

Vous trouverez ci-inclus un nouveau rapport, et je ne peux que vous répéter de ne pas vous inquiéter. Nos hommes étant sur sa trace il ne peut aller bien loin sans que nous le découvrions. Nous visitons chaque librairie dans toutes les villes situées dans un rayon de cent cinquante kilomètres à partir de l'endroit où il a été vu, pour le cas où sa bibliomanie l'y conduirait. Et, une fois découvert, toute l'Agence ici s'emploiera à éliminer sans bruit ce danger qu'il représente pour vous.

Donc, restez calme, et sachez bien que nous sommes avec vous.

Très respectueusement vôtre,
Harrison Talmadge,
pour Talmadge Services, Inc.

P. J. Troisième rapport.

Talmadge,

4 Juin 1956

Je vous le répète... je suis terriblement en danger ! Il faut trouver Grademan immédiatement. Avant qu'il ne me découvre. N'épargnez aucune dépense mais faites vite... Veuillez me mettre au courant sans retard !

Loretta Parish

Miss Loretta Parish
RFD - 2
Stimson, Ohio

6 Juin 1956

Chère Miss Parish,

Je crois que vous vous faites à tort beaucoup de souci pour une situation qui va bientôt se clarifier d'une manière satisfaisante. A cet égard j'ai de nouveau de bonnes nouvelles pour vous.

Grademan a été suivi jusqu'à Columbus, Ohio, ce qui paraît rétrécir le champ de surveillance. Nous avons confiance. D'ici peu il sera découvert. Notre service *spécial*

vous dédommagera alors de l'argent que vous avez déboursé. Nous avons engagé un homme pour cette seule enquête. Cependant, le coût de cet expert dépassera légèrement ce qui était prévu. Vous trouverez inclus une facture concernant cette dépense. J'espère que vous la trouverez justifiée.

Nous insistons encore une fois sur le fait que toutes ces transactions sont strictement confidentielles.

Certain que vous comprendrez, je demeure très respectueusement,

Harrison Talmadge,
pour Talmadge Services, Inc.

P. J. Quatrième rapport.
Facture

9 Juin 1956

Chère Miss Parish,

Le 7 il était à Dayton. Le 8 (hier), à Springfield. Les recherches auxquelles il se livre l'amènent plus près de vous et, par là même, elles conduisent nos hommes plus près de lui aussi. Nos opérations se développent à toute allure.

En hâte,
H. Talmadge

NJ 133 PD-NY NY 10 530 PME
MISS LORETTA PARISH - RFD 2 - STIMSON OHIO

10 Juin 1956, 19 heures 9

AVONS PERDU TRACE. VOUS PREVENONS VOTRE AMI SE DIRIGE VERS VOUS. LETTRE SUIT.

TALMADGE

Miss Loretta Parish
RFD - 2
Stimson, Ohio

10 Juin 1956 - 18 heures

Chère Miss Parish,

Au reçu de mon télégramme j'espère que vous avez fait le nécessaire pour vous mettre à l'abri. Notre homme a perdu la trace de Grademan au moment où celui-ci a disparu à Springfield, Ohio. Nous sommes maintenant persuadés qu'il se trouve en possession d'indications précises quant au lieu où vous demeurez actuellement.

Nous pensons que ce qu'il y a maintenant de plus prudent à faire c'est de nous aviser immédiatement, et nous vous fournirons un autre de nos services, c'est-à-dire une protection, sous la forme d'un agent.

Par le fait, notre homme, Mr. Schneider, qui a suivi Grademan durant toute cette affaire, se trouve à présent dans vos parages. Et si vous vouliez nous répondre par avion ou télégramme, nous vous l'enverrions immédiatement de façon à ce qu'il vous protège. Il me faut aussi vous rappeler que la note concernant l'engagement de notre agent « spécial » n'a pas encore été payée.

Inclus tarif de notre service de protection.

Respectueusement vôtre,
Harrison Talmadge,
pour Talmadge Services, Inc.

P. J. Tarif service protection.
Facture

COLONIAL BOOK SHOP
16 Cherry Street
Stimson, Ohio

2 Août 1956

Talmadge Services, Inc.
545 Fifth Avenue
NEW YORK 17, N. Y.

Messieurs,

Je suis sûr que vous apprendrez avec regret la mort de Loretta Parish, *née* Elizabeth Fernig, qui a succombé à une crise cardiaque en juin dernier.

En tant que bénéficiaire du testament de Miss Parish, j'ai récemment découvert, parmi ses papiers, plusieurs mémoires pour services rendus par votre organisation.

Veuillez trouver ci-inclus un chèque en couverture. Je suis certain que vous serez aussi heureux que moi d'écrire le mot « fin » sur ces factures impayées.

Très respectueusement vôtre,
Philip Grademan, Prop.
« LES LIVRES SONT DES AMIS »

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : For services rendered.



Le pont de verre



par **ROBERT ARTHUR**

Une histoire insolite et passionnante. Une disparition inexplicable... et restée inexpliquée pendant les longs mois d'hiver. Vous en dire davantage serait trop.



Nous parlions de meurtres demeurés inexpliqués, le baron de Hirsch, le lieutenant Oliver Baynes, de la police d'Etat, et moi. Du moins, de Hirsch en parlait. Baynes et moi avions tout juste le droit d'écouter, tandis que le grand Hongrois au nez en bec d'aigle résolvait par une suite de déductions éblouissantes, marquées au coin d'une logique inattaquable, une demi-douzaine des cas les plus célèbres qui demeurent encore dans les fichiers de la police avec la mention « en suspens ».

De Hirsch peut se montrer parfois exaspérant. Il possède une confiance en soi monumentale, tient son intelligence en haute estime, et n'en fait nul mystère. J'ai toujours envie de lui demander, puisqu'il est si prodigieusement doué, comment il se fait que ses chaussures aient toujours besoin d'être réparées et ses vêtements d'être reprisés. Naturellement je ne le fais jamais.

Oliver Baynes commençait à s'agiter. Baynes est court, râblé, rougeaud. Il s'exprime avec lenteur et rien ne le distingue du commun des mortels. Mais c'est un excellent policier — un des meilleurs.

Il vida son verre de bière — nous étions an août et il faisait chaud cet après-midi — et tout en tendant la main pour prendre une nouvelle boîte de bière, il jeta un regard dans ma direction.

— « Pourquoi ne demanderiez-vous pas à votre ami de résoudre le mystère de notre blonde « maître chanteuse », » dit-il en dissimulant derrière un masque impénétrable la pointe de sarcasme contenue dans sa question.

De Hirsch fit une pause. Ses yeux noirs enfoncés brillèrent, les ailes de son grand nez aquilin palpitèrent.

— « Le mystère de la blonde « maître chanteuse ? » s'informa-t-il d'une voix douce et polie.

— « Elle s'appelait Marianne Montrose. » Baynes ouvrit sa boîte de bière et couvrit sa manche de mousse. « Le 13 février dernier, entre trois et quatre heures de l'après-midi, elle franchit les vingt-trois marches couvertes de neige menant à une maison bâtie sur le sommet d'une colline, à quelque cinquante kilomètres d'ici. Elle entra dans la maison et n'en ressortit jamais. »

Baynes versa la bière dans son verre, aspira bruyamment la mousse qui en débordait.

« Un peu plus tard, nous avons fouillé la maison. Pas la moindre trace. Il y avait soixante centimètres de neige tout autour de la maison. Pas le moindre indice

pour montrer comment elle avait pu quitter les lieux. De plus, le propriétaire, qui est le seul habitant de la maison, souffre d'une maladie de cœur : le moindre effort physique pourrait lui être fatal. Donc, il ne l'a pas transportée à l'extérieur, il n'a pas creusé la terre pour l'enterrer. La trace de ses pas était imprimée dans la neige qui recouvrait les marches de l'escalier et menaient à l'intérieur de la maison. On l'avait vu entrer, et pourtant elle ne s'y trouvait pas. Elle était entrée pour ne jamais ressortir. Dites-nous donc ce qui lui est arrivé. »

De Hirsch fixait Baynes sans broncher.

— « Exposez-moi les faits, » dit-il, « et je vous le dirai. »

Il ne dit pas, « j'essaierai. »

— « Je vais prendre mes notes, » lui dis-je, piqué. « Enfin nous saurons la vérité. En outre, cela me permettra d'en tirer un nouvel article. »

Baynes sirotait sa bière sans rien dire, l'air passablement endormi. De Hirsch se versa une nouvelle et généreuse rasade d'eau-de-vie — de mon eau-de-vie, car nous nous étions réunis dans ma maison de campagne. Je me dirigeai vers mon classeur et rapportai le dossier de Marianne Montrose. Il était fort complet. Je rédige le récit de crimes authentiques pour le compte de magazines popuaires, et je conserve des notes détaillées de toutes les affaires que j'utilise. J'avais déjà écrit celui-ci avec un grand point d'interrogation : « Qu'est-il advenu de la belle Marianne ? »

— « Par où voulez-vous commencer ? » demandai-je. « Voici la déclaration du jeune Danny Gresham. C'est lui qui fut le dernier à parler à Marianne, avant qu'elle entrât dans la maison et ne s'évanouît en fumée. »

De Hirsch repoussa du geste la feuille dactylographiée.

— « Lisez-la moi, » dit-il affablement.

Les fosses nasales d'Oliver Baynes émirent un bruit qu'on aurait pu prendre pour un rire. Je le foudroyai du regard et commençai ma lecture.

MORGAN'S GAP, 3 FEVRIER. D'APRES LA DECLARATION DE DANIEL GRESHAM, 19.

Je me trouvais dans le bureau de la *Weekly Sentinel de Morgan's Gap*, en train de lire des épreuves. Il était trois heures et demie. La température extérieure était environ de 12 à 13 degrés au-dessous de zéro. Il faisait un beau temps sec. Je pensais à téléphoner à mon amie Dolly Hansome pour lui proposer une ballade à skis. La neige était belle, avec une bonne croûte glacée recouverte d'une couche de poudreuse. A ce moment une décapotable de luxe est venue se ranger sur le bord du trottoir.

Il y avait une femme au volant. Elle ressemblait un peu à Dolly Hansome, mais en plus développé — plus femme. Elle avait de longs cheveux blonds et bouclés sous une toque rouge et portait une tenue de ski également rouge. Elle descendit de voiture et resta pendant un moment debout à regarder dans la direction de la vallée puis de la colline sur laquelle est bâtie la maison de Mr. Hillyer, l'auteur de romans policiers. L'Eyrie, comme l'appelle Mr. Hillyer, ce qui signifie nid. Le nom lui convient à merveille, car

elle est vraiment perchée sur le sommet de la colline.

A première vue, le lieu ne semble pas très indiqué pour un homme soltaire qui souffre d'une maladie de cœur. En été, un chemin en lacets permet d'accéder à la terrasse qui se trouve derrière la maison, mais en hiver, les services de la voirie ne déblaient la chaussée que jusqu'au pied des marches du perron.

Cela signifie que Mr. Hillyer ne quitte jamais la maison après les premières chutes abondantes de neige, mais il n'en a cure. En automne, il fait rentrer douze mille litres de fuel et un stock de conserves en boîtes et il est paré. Tous les jours, Mrs. Hoff monte là-haut pour nettoyer et faire la cuisine. Les vingt-quatre marches ne lui font pas peur, pas plus qu'à Sam, son beau-frère. C'est lui qui est chargé de déblayer les marches et de dégager la terrasse nord.

Mr. Hillyer aime la solitude. Il ne recherche pas la société de ses semblables. C'est un homme de haute taille, mince, avec un long visager amer, qui s'exprime d'une façon coupante. Il a écrit douze romans policiers et possède des quantités de revues et de coupures de journaux. Il est particulièrement fier des articles qui rendent hommage à l'ingéniosité de ses intrigues.

Il n'a pas écrit de livre depuis cinq ans, néanmoins. Je pense qu'il s'est découragé parce que ses livres ne se sont jamais très bien vendus.

Oui, je reviens à la jeune femme.

Elle regardait la maison, puis se retourna et pénétra dans le bureau. Je me précipitai pour l'accueillir. Elle sourit et me dit bonjour. Elle avait une voix grave et rauque, une voix à vous faire frissonner. Elle me demanda si j'étais le rédacteur en chef. Je lui répondit que j'étais son adjoint. Puis elle me demanda la permission de se servir du téléphone. Bien sûr, dis-je, et je lui tendis l'appareil. Elle demanda le numéro de Mark Hillyer. Je ne pouvais faire autrement que d'entendre ce qu'elle disait. Bien sûr, je me souviens à peu près des paroles.

— « Allô, Mark, » dit-elle. « Sa voix était différente. « Ici Marianne. Je vous téléphone du village. J'espère que vous m'attendez, et vous savez, Mark, mon chéri — au cas où votre cerveau génial vous suggérerait une astuce inédite — on sait au bureau du journal que je vais vous rendre visite. Je serai là-haut dans dix minutes. »

Elle raccrocha et retrouva sa voix émouvante.

— « Mark Hillyer ne m'aime pas, » dit-elle. « C'est un homme prodigieusement intelligent. Il me tuerait s'il pouvait le faire impunément. Mais ça, c'est une autre histoire. Dans tous les cas, si je ne suis pas de retour dans une heure, vous préviendrez la police, n'est-ce pas ? Je ferai un saut jusqu'à votre bureau pour vous prévenir que tout va bien. »

Elle me gratifia d'un nouveau sourire et naturellement je lui répondis qu'elle pouvait compter sur moi et que j'enverrais le constable à sa recherche. Je me sentais tout excité ; cela ressemblait tellement à une scène extraite de l'un des romans policiers de Mr. Hillyer. Naturellement, j'avais l'impression qu'elle ne parlait pas sérieusement.

Mais je me précipitai vers la fenêtre pour assister à son départ.

Elle démarra et une minute plus tard, je vis sa voiture aborder la route en lacets qui mène à l'Eyrie de Mr. Hillyer. Plus bas, sur les pentes, on voyait un tas de gamins qui s'amusaient avec des skis, des luges et ces nouveaux bacs en aluminium. Ils s'en donnaient à cœur joie, je vous prie de me croire. Je fus tenté d'appeler Dolly pour partager leurs jeux... Mais mon désir s'était émoussé. Je vis la voiture décapotable parvenir au pied des marches après un dernier virage — les chasse-neige déblaient la route jusqu'à ce point. La jeune femme rangea sa voiture et commença l'ascension des marches. Je la vis parvenir devant le perron. La porte s'ouvrit. Elle entra, puis elle se referma sur elle.

Pendant tout le reste de l'après-midi je travaillai tout en surveillant la maison de Mr. Hillyer. La nuit tomba. La jeune femme ne ressortit pas.

FIN DE LA DECLARATION DE DANIEL GRESHMAN.

⁂

Je levai les yeux sur de Hirsch. Il était renversé sur sa chaise, la tête appuyée sur le dossier et semblait perdu dans la contemplation du plafond.

— « Introduction très intéressante pour une affaire de meurtre, » dit-il avec condescendance en me regardant. « Pour l'instant je ne pourrais aboutir qu'à des conclusions purement gratuites. Veuillez continuer, je vous prie. »

Je lus :

MORGAN'S GAP, 14 FEVRIER.

DEPOSITION DU CONSTABLE HARVEY REDMAN.

Hier, vers cinq heures trente de l'après-midi, le jeune Danny Gresham fit irruption dans mon bureau. Il déclara qu'une jolie jeune femme était allée voir Mr. Hillyer et qu'elle pourrait fort bien se trouver en danger. Au premier abord, j'ai pensé qu'il était le jouet de son imagination, mais il m'exposa tous les faits et je décidai d'aller regarder les choses de plus près. Lorsqu'on écrit des romans policiers aussi ingénieux, il doit sembler facile de passer de la théorie à la pratique.

Je pris quelques lampes électriques et nous partîmes dans ma vieille voiture. Nous arrivâmes à la maison de Hillyer aux environs de six heures. En effet, la décapotable de miss Montrose se trouvait toujours rangée sur le terre-plein. Et Danny me montra des empreintes de pas féminins sur les marches couvertes de neige.

Une série d'empreintes montaient les marches.

Aucune ne les descendait.

Donc il avait raison d'affirmer qu'elle était toujours là.

Nous montâmes en évitant avec soin d'approcher des empreintes, et nous frappâmes. Mr. Hillyer, l'air surpris, nous introduisit. Je lui répétai ce que la femme avait dit à Danny et lui demandai où se trouvait miss Montrose. Mr. Hillyer se mit à rire.

— « J'ai bien peur que miss Montrose ne vous ait monté un canular, » dit-il. « Elle m'a quitté à la tombée de la nuit, il y a environ une heure. »

— « Monsieur Hillyer, » lui dis-je, « il y a des empreintes de pas qui mènent à votre maison. Aucune n'en sort. De plus, sa voiture est toujours là. »

— « Par ma foi, c'est étrange ! » dit Mr. Hillyer, mais il avait l'air de rire.

— « C'est bien ce que je pense, » lui dis-je. « C'est pourquoi je vous demande où se trouve cette dame. »

— « Mais je n'en sais rien ! » répondit-il en me regardant dans les yeux. « Constable, je serai franc avec vous : cette femme est un « maître chanteur ». Elle est venue aujourd'hui toucher un tribut de mille dollars qu'elle prélève sur moi. Je lui ai versé l'argent. Ensuite elle est partie. C'est absolument tout ce que je sais. J'insiste pour que vous fouilliez cette maison de fond en comble pour voir s'il existe quelque indice de sa présence, ou d'une action que j'aurais entreprise contre elle. Je demande que la lumière soit faite. »

Danny et moi, nous fouillâmes la maison. Assis près du feu dans son cabinet de travail, Mr. Hillyer attendait en fumant.

La maison n'était pas difficile à explorer, se composant seulement de six pièces en un seul étage. Ni sous-sol, ni grenier. L'appareil du chauffage central se trouvait dans un petit réduit. Parquets de ciment. Les murs en double épaisseur séparés par une cloison calorifugée.

La jeune femme ne se trouvait pas dans la maison. Rien, même ne permettait d'affirmer qu'elle y eût mis les pieds. Pas le moindre signe de lutte, pas de taches de sang.

Nous sortîmes, Danny et moi, de la maison. Autour du bâtiment, la neige était absolument immaculée. La terrasse nord avait été dégagée à la pelle, mais le vent l'avait recouverte d'une neige poudreuse sur laquelle aucune marque n'était visible.

Ce fait n'avait d'ailleurs qu'une signification relative, car les tourbillons de neige balayaient toute la pente jusqu'à la gorge de Harrison située à près de quatre cents mètres de là. La brise souffle habituellement dans l'axe de la gorge et bientôt elle transporterait de la neige sur la terrasse.

Danny essaya la croûte qui céda immédiatement. Personne n'aurait pu s'aventurer sur cette neige sans laisser de traces. Et s'il l'avait essayé, Mr. Hillyer aurait succombé à une crise cardiaque.

Nous inspectâmes le garage, fouillâmes la voiture, spécialement le coffre, sans trouver aucune trace de la jeune femme. Apparemment, miss Montrose était bien partie.

— « Vous êtes convaincu que je ne la cache pas ? Eh bien, vous m'en voyez heureux, constable, » gloussa-t-il. « En dépit de l'histoire qu'elle a racontée à Danny, des traces de pas qui entrent dans la maison et qui n'en sortent pas, en dépit de la présence de sa voiture, il est parfaitement évident que je n'aurais pu la tuer et cacher son cadavre — à moins, bien entendu, d'avoir disposé d'un pont de verre pour la transporter par-dessus la neige. »

— « Je ne vous suis pas ! » dis-je.

— « Voyons, constable, » dit-il, « vous connaissez vos classiques du roman policier. L'un des plus célèbres se rapporte à un homme qui

fut tué à l'aide d'un poignard de verre. Le meurtrier a jeté l'arme dans une cruche d'eau où elle est demeurée invisible et personne n'a pu la trouver. Peut-être ai-je tué miss Montrose et emporté son cadavre en empruntant un pont de verre — qui est invisible. Une autre supposition : une soucoupe volante s'approche à ras de terre et l'enlève, ni vu ni connu je t'embrouille. En fait, plus j'y pense, et plus je crois que c'est là que réside la véritable solution. »

— « Je vois que nous ne prenez pas la chose très au sérieux, monsieur Hillyer, » lui dis-je. « Personnellement je ne suis pas de votre avis, et je vais faire appel à la police d'Etat. »

C'est ce que je fis. A eux de trouver où était passée la jeune femme. Pour l'instant j'avais d'autres chats à fouetter.

FIN DE LA DEPOSITION DU CONSTABLE HARVEY REDMAN.

♣

Je m'arrêtai de lire. J'avais la gorge sèche. Je me versai de la bière. De Hirsch ouvrit les yeux.

— « Admirablement complet, » dit-il gentiment. « Vous êtes un excellent enquêteur, même si vous manquez d'imagination. » Il se tourna vers Baynes. « Je suppose que c'est vous qui avez repris l'affaire, lieutenant ? »

— « Oui, » grommela Baynes, « mais pas avant que les inspecteurs Reynolds et Rivkin aient répondu à la requête du constable. Ils opérèrent une nouvelle fouille. Mêmes résultats. C'est alors que l'affaire me fut confiée. J'hérite de tous les cas difficiles. Je me mis en campagne le lendemain. Mais interroger Hillyer équivalait à demander au chat ce qu'il a fait du canari. Il me parla de l'affaire sous l'angle du chantage. Déclara qu'il avait commis une faute voilà des années. Miss Montrose était au courant. Depuis ce temps, il lui avait versé une annuité de mille dollars. Chaque année, lorsqu'elle passait dans les environs, elle le prévenait de son passage pour le lendemain ou le surlendemain, et il lui préparait la somme en espèces.

» Je me mis en rapport avec New York. Elle faisait bien partie de la bande de maîtres chanteurs. L'histoire était donc probablement vraie. Je me mis également en rapport avec la banque locale. Effectivement, on lui avait fait parvenir mille dollars trois jours auparavant.

» J'inspectai les alentours de la maison. Je constatai ce que le constable et mes inspecteurs avaient constaté avant moi. Une croûte de neige, mais pas assez solide pour supporter le poids d'un homme. Même les skis laissaient des traces. Peut-être n'eût-ce pas été le cas avec un toboggan.

» Malheureusement, jamais il n'y avait eu dans la maison quelque chose qui ressemblât à un toboggan, à des skis ou à une luge. Mme Hoff avait fait un grand nettoyage ce matin-là. Elle était même descendue au garage pour prendre ses ustensiles. Elle n'aurait pas manqué de voir un objet aussi encombrant qu'un toboggan. Elle jurait ses grands dieux qu'elle n'avait jamais entendu une histoire aussi farfelue. D'autre part, il n'aurait pu en commander par téléphone : il aurait fallu le livrer et depuis trois semaines on n'avait livré que des pro-

visions et du courrier. Ce que j'ai vérifié.

» Quel autre moyen imaginer ? Il fallait bien que la jeune femme fût passée quelque part ! Je fis venir quatre agents skieurs et je leur fis parcourir toute la région environnante. Ils fouillèrent les alentours dans un rayon de quatre cents mètres, sans omettre quelques crevasses et ravines et ne trouvèrent aucune espèce de trace. Puis la neige se remit à tomber et je dus arrêter les recherches. Mais j'avais acquis la certitude qu'elle ne se trouvait dans aucun endroit susceptible de dissimuler son corps.

» Hillyer ne se tenait plus de joie. Avec bonheur, il donnait des interviews, posait pour les photographes. Il dédicaçait ses ouvrages aux reporters. D'un seul coup il avait rajeuni de dix ans ; il s'amusait comme un petit fou.

» Il fit courir des tas d'hypothèses fantaisistes sur le mystère. Il cita un certain Charles Fort qui avait écrit un ouvrage sur les disparitions mystérieuses. Il parla de désintégration spontanée, d'espace courbe, d'enlèvement par de petits hommes verts débarqués d'une soucoupe volante. Jamais il ne s'était autant amusé de sa vie.

» Finalement nous dûmes classer l'affaire. Tout ce que nous savions, nous l'avions appris dès les premiers jours : une jeune femme avait franchi cet escalier pour pénétrer dans la maison puis elle s'était évanouie. Il n'y avait plus qu'à attendre les événements. Vint le mois de juin. »

Oliver Baynes fit une pause pour terminer sa bière.

De Hirsch hocha sa grande tête romaine. « Et en juin, » dit-il, « on découvrit le corps. »

Baynes le regarda avec quelque surprise.

— « Oui, » dit-il. « En juin Marianne cessa d'être un certain genre de mystère pour devenir un autre genre de mystère. Voyez-vous ? »

Mais de Hirsch avait levé la main.

— « Laissez Bob nous lire cela, » suggéra-t-il. « Je sais qu'il a rédigé la chose dans un style excellent et dramatique. Je trouve parfois un certain plaisir à lire sa prose. »

Je lus :

MORGAN' GAP, 3 JUIN. BASÉ SUR DES DÉCLARATIONS DE WILLY JOHSON, 11 ET FERDIE PULVER, 10.

Les deux gamins s'arrêtèrent au bord d'une mare d'un bleu sombre qui n'avait pas plus de neuf mètres de large.

Ils se trouvaient dans une longue et étroite dépression avec des parois quasi verticales atteignant quinze mètres de haut. Elle s'étendait sur une longueur de cent mètres pour aboutir à une table rocheuse, où une petite cascade se déversait dans une gouttière naturelle, et coulait pour former la mare qui se trouvait à leurs pieds. A son tour le trop-plein de la mare se déversait dans une gorge étroite pratiquée dans le roc, suffisamment large pour laisser passer le corps d'un jeune garçon, trop étroit pour un adulte. Des saules et des aulnes couverts de leurs feuillages nouveaux, se dressaient vers la lumière du soleil. Divers oiseaux voletaient çà et là, et dans le ciel, des corbeaux planaient sur leurs ailes noires. Un rouge-gorge gazouillait sur une branche.

Ils étaient pieds nus, leurs chaussures à la main et l'eau était glacée. Mais absorbés par le petit monde secret de la crique, ils remarquaient à peine la température de l'eau.

— « Oh dis donc ! » s'écria Ferdie. « C'est formidable. Allons chercher la bande et jouons aux pirates, hein ? »

— « Aux pirates ! » Willy renifla. « C'est plus amusant de pêcher. Viens, lance ton hameçon. »

Il enfila un ver réticent sur l'hameçon de sa ligne à main, et le jeta dans la mare. Il creusa de petites rides sur la surface de l'eau et s'enfonça. Il attendit trente secondes, puis donna une secousse impatiente.

— « Oh ! » cria-t-il, « j'ai pris quelque chose... Zut ! elle est coincée. »

Il tira plus fort. La ligne céda lentement comme si elle avait entraîné un poids mort. Ferdie n'y prêtait aucune attention. Il regardait au haut de la crique où quelque chose de blanc pendait au feuillage vert argenté d'un saule.

— « Qu'est-ce que c'est que cela ? » demanda-t-il alarmé. « Crois-tu qu'il s'agisse d'un fantôme, Willy ? »

— « Penses-tu ! » Willy ne leva même pas les yeux. Il haletait en tirant sa ligne. « J'ai dû accrocher une grosse branche ou quelque chose ! »

Un objet sombre et rouge apparut à la surface et provoqua un lent tourbillon. Puis la masse se renversa et une face pâle et ovale apparut, entourée d'un halo de cheveux d'or qui ondulaient dans l'onde avec une vie propre.

— « Hé ! » cria Willy. « C'est un mort ! Viens, Ferdie, partons ! »

Derrière eux, tandis que leurs cris se perdaient dans le lointain, le pâle visage et les cheveux blonds semblèrent hésiter un moment. Puis s'enfoncèrent de nouveau dans les profondeurs sombres et calmes d'où ils étaient sortis...

♣

— « Eh bien, » Oliver Baynes reprit le fil de la narration tandis que de Hirsch se servait un nouveau verre d'eau-de-vie — la bouteille était vide. « Les parents de Willy appelèrent le constable et le constable m'appela. Deux heures plus tard, une demi-douzaine d'entre nous se présentèrent à la maison de Mark Hillyer. La seule façon pratique de se rendre à la crique sans faire de l'alpinisme, était de passer par la propriété de Hillyer. Il se montra parfaitement aimable et lorsque nous lui révélâmes l'objet de notre expédition, il parut simplement intéressé.

— « Si vous la trouvez, » dit-il, « regardez dans la poche de sa tenue de ski. Elle avait mille de mes dollars lorsqu'elle est partie et j'ai bien l'intention d'en réclamer la restitution. »

Nous parvînmes à la crique par un terrain très accidenté, et nous descendîmes en nous servant de cordes. Puis nous ançâmes des grapins. Au bout de vingt minutes, nous avions ramené le corps à la surface. Lorsqu'il apparut, Danny Gresham, qui nous accompagnait, poussa un cri.

— « C'est elle ! Mais comment a-t-elle pu parvenir si loin de la maison ? Il aurait fallu qu'elle vole ! »

— « Elle semblait bien conservée — cette eau était presque gla-

cée. Elle avait les mille dollars dans sa poche. Nous relançâmes les grapins et nous remontâmes son bonnet de ski et un gant. Je laissai les hommes continuer les recherches et je partis en exploration dans la crique. A part quelques vieilles bouteilles de bière vides et quelques boîtes de conserves rouillées, je ne trouvai absolument rien.

» Nous fouillâmes la mare pendant toute la journée. J'espérais toujours y trouver un toboggan ou quelque chose du même genre. En vain. Nous avions trouvé le cadavre à quatre cents mètres de la maison et pas le moindre indice sur la façon dont il avait pu y parvenir.

» Je fis enlever le corps et pratiquer l'autopsie. Elle était morte de froid. L'estomac était vide — combien d'heures après son repas était-elle morte ? Impossible de le savoir. Aucune trace de poison dans les tissus. »

Oliver Baynes jeta un regard de défi à de Hirsch.

« Eh bien, » dit-il, « vous connaissez maintenant l'affaire de la maître-chanteuse blonde. Nous écoutons vos explications. Surtout pas d'allusion à une désintégration spontanée, à l'espace courbe, ponts de verre et autres soucoupes volantes ! »

Mon ami hongrois joignit le bout de ses doigts.

— « Je ne le puis, » dit-il et tandis qu'un air de triomphe apparaissait sur les traits de Baynes, de Hirsch ajouta : « sans faire mention du pont de verre, des soucoupes volantes, et par-dessus tout le suaire. »

— « Sans doute ! » Le lieutenant Baynes eut un air dégoûté. « Faites-nous entendre quelques fariboles de ce genre et, admettez-le : vous ne savez pas ce qui est arrivé à cette jeune femme ! »

— « Impossible, » objecta de Hirsch avec un air aimable, « car, voyez-vous, je sais ce qui lui est arrivé. C'est-à-dire lorsque vous aurez réparé une omission dans votre récit ! »

— « Quelle omission ? » interrogea Baynes.

— « Cet objet blanc que Ferdie Pulver avait pris pour un fantôme, » dit de Hirsch.

— « Il s'agissait simplement d'un vieux drap de lit qui s'était pris dans les branches d'un saule. Il portait les marques de blanchissage de Hillyer. Selon lui, il avait dû être emporté par le vent au cours du printemps précédent, alors qu'il séchait sur une corde à linge. Les experts l'ont examiné pratiquement fil par fil. C'est simplement un vieux drap de lit. »

— « Non pas un drap de lit, » rectifia de Hirsch gentiment. « Un suaire. C'est exactement ce que je disais — un pont de verre, une soucoupe volante, un suaire. Ne le voyez-vous pas ? Hillyer était tellement fier de la supériorité de son intellect qu'il vous a dit la vérité ! Il vous a fourni tous les indices. Du moins les a-t-il fournis au constable Redman : ils se trouvent dans sa déclaration. Il a tué Marianne Montrose et l'a enlevée dans une soucoupe volante ou par un pont de verre pour la jeter dans l'éternité ! »

Baynes se mordit la lèvre inférieure. Il fixa de Hirsch d'un air perplexe. Je faisais de même. C'était exactement la situation dont il tirait le plus de satisfaction — lors-

qu'il le pouvait, par ses explications, plonger les gens dans les abîmes de perplexité.

Baynes mit lentement sa main dans sa poche et tira son portefeuille. Du porte feuille il tira un billet de 20 dollars.

— « Je parie vingt dollars que vous nous racontez des histoires comme Hillyer, » dit-il posément.

L'œil de de Hirsch s'alluma. Puis il soupira et secoua la tête.

— « Non, » dit-il, « nous sommes tous deux les hôtes d'un vieil ami très cher. Il ne serait pas élégant de ma part de vous prendre de l'argent à propos d'une question aussi simple. »

Baynes grinçait des dents. Il tira deux nouveaux billets du portefeuille.

— « Cinquante dollars que vous n'en savez pas plus que nous ! » coupa-t-il.

De Hirsch tourna vers moi ses yeux noirs et profonds. J'évaluai hâtivement la somme que j'allais toucher pour la nouvelle policière vraie que j'avais récemment écrite, et je tirai mon chéquier.

— « Je parie cent dollars que vous ne pouvez pas nous donner la solution, » annonçai-je en le fixant droit dans les yeux. Je savais que mon ami hongrois ne possédait ni cent, ni cinquante, et peut-être même pas cinq dollars.

Le baron de Hirsch se redressa. « En ma qualité de gentilhomme, » dit-il, « vous m'enlevez la possibilité de me récuser. Néanmoins j'aurais besoin d'une épingle à linge... »

Baynes ferma la bouche qu'il avait ouverte. La mienne, qui était fermée, s'ouvrit.

— « Dans le tiroir de gauche à côté de l'évier, dans la cuisine, » dis-je, « Mrs. Ruggle, la femme de charge a certainement dû en laisser... »

Se levant d'un mouvement souple, de Hirsch avait déjà quitté la pièce, tirant de sa poche, en cours de route, un large mouchoir immaculé en fil. Et un porte-plume réservoir.

Je regardai Baynes. Il me rendit mon regard. Ni l'un ni l'autre ne proférâmes une parole. De Hirsch était parti depuis cinq minutes. J'entendis s'ouvrir un tiroir. Puis je perçus un bruit sourd... C'était peut-être la porte du réfrigérateur à basse température qui s'ouvrait. Bientôt, il revint et s'assit. Il déboucha une nouvelle bouteille d'eau-de-vie que j'avais apportée discrètement après qu'il eut contemplé avec nostalgie la bouteille vide.

— « Cela prendra quelques minutes, » dit-il aimablement. « Dans l'intervalle nous pouvons parler. Que pensez-vous de la situation politique ? »

— « Au diable la situation politique, » grommela Baynes. « Dites-nous plutôt comment Hillyer a tué la jeune femme. »

De Hirsch se frappa le front.

— « J'avais oublié de vous demander ! » s'exclama-t-il. « Hillyer souffre-t-il d'insomnie ? »

Baynes fronça les sourcils. « Oui, » dit-il. « Cela fait partie du rapport que m'a fourni son médecin... mais que... »

— « Naturellement, je l'avais supposé, » interrompit de Hirsch, « mais bien sûr il ne faut jamais faire aucune supposition. Voyons, lieutenant, Hillyer l'a tuée en introduisant un somnifère dans sa boisson. Lorsqu'elle a perdu connais-

sance, il l'a enlevée et ensevelie dans la neige épaisse de la crique de Harrison. Là son corps eut le temps d'éliminer la substance soporifique. Elle se réveilla à demi gelée. Pendant un moment, heureusement bref, elle se débattit contre l'étreinte d'acier qui l'enserrait. Puis le doux sommeil de ceux qui sont soumis au froid l'enveloppa de ses bras miséricordieux et lui fit descendre le long et sombre escalier qui mène à la mort. »

— « Très poétique, » grogna Baynes. « Mais vous n'avez encore rien dit. Elle n'était pas immobilisée par le moindre lien. Elle ne portait pas la moindre marque, rien. Peut-être l'a-t-il endormie avec ses pilules somnifères. J'y avais pensé, moi aussi. Et après ? »

Le baron de Hirsch prit son temps pour répondre.

— « Dites-moi, Bob » — il se tourna vers moi — « diriez-vous que Mark Hillyer a tiré de cette affaire une forme mineure d'immortalité ? Qu'il a obtenu la célébrité qu'il avait toujours cherchée en vain ? »

— « Certainement, » dis-je. « Déjà une grande discussion s'est instaurée parmi les connaisseurs en matière de crime : l'a-t-il tuée, ou ne l'a-t-il pas tuée ? Comment est-elle venue dans la crique ? C'est un mystère aussi exaspérant que celui qui entoura la mort de la célèbre Dorothy Arnold. Dans cent ans, le nom de Hillyer apparaîtra encore dans les livres, et les intellectuels du siècle à venir discuteront encore de son innocence ou de sa culpabilité.

» Comme l'a dit Baynes, il est en pleine vogue. Son prochain livre va sortir bientôt et tous ses anciens ouvrages ont été réédités. Il est célèbre, c'est vrai, et il le restera tant que le mystère ne sera pas résolu. En fait, plus il faudra de temps pour le résoudre, plus il deviendra célèbre. Comme Jack l'Eventreur. »

— « Oui, » dit de Hirsch, « et sitôt que la solution sera trouvée, de célèbre, il deviendra infâme — un meurtrier sordide. Terrible chute pour un mégalomane tel que lui. Mais maintenant, je pense que nous pouvons discuter du mystère du pont de verre, de la soucoupe volante et du suaire... qui ont un point commun : celui d'être invisibles. »

Il se leva et se rendit à la cuisine. De nouveau, j'entendis s'ouvrir et se fermer le réfrigérateur. Il revint portant quelque chose en équilibre sur sa main. L'objet était recouvert d'une serviette afin de le dissimuler à notre vue. Il déposa l'objet sur la surface polie de la table à café.

« Maintenant, » dit-il, la voix soudain précise et autoritaire, « revenons à février dernier. L'après-midi est froide. Mark Hillyer, furieux, guette à la fenêtre l'arrivée du maître chanteur à cheveux longs. Sous ses yeux, des gamins jouent dans la neige. Et soudain l'idée jaillit dans son cerveau, parfaite dans ses moindres détails, telle Minerve sortant du cerveau de Jupiter. Avec un minimum de chance, il pouvait se débarrasser de la maître-chanteuse en toute sécurité. S'il échouait — eh bien après tout, il était un grand malade et pouvait plaider la provocation. S'il réussissait — quel plaisir de voir le monde stupide s'évertuer en vain à résoudre le mystère qu'il avait créé de ses propres mains !

» Il se mit immédiatement à l'œuvre. Il prit un vieux drap de lit : le plus grand de tous ceux qu'il possédait et l'étendit à plat sur les dalles de la terrasse nord. Quelques minutes après, miss Montrose arriva. Ils parlèrent, il lui servit un verre dans lequel il avait versé une forte dose de somnifère. Au bout de vingt minutes elle s'endormit d'un sommeil de plomb.

» Il la fit glisser de sa chaise sur le sol et de là sur une petite carpette. Aucun effort physique, voyez-vous, rien qui pût lui fatiguer le cœur.

» Il traîna la carpette jusqu'à la terrasse nord. Là, il fit rouler la jeune femme endormie sur le drap de lit. Il s'arrangea pour qu'elle se recroquevillât au centre... »

Avec un geste théâtral, de Hirsch retira la serviette qui recouvrait l'objet placé sur la table. Nous vîmes qu'il s'agissait du mouchoir de fil. Quelque chose était disposé au centre du mouchoir — une épingle à linge avec des petits yeux et une bouche tracés à l'encre, comme s'il s'agissait d'une femme réduite à l'échelle du mouchoir, lequel figurait le drap de lit.

Pour apercevoir la poupée - épingle à linge, je dus soulever l'un des coins du mouchoir. Car chacun des coins avait été plié jusqu'au centre, couvrant complètement la poupée, comme s'il s'était agi d'une enveloppe de lettre. Quant au mouchoir lui-même, il était dur et raide.

Nous vîmes alors ce qu'avait fait de Hirsch. Il avait aspergé d'eau le mouchoir et l'avait placé dans le réfrigérateur à basse température. Comme une lessive sur une corde à linge par un jour d'hiver, le mouchoir était devenu raide comme du bois. A l'intérieur, emprisonnée dans ses plis, se trouvait l'épingle à linge représentant le corps de la femme. L'ensemble formait un paquet bien net de quelques centimètres carrés. S'il s'était agi d'un véritable drap de lit avec une femme recroquevillée au milieu, l'ensemble n'aurait pas dépassé un mètre de côté.

Et nous comprîmes enfin, Baynes et moi, ce que Mark Hillyer avait fait. Il avait arrosé d'eau un grand drap de lit par un jour de grand froid. Il avait placé au centre la femme recroquevillée, puis il avait replié les quatre coins sur la malheureuse. Le froid avait transformé le drap en une sorte de boîte aussi dure, aussi raide que du bois. En quelques minutes, Marianne Montrose, endormie, était prisonnière dans un linceul gelé, aussi résistant que des liens d'acier. Puis il avait fait glisser cet objet large et plat de la terrasse jusqu'à la croûte de neige. Du fait de la répartition du poids sur une grande surface, il n'avait laissé aucune trace. Au contraire, il s'était mis à glisser le long de la pente, prenant de la vitesse, oscillant sur les aspérités pour franchir enfin la falaise qui bordait la crique et plonger profondément dans les congères accumulées dans la ravine par l'action du vent.

En guise de démonstration, de Hirsch appliqua une chiquenaude au mouchoir gelé qui glissa sur la surface lisse de la table et vint choir dans la corbeille à papiers, où il disparut parmi les feuilles plus ou moins froissées.

— « Une soucoupe volante, » s'écria de Hirsch. « Dans sa déclaration, Danny Gresham mentionna expressément les nouveaux baquets

d'aluminium avec lesquels les gamins s'amusaient dans la neige. Ce sont des soucoupes de métal dans lesquelles l'enfant s'assied et qui dévalent les pentes à une vitesse vraiment terrifiante. Ils glissent sur la surface de la neige, en l'effleurant à peine. Ce sont ces soucoupes qu'Hillyer avaient vues, ce sont elles qui lui avaient donné son idée.

» Le pont de verre était déjà là — une mince pellicule de glace qui couvrait la neige depuis sa maison jusqu'à la crique de Harrison.

» La soucoupe volante faite avec un drap arrosé d'eau, puis exposé à l'air glacé. Elle était devenue le linceul de la jeune femme : il avait suffi d'en replier les angles sur elle. Le gel avait fait le reste.

» Elle avait dévalé la pente, cette soucoupe improvisée, tournant sur elle-même, glissant, dérapant. Elle ne pouvait pas s'arrêter. Elle avait franchi la falaise, plongé dans la crique. Un objet blanc dans la neige blanche. Rigoureusement invisible. Que le vent soulève quelques tourbillons de neige et il ne restait plus rien. Pour le trouver, il aurait fallu pratiquement marcher dessus. Les chances étaient minimes.

» Et voilà ! Il avait suffi d'un vieux drap mouillé combiné avec les effets naturels de l'hiver, pour créer le mystère le plus déroutant, le plus impénétrable. Une femme avait été transportée à quatre cents mètres par un moyen qui tenait apparemment du miracle. Un grand malade avait commis le crime presque parfait.

— « Le chien ! » explosa Baynes. « Il a osé me dévoiler son procédé en pleine figure tout en me laissant croire qu'il racontait des fariboles ! Cette femme et ce drap de lit sont probablement demeurés suspendus dans les branches jusqu'au printemps. Avec le dégel, le corps est tombé et le ruisseau l'a entraîné jusqu'à la mare sans laisser aucune trace, aucun indice — simplement un vieux drap de lit ! »

» Nous ne pourrons jamais en faire la preuve, » grommela Baynes.

— « Peut-être, » dit de Hirsch, « mais nous pouvons lui faire savoir que son mystère n'est plus un mystère et qu'en l'an 2000, il deviendra un sujet d'études pour les criminologistes. Je vais lui écrire une lettre. »

Il se dirigea vers mon cabinet de travail et pendant une demi-heure, on l'entendit taper à la machine. Le même après-midi, il posta la lettre. Le lendemain matin Mark Hillyer la reçut dans son courrier. Je ne connaissais pas la teneur de la lettre, mais Oliver Baynes m'en décrivit la réception, selon le récit de la femme de ménage.

Mme Hoff nettoyait le cabinet de travail lorsque arriva le facteur. Elle porta la lettre à Hillyer, qui en raison de la chaleur, travaillait sur la terrasse. A peine eut-il jeté un coup d'œil sur la missive qu'il devint mortellement pâle — si pâle que Mme Hoff effrayée se retourna. A mesure qu'il poursuivait sa lecture, ses joues se couvraient par plaques d'une rougeur malsaine. A peine eut-il tourné la seconde page qu'il la déchira en mille morceaux qu'il jeta dans un grand cendrier. Il craqua une allumette avec des mains qui tremblaient avec une telle violence qu'il eut toutes les peines du monde à l'amener au contact du frottoir, et y mit le feu.

Incapable de dominer sa fureur, il saisit ensuite le cendrier et le projeta sur le dallage. Pendant un moment, il demeura les yeux fixés sur la crique de Harrison ouvrant et refermant spasmodiquement les mains.

Puis le souffle commença à lui manquer. Il se retourna, cherchant un appui, mais il s'effondra avant d'avoir pu atteindre sa chaise. Les mains crispées sur sa poitrine et sur sa gorge, il haleta : « Ma potion... ma potion !... »

Son tonique cardiaque ne se trouvait pas dans l'armoire à pharmacie, mais sur sa table de chevet.

Il fallut deux ou trois minutes à Mrs. Hoff pour le trouver. Lorsqu'elle revint en toute hâte, Hillyer était mort.

J'avoue que cette fin me causa une pénible impression. Mais de Hirsch accueillit la nouvelle avec le plus grand grand sang-froid.

— « *Utovegre* ! » dit-il, « ce qui veut dire que cette mort équivaut à un aveu ! »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The glass bridge.



Une bonne tête

par ANTHONY MARSH

Une bonne tête honnête et sympathique peut vous servir davantage dans la vie que de longs discours, même sincères. Quand il s'agit d'un médecin, c'est encore plus important.



PORTER l'honnêteté sur son visage ne constitue pas un avantage sans restriction dans toutes les circonstances de la vie. On m'a dit si souvent que j'avais une bonne tête que j'ai fini par l'admettre comme un fait : au total, je dois reconnaître que ça m'a rendu service. Pour expliquer ce à quoi je fais allusion, je dois revenir un peu en arrière, au temps où j'ai commencé à exercer dans une petite ville sur la côte du Pacifique.

Ce fut sans doute le moment le plus intéressant et le plus passionnant de toute ma carrière. Je me demande, si j'aurai jamais l'occasion de rencontrer encore une aussi belle collection de pittoresques fripons. Je pense aux truqueurs professionnels, aux trafiquants de l'avortement, aux drogués s'efforçant de m'estorquer quelques pilules supplémentaires de narcotique, à toutes autres silhouettes estompées, qui vivent en marge de la société. Lorsqu'un nouveau médecin s'installe, son nom fait rapidement le tour de la ville : avant qu'il puisse s'en douter, toute cette clientèle fonce sur son cabinet, bien résolue à profiter de son inexpérience ou de ses besoins d'argent pour remettre en route leur vieille mécanique.

Ma période d'essai dura environ dix-huit mois : après quoi, par une chance exceptionnelle, j'eus l'occasion de m'assurer la clientèle particulièrement stable du docteur Martin Corville, ce qui me valut une amélioration décisive de mon niveau de vie. Mais jusqu'alors, j'eus à subir la collection complète de ces épaves humaines cherchant à me corrompre, à m'intimider ou à me tromper pour mieux servir leurs desseins équivoques. Bien sûr, j'eus tôt fait d'apprendre à déjouer les manigances de la plupart de ces individus. Par exemple, il était assez facile de se débarrasser des courtiers en avortement. Ils arrivaient dans mon cabinet avec leur amie, ou leur clientèle, suivant le cas, et ils glissaient subrepticement leurs billets neufs de cent dollars sur mon bureau. Cela correspondait à vingt ou trente minutes de mon temps. Ma réponse consistait à les fixer de mon regard bleu et (dit-on) ingénu, et à déclarer : « Mais, monsieur, je n'ai jamais entrepris une opération comme celle-là de toute ma vie. Je suis sûr que cette jeune dame ne souhaite pas que je fasse sur elle une première expérience. » Invariablement, la jeune dame commençait à s'affoler et tirait par la manche hors de ma vue son introducteur décontenancé.

Lorsque Lawrence Caston m'appela un matin pour me dire qu'il voulait me consulter pour un refroidissement, je n'eus aucune hésitation à lui dire de venir. Il ne m'était pas inconnu. Sa belle-mère, Mrs. Mathilda Pendleton, était une de mes très bonnes clientes. De fait, à cette époque de ma carrière, la vieille dame était même, et de beaucoup, ma meilleure cliente. Je ne pouvais faire les frais d'une domestique que l'après-midi : lorsque la sonnette retentit, je dus lui ouvrir la porte moi-même et l'introduire dans mon cabinet de consultation. Je remarquai avec amusement les manières de conspirateur qu'il eut pour refermer la porte derrière lui. Je songeai immédiatement que le refroidissement auquel il avait fait allusion n'avait pas atteint ses facultés mentales. Je m'assis, prêt à entendre tout à propos de la brèche

qu'il avait taillée dans l'ordre social, et des suites médicales qui exigeaient mon attention de façon si urgente. J'étais promis à une surprise de grande taille.

Mr. Caston était un homme assez fort mais plutôt flasque, approchant de la cinquantaine, prématurément chauve, avec des yeux fouineurs et cupides. Sa situation de fortune, très supérieure à la mienne, ne l'empêchait pas d'explorer mon modeste appartement, comme si son regard convoitait les quelques objets qui étaient ma propriété. Pendant un moment il demeura en face de moi, enregistrant tout en lui-même et ne disant rien. Pensant qu'il attendait que je commence, je lui posai la question :

— « Depuis combien de temps souffrez-vous de ce refroidissement, Mr. Caston ? »

Il prononça sa réponse très lentement, penché en avant au-dessus de mon bureau, la tête basse ; mais ses yeux levés sur moi et me fixant avec intensité lui donnaient un air de chouette.

— « Dr. Storm, je pense que vous avez ici un grand avenir. »

— « Merci, » répliquai-je. « J'y compte bien. »

— « Je peux vous être très utile en vous aidant à créer une clientèle. Vous savez que je jouis d'une certaine influence dans ce pays. »

— « Je n'aurais garde de négliger une proposition de cette sorte, » déclarai-je.

— « Oui, nous avons besoin de jeunes médecins ambitieux et connaissant bien leur métier, comme vous. Je suis très satisfait de la façon dont vous suivez Mère. Je veux dire Mrs. Pendleton, bien sûr. Depuis le décès de ma chère épouse — elle est morte voilà deux ans, juste avant votre arrivée, docteur — je demeure le seul parent proche de cette vieille dame. Elle me considère comme son fils. Je suis très heureux d'avoir pu la persuader de vous prendre comme médecin traitant. Elle vous apprécie. »

Ce fut la première fois que je réalisai que je lui devais cette faveur, et je commençais à me demander où cette conversation allait nous conduire. Il continuait de me fixer de bas en haut.

— « Bien entendu, docteur, vous avez encore certaines choses à apprendre. »

— « Quelles sortes de choses, Mr. Caston ? »

— « Eh bien, je ne voudrais pas contrarier votre beau zèle. Pourtant, docteur, n'en faites pas trop, si vous voyez ce que je veux dire. »

— « Je ne comprends pas très bien, » dis-je.

— « Ecoutez-moi, docteur. Depuis la mort de sa fille, la vieille dame a perdu le goût de vivre. Elle continue, par habitude. Alors, pourquoi l'obliger à poursuivre cette existence ? Je veux dire, pourquoi la maintenir à bout de bras ? »

— « Vous voulez dire ceci : vous m'invitez à négliger le traitement et à la laisser mourir ? »

Il était maintenant assis tout droit et il me regardait en face. « Voyons les choses comme elles sont, docteur Ne serait-elle pas plus heureuse ? »

Quand j'y songe maintenant, je me rends compte que ma réponse a dû paraître ridiculement naïve, mais elle me vint spontanément, et sur le moment elle s'avéra efficace. « Je crains que ce que vous me demandez de faire, Mr. Caston, ne

soit tout à fait immoral. Je ne saurais imaginer une chose pareille. »

Il eut pour moi un regard de dégoût, mêlé de scepticisme. Evidemment, j'étais un de ces individus avec lesquels aucun homme au monde ayant quelque respect pour lui-même ne peut songer à s'entendre. Oubliant l'histoire de grippe qui l'avait amené chez moi, il se leva tranquillement et sortit.

Je restai assis, assez longtemps après son départ, réellement abasourdi. Jusqu'où peut donc aller l'avarice ? Tout le monde savait que Mathilda Pendleton était une personne très fortunée. Mais son gendre, qui vivait avec elle, qui profitait de cette habitation luxueuse, avait pris une forte option sur l'avenir. Il est vrai, comme il l'avait souligné, qu'à cette époque la vieille dame s'arrangeait parfaitement bien du traitement que je lui faisais suivre, mais elle ne vivrait pas toujours. La haïssait-il depuis plusieurs années, dans cette seule impatience de poser ses mains poisseuses sur sa fortune ? S'il voulait bien se montrer raisonnable, toute cette fortune serait à lui tôt ou tard.

Je me félicitai d'avoir su reconnaître ce regard avide, mais avais-je bien jugé ? La fréquentation de cette pègre, qui était mon lot depuis que j'exerçais, ne m'avait-elle pas rendu trop méfiant ? Lawrence Caston pouvait être réellement préoccupé des désirs secrets de la vieille femme qu'il désignait tendrement du nom de mère. Pourtant je n'avais jamais eu l'impression que Mrs. Pendleton soit aussi déprimée qu'il voulait me le faire croire. Finalement, j'étais content de la réponse que je lui avais faite, en dépit de sa maladresse : à défaut de cette réponse, je me serais vu embarqué dans une combinaison accélérée et expéditive dont l'aboutissement aurait été de mettre la belle-mère hors circuit. Je ne tardai pas à conclure que ce Lawrence Caston méritait qu'on ait l'œil sur lui.

Mes soupçons se confirmèrent huit jours plus tard quand je fis au domicile des Pendleton ma visite coutumière. Pour m'y rendre, il me fallait quitter la ville et suivre pendant deux miles la route de côte. Cette route était construite au bord de falaises très élevées ; la sécurité était assurée à main droite par un solide parapet en ciment. Au-delà du parapet, l'à-pic était de soixante-quinze à cent pieds par endroits. Tout en conduisant, j'entendais le battement sourd et constant de la puissante houle du Pacifique sur les rocs à la longue patience. Pour atteindre la villa, il me fallait tourner à angle aigu à gauche et grimper en ligne droite une pente rapide d'environ trois cents pieds. Au-delà du sommet de la côte, le paysage devenait plus plat et la route plus sinueuse, mais la maison n'était située qu'à cinq cents mètres de la route principale. Elle apparaissait là dans un isolement assez impressionnant : mais la vue qu'on y avait était à vous couper le souffle.

Je savais que Mrs. Pendleton avait deux domestiques, au moins, mais ce fut Lawrence Caston qui répondit à l'appel de la sonnette et me conduisit jusqu'à la chambre de sa belle-mère. Il me laissa là en tête à tête avec la vieille dame, qui me déclara immédiatement qu'elle ne se sentait pas aussi bien que d'habitude. Dès le début de mon examen, je me rendis compte qu'il

y avait quelque bonne raison à cela. Le battement cardiaque était irrégulier. Ceci était dû à une affection dont elle souffrait depuis quelque temps, appelée fibrillation ventriculaire. Habituellement, c'est sans conséquence grave, à condition que le cœur ne batte pas trop vite. Si cela se produit, le cœur se met à faiblir et les tissus tendent à s'engorger de sang. Sans aucun doute, le cœur de Mrs. Pendleton battait plus vite qu'à ma précédente visite ; ses chevilles — ce sont les chevilles qui sont les premières affectées — montraient des signes d'enflure que je n'avais pas observés depuis quelque temps. En outre, elle m'avoua qu'elle s'essoufflait plus facilement qu'auparavant.

Mr. Caston m'attendait en dehors de la chambre ; il me sourit onctueusement. « Eh bien, comment se porte notre chère amie ? » demanda-t-il.

— « Pas tellement bien, » répondis-je. « Elle baisse. »

Il me flattait l'épaule d'une façon très cordiale. « Ne vous inquiétez pas, docteur. Elle a toujours eu ses hauts et ses bas. Vous verrez la semaine prochaine si elle ne va pas mieux. Ne vous découragez pas. »

A rapprocher ces propos de ceux qu'il avait tenus dans mon cabinet lors de sa dernière visite, c'était de la pure hypocrisie. Je compris que je n'avais pas tort de me méfier de lui. Je conclus simplement « Continuez le même traitement et nous verrons dans quel état elle sera la prochaine fois. »

Je revins la semaine suivante : Caston m'accueillit à nouveau. La vieille dame avait encore plus de difficulté que précédemment à respirer ; elle avait décidé de rester alitée ce jour-là. Le gendre semblait répugner à nous laisser en tête à tête, mais la vieille dame connaissait mes habitudes. Elle commença à défaire sa chemise de nuit.

— « Lawrence, mon cher, le docteur désire m'examiner. »

— « Oui, mère, » répondit-il avec docilité, « mais je resterai immédiatement derrière la porte pour le cas où vous auriez besoin de moi. »

Cette fois, en écoutant son cœur, je l'entendis battre encore plus vite que la semaine précédente. A la base des poumons, l'auscultation me révéla les bruits faibles, à la fois secs et clapotants, signifiant que le sang commençait à s'accumuler là aussi.

— « Mrs. Pendleton, demandai-je, prenez-vous votre digitaline et vos autres médicaments très régulièrement ? »

— « Bien sûr, docteur. Ils sont assez nombreux et quelque fois j'hésite un peu, mais Lawrence, ce cher garçon, surveille tout cela. Il vient ici et il s'assure que je prends ce qu'il faut à l'heure voulue. »

De surprise, mon stéthoscope m'échappa des mains et tomba sur le sol. L'explication était là. La crapule glissait quelqu'une de ses propres préparations parmi les médicaments régulièrement prescrits.

— « Où sont vos pilules ? » demandais-je. « Je voudrais les contrôler. »

— « Elles sont dans le tiroir de ma table de nuit. Voyez vous-même. »

Pendant qu'elle rajustait sa chemise, je fis le tour du lit et j'ouvris le tiroir. Il y avait là toute une collection de comprimés de dif-

férentes tailles, formes et couleurs, chaque sorte ayant son nom clairement marqué sur le flacon. Certains étaient à prendre seulement le matin, d'autres deux fois par jour, d'autres trois fois par jour ; une pilule somnifère était à prendre seulement le soir. Pour autant qu'il me parut, chaque flacon contenait seulement ce qui était indiqué sur l'étiquette.

Brusquement, j'entendis une voix d'homme derrière moi : le ton n'offrait plus aucune concession à l'amitié.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, docteur ? »

Je pivotai sur mes talons. « Eh bien, Mrs. Pendleton ne semble pas tirer du traitement tout le profit qu'elle devrait. Je voudrais la mettre en observation à l'hôpital pendant quelques jours. »

Ses yeux me fusillèrent. « C'est ridicule, docteur. Nous n'allons pas en faire une affaire d'Etat. Vous avez déjà eu des troubles semblables, n'est-ce pas, mère ? Et vous en êtes toujours venue à bout sans aller à l'hôpital. »

— « Si vous le dites, mon cher Lawrence, je suis certaine de ne pas tarder à aller mieux, » répliqua-t-elle.

Je compris que je n'aurais aucune aide de sa part. Je conclus : « Parfait. Je vous accorde ce dernier essai. Vous prendrez un comprimé supplémentaire de digitaline par jour. Je reviendrai vendredi. Si je ne constate pas ce jour-là les signes d'un mieux sensible, je serai obligé d'insister pour que vous alliez à l'hôpital. » J'étais sérieusement préoccupé de la soustraire à l'influence de son gendre.

— « Quand vous reviendrez vendredi, » prononça-t-il très aimablement, « je suis sûr que vous constaterez une nette amélioration. »

Hors de la chambre, il n'articula pas une syllabe ; il m'accompagna jusqu'à la porte principale dans un silence tendu. Tout le long de l'escalier, il marcha à mon côté et chaque fois que je jetai un regard dans sa direction, je pus constater qu'il ne me quittait pas des yeux, sans la moindre vergogne, avec son air de chouette, comme s'il tentait de m'arracher mes plus intimes pensées. Je me sentais si mal à l'aise en sa présence, qu'arrivé à la porte je m'élançai et que je courus presque en direction de ma voiture. Je démarrai, mais j'étais si complètement enfermé dans mes pensées que je ne pris pas garde de la descente rapide : avant même de m'en rendre compte, je dévalais la pente à 70 miles à l'heure. J'étais déjà à mi-distance de la grand-route quand je réussis à virer à droite en engageant la voiture dans un chemin de traverse. Dieu merci, il n'y avait personne en face de moi : j'aurais pu causer un sérieux accident.

Peu de temps après, au cours de la même soirée, j'étais à mon cabinet en train de me demander quel serait le prochain pion qui serait avancé dans ce sinistre jeu, quand le téléphone résonna. Caston s'adressait à moi de sa voix la plus susurrante : « Mauvaises nouvelles pour vous, docteur. Vous avez fait une grave erreur psychologique, cet après-midi, en insistant pour hospitaliser Mère. Pour elle, l'hôpital n'est que l'endroit où l'on va pour mourir. »

— « Je suis sûr que je peux la convaincre du contraire, » répliquai-je en protestant.

— « Cela prouve combien peu vous comprenez la nature humaine, docteur. Mère est si bouleversée qu'elle m'a demandé de vous appeler pour annuler votre visite de vendredi. Elle s'est arrangée avec le Dr. Martin Corville qui la soignera à partir de maintenant. »

— « C'est son droit, » déclarai-je. « Désirez-vous que j'envoie au Dr. Corville mes notes de consultation ? »

— « Sûrement pas. Elle ne veut plus avoir affaire à vous d'aucune manière. D'ailleurs, le Dr. Corville est parfaitement capable de faire tout seul son diagnostic. » Il raccrocha, au comble de la colère.

J'étais moi-même furieux et vexé. Je comprenais bien que Caston m'avait manœuvré délibérément pour que je ne brouille pas ses plans. Martin Corville était un praticien qui avait une belle clientèle et qui n'était pas sot, mais d'ici qu'il s'aperçoive de la combinaison, il serait trop tard. Normalement, j'aurais dû ignorer les ordres de Caston et prendre contact avec Corville sans autre formalité, mais ce sacré bonhomme avait choisi en Corville le seul homme qui ne pouvait être abordé de cette manière. Excellent médecin, Martin Corville se tenait à l'écart de ses confrères, étant taciturne, susceptible et bourru jusqu'à l'impolitesse. Inutile de tenter de le voir sans y avoir été formellement invité : je me serais exposé à la plus cinglante rebuffade.

Porter mes soupçons à la connaissance de la police ? Là encore, il y avait des difficultés. Je ne possédais pas un lambeau de preuve pour soutenir mes affirmations relatives aux projets superposés de Caston. Je ne pouvais même pas faire une suggestion valable quand au procédé utilisé par Caston pour compromettre la santé de la vieille dame.

Pendant plus d'une semaine, je tournai et retournai le problème. Je me jetai sur mon journal tous les matins, m'attendant chaque fois à voir apparaître le nom de Mathilda Pendleton dans la colonne des décès. Puis, la chance tourna. Je me trouvai assis en face du Dr. Corville, à midi, dans la salle à manger de l'hôpital. Nous étions seuls. Pendant tout le repas, j'avais senti ses yeux sur moi, qui m'étudiaient. Alors que je cherchais un sujet pour entamer la conversation, il s'adressa à moi brusquement.

— « Dr. Storm, je vous dois des excuses. »

— « Pourquoi donc ? » fis-je.

— « J'aurais dû prendre contact avec vous plus tôt, à propos de Mrs. Pendleton. Pour ma défense, cependant, je vais vous dire qu'il y a une bonne raison pour laquelle je ne l'ai pas fait. Lorsque je fus pour la première fois appelé auprès de cette malade, j'ai commencé par examiner la dame, j'ai fait un électrocardiogramme, et j'ai constaté une crise cardiaque en pleine évolution. J'ai le regret de vous dire que j'ai sauté sur cette conclusion que vous aviez tout bâclé. »

— « Et qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? » demandai-je assez froidement.

— « Parce que je n'ai pas mieux réussi moi-même. La vieille dame est en train de me filer entre les mains : et rien de ce que je fais ne semble susceptible d'empêcher son affaiblissement. Je vous présente

mes excuses très sincères pour mon outrecuidance. »

Je ne pus pas résister à cette franchise et je lui dis :

— « Si vous me l'aviez demandé, j'aurais été très heureux de vous traiter avec une courtoisie confraternelle, et de vous remettre mes notes de consultation. Les voulez-vous maintenant ? »

— « Certainement. Surtout si vous possédez un cardiogramme antérieur au mien. »

J'approuvai de la tête. « J'en ai un. Il date de deux mois. »

— « J'aimerai beaucoup l'examiner, Dr. Storm. Quand pourrez-vous me le donner ? »

— « D'après ce que vous venez de me raconter, je dirais que le plus tôt serait le mieux. Je rentre maintenant à mon cabinet. Si vous voulez bien venir avec moi, vous allez l'avoir tout de suite. »

Nous avalâmes en hâte le reste de notre café. Quelques minutes plus tard, il me rejoignait à mon cabinet. Lorsque je lui remis mes notes, il me remercia brièvement et courtoisement. « Je vais les lire dès mon retour chez moi, puis j'irai réexaminer Mrs. Pendleton. Je vous tiendrai au courant. » C'était certainement un butor, mais j'avais l'impression qu'avec un petit effort de ma part, je pourrais m'en faire un bon ami.

Lorsque j'ouvris mon journal le lendemain, la nouvelle de l'accident prenait presque toute la première page. Un motocycliste qui circulait le long de la route de côte en avait été le témoin : de fait, ce brave homme avait échappé de peu à la collision avec la voiture qui dévalait comme une pierre la pente rapide, coupant la grande route sous ses yeux, et s'écrasant sur le parapet. L'arrière du véhicule s'était soulevé et tout avait accompli un saut périlleux par-dessus l'arête de la falaise pour aller se fracasser sur les rochers en bas. Le témoin avait eu seulement le temps de remarquer que le conducteur de la voiture était effondré sur le volant, ne faisant aucun effort pour reprendre le contrôle de sa machine folle.

Lorsqu'ils retrouvèrent le corps, Martin Corville put difficilement être identifié. Le médecin légiste examina le cadavre : un peu plus tard, la police dressa un procès-verbal d'après lequel le Dr. Corville avait sans doute eu une attaque en conduisant et que les suites en avaient été mortelles. Cette théorie avait été avancée par la dernière personne qui avait vu Corville vivant, à savoir Lawrence Caston. Il avait remarqué que le Dr. Corville n'était pas « dans son assiette » au moment de son départ : il lui avait demandé de rester et de se reposer un peu, mais le bon docteur lui avait assuré que tout allait très bien et avait insisté pour s'en aller avec sa voiture. Cette explication ne pouvait surprendre personne : chacun sachant à quel point le Dr. Corville pouvait être têtu.

Qua .. à moi, j'étais bien sûr qu'il avait une autre façon de voir les choses : tôt dans l'après-midi, je me rendis à la police pour en faire part. Je fus conduit dans une pièce à l'arrière du bâtiment et lorsque je frappai à la porte une voix cordiale m'invita à entrer.

— « Asseyez-vous, Dr. Storm. Je suis le lieutenant John Milton. » Il remarqua mon regard étonné. « Oui, mes parents avaient décidé que je

serais poète. S'ils pouvaient seulement voir où j'en suis. » C'était un homme assez fort, à l'air jovial, mais derrière sa grimace, il y avait une paire d'yeux gris, vivants, qui ne manquaient rien.

— « Que puis-je faire pour vous, docteur ? »

J'allai droit au but. « Je ne pense pas que la mort du Dr. Corville soit accidentelle. Je pense qu'il a été assassiné. »

La grimace s'effaça, sans disparaître tout à fait. « Oh ! par qui ? Et dans quel dessein ? »

— « Je pense que le coup a été fait par Lawrence Caston, parce que le Dr. Corville a découvert qu'il était en train d'essayer de tuer sa belle-mère. Je pense que Caston l'a assommé, l'a mis dans sa voiture, et l'a laissé descendre en roue libre le long de la pente pour qu'il bascule par-dessus la falaise. »

— « C'est une accusation très grave, docteur. Caston est ici considéré comme un très honorable citoyen. »

— « Eh bien, il peut vous intéresser de savoir qu'il y a quelques semaines, en un temps où j'étais encore le médecin traitant de Mrs. Pendleton, Mr. Caston est effectivement venu me demander de l'aider à se débarrasser d'elle. »

— « Pourquoi n'en avez-vous pas informé la police à l'époque ? »

— « Eh bien, parce qu'il ne m'a pas demandé de faire quelque chose de précis. Il m'a seulement suggéré de ne pas la soigner aussi efficacement. »

— « Ceci est tout de même assez différent, docteur, même si vous étiez en mesure de le prouver. Quelle autre preuve avez-vous pour soutenir votre accusation ? »

Je lui exposai l'inefficacité anormale du traitement médical prescrit à Mrs. Pendleton.

— « Si les malades réagissaient toujours comme vous l'espérez aux traitements prescrits, personne ne mourrait jamais de maladie, » répliqua le lieutenant. « A propos, avez-vous aussi oublié que c'est le médecin légiste qui a déclaré que le Dr. Corville avait eu une attaque. Il a constaté une hémorragie cérébrale. »

— « Lieutenant, si on vous avait précipité dans un à-pic de cent pieds, vous auriez vous aussi du sang dans le cerveau. » Je lui adressai un dernier appel : « J'ai déjeuné hier avec le Dr. Corville. Je lui ai donné mes notes de consultation sur Mrs. Pendleton. Je suis formel : il a trouvé dans ces notes quelque chose qui l'a mis en garde sur ce qui allait arriver à la vieille dame. Je connais le tempérament de Corville : il a attaqué directement Caston sur ce terrain, et Caston a décidé de le supprimer avant qu'il s'éloigne. »

Le lieutenant hochait la tête sans enthousiasme. « Ecoutez-moi, docteur. J'ai l'impression que vous lisez trop de romans policiers. Vous savez, moi, je ne cherche pas à exercer la médecine. Vous devriez vous reposer et nous laisser le soin de pratiquer les filatures. »

— « Vous n'avez donc pas l'intention d'ouvrir une enquête ? »

— « Pour le faire, il nous faudrait beaucoup plus d'indices que vous ne m'en avez fourni. »

Arrivé à la porte, je me retournai brusquement vers lui. « Par le ciel ! Des preuves, je vais vous en donner ! » Et je sortis.

Avant de quitter le commissariat,

je consultai l'annuaire du téléphone pour avoir l'adresse personnelle du Dr. Corville. Je filai directement dans le but d'avoir un entretien avec sa veuve. La domestique m'introduisit et Mrs. Corville me reçut dans son salon. C'était une femme mince, d'un âge moyen, qui se tenait très droite et m'accueillit avec stoïcisme et dignité. Je me présentai.

— « C'est très aimable à vous de venir me voir, Dr. Storm. Y a-t-il une raison particulière à votre démarche ? »

— « Je voudrais que vous m'accordiez la permission de consulter les notes médicales de votre mari, » répondis-je.

Son visage se contracta de fureur.

— « Je me demande jusqu'où ira cette jeune génération, » cria-t-elle. « Mon mari n'est pas encore en terre et vous voilà déjà jouant des coudes pour arracher ses clients. »

Je me mordais les lèvres, fort embarrassé.

— « Je voudrais pouvoir vous convaincre et vous montrer à quel point vous vous trompez. Je ne songe absolument pas, actuellement, à la clientèle de votre mari, mais je pense que sur l'un de ses rapports, nous allons trouver l'explication de sa mort. »

Elle me fixait, abasourdie.

— « De quoi parlez-vous, Dr. Storm ? Je ne comprends pas. Je croyais que Martin avait eu une attaque. »

— « Je n'en suis pas convaincu, madame. Je sais que votre mari n'était pas de toute première jeunesse, mais, pour autant que vous le sachiez, avait-il des ennuis de santé ? »

— « S'il en avait, il ne m'en a jamais rien dit. »

— « Il peut vous intéresser de savoir que j'ai déjeuné avec lui hier, quelques heures avant sa mort. Laissez-moi vous affirmer — je parle ici en médecin — qu'il m'a paru en excellente santé. »

— « Voudriez-vous me faire comprendre, docteur, qu'il y a eu un traquenard ? Qui aurait pu vouloir un tel malheur ? »

— « Madame Corville, je suis sûr qu'il y a eu un traquenard, mais, je vous en prie, ne me demandez pas qui je soupçonne jusqu'à ce que je puisse avoir la chance de réunir quelques indices supplémentaires. J'ai déjà eu pas mal d'ennuis avec le lieutenant Milton aujourd'hui à ce sujet. S'il vous plaît, veuillez me confier les clés du cabinet de votre mari. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'utiliserai aucun renseignement pour tenter de m'approprier un seul des clients du Dr. Corville. »

Elle me fixa dans les yeux. « Quelque chose me dit que je peux avoir confiance en vous, Dr. Storm. Je vais vous chercher les clés. »

Quand elle revint avec ces clés une minute après, je lui dis : « Merci beaucoup. J'irai dès ce soir, aussitôt fini mon travail, et je vous rapporterai les clés de bonne heure demain matin. »

Il était neuf heures, et la nuit était complète, quand je m'arrêtai devant la façade du building médico-dentaire où se trouvait le cabinet du docteur Corville. C'était un immeuble ancien — Corville lui-même y était installé depuis trente ans ; son cabinet était au cinquième étage. La porte sur la rue était

ouverte, mais il n'y avait pas d'éclairage dans le hall d'entrée. Heureusement, j'avais une lampe-torche, car en voulant pénétrer dans l'ascenseur je m'aperçus que la cabine n'était pas là : elle avait été descendue au sous-sol par le précédent usager, sans doute le concierge. La porte n'avait pas l'habituel dispositif automatique qui la condamne quand la cabine n'est pas à l'étage. Je pressai le bouton ; la cabine monta avec des grincements et des bruits de ferraille, puis me hissa pesamment jusqu'au cinquième.

Je pénétrai dans le cabinet du Dr. Corville et j'allumai la lumière. Je fus agréablement surpris de constater que l'appartement avait été modernisé ; je ne fus pas long à trouver le classeur où les rapports quotidiens de consultation étaient conservés. Tout était parfaitement en ordre et systématiquement classé : mes doigts impatients ne tardèrent pas à saisir le dossier de Mathilda Pendleton. Je portai mon pardessus dans le vestiaire et je revins m'asseoir au bureau du Dr. Corville en disposant les papiers devant moi. Avant tout, il y avait le dernier cardiogramme, enregistré par le Dr. Corville dix jours plus tôt. Il montrait très clairement le battement irrégulier du cœur affecté de cette fibrillation ventriculaire, beaucoup plus rapide qu'il aurait dû, et apparemment laissé à lui-même. Corville avait dû me juger singulièrement incompétent en examinant pour la première fois ce document.

Alors j'étendis en regard mon propre cardiogramme, enregistré deux mois plus tôt, à une date où le cœur était en bien meilleure condition. Intrigué par cette évolution rapide, je me mis à étudier les deux tracés, ligne par ligne, onde par onde. Subitement, tout me parut péniblement évident. J'avais la preuve que je cherchais. Le lieutenant Milton pourrait tourner en dérision, autant qu'il voudrait, ma filature médicale, mais si cette évidence ne l'expédiait pas, les jambes à son cou, à la poursuite de Lawrence Caston, rien ne l'y déciderait jamais ! Au comble de l'excitation, je réunis les papiers pour les porter au lieutenant, quand j'entendis ouvrir la porte de l'appartement. L'instant d'après, j'étais en tête à tête avec le canon du revolver de Caston.

— « Pas un geste, docteur, » prononça-t-il en louchant vers moi. « Je pense que c'est le dossier de Mrs. Pendleton que vous avez devant vous. »

— « Oui, c'est son dossier, » répondis-je. « Mais en quoi cela peut-il vous intéresser ? »

Il me considéra avec beaucoup de bienveillance. « Tout ce qui concerne la santé de Mrs. Pendleton m'intéresse. » Puis son expression changea. « Vous savez très bien pourquoi j'ai besoin de ce dossier. Je pense même que je dois vous être reconnaissant, en vérité, d'être venu jusqu'ici. Je ne suis pas très habitué aux cabinets des médecins et j'aurais mis beaucoup de temps à trouver ces papiers. »

— « Mais les renseignements qui y sont mentionnés sont purement techniques. Je ne vois vraiment pas comment vous pouvez y porter le moindre intérêt, » insistai-je.

Il montra les dents. « Vous mentez, docteur. Même si ce menson-

ge n'était pas inscrit sur votre visage, il vous intéresserait sans doute d'apprendre que le Dr. Corville, en un moment de fureur, m'a dit tout ce qui était contenu dans ce dossier. Bon ! Allons faire maintenant une petite promenade. Levez-vous. Allons-nous-en. »

— « Verriez-vous un inconvénient à ce que je reprenne mon manteau ? »

Je désignai du doigt le vestiaire. Il recula jusqu'à la porte, l'ouvrit et commença à fouiller les poches du pardessus.

— « On n'est jamais trop prudent, » remarqua-t-il en me jetant le vêtement. Il attendit que je l'endosse. Pendant ce temps mon esprit travaillait rapidement, essayant d'imaginer ce qui se passait dans ce cerveau pervers. Apparemment, puisque je partageais avec lui le dangereux secret, je ne devais pas m'attendre à un sort meilleur que celui du Dr. Corville. Pourquoi donc Caston ne me « liquidait »-il pas sur place ? Personne n'irait le chercher pour ce crime.

Brusquement une idée me traversa l'esprit et je lui demandai : « Comment saviez-vous que j'étais là ? »

Il eut un rictus assez horrible : « Votre chère amie, Mrs. Corville, m'a indiqué où j'avais des chances de vous trouver. »

C'était donc cela. Je ne voyais pas comment Mrs. Corville avait pu être amenée à mentionner que j'étais là, mais si mon cadavre était retrouvé dans ce cabinet, elle serait amenée à déclarer à la police qu'elle avait dit à Caston où j'étais. Cela pouvait orienter l'enquête vers lui et conduire à certaines investigations gênantes. D'autre part, s'il réussissait à m'entraîner loin de l'immeuble et à provoquer quelque heureux « accident », du même ordre que celui qui était advenu au Dr. Corville, personne ne songerait jamais à l'y voir impliqué. Ceci pouvait me donner le temps d'agir. J'étais sûr que si je pouvais lui sauter dessus, et éviter la première balle, je n'aurais pas de mal à le maîtriser en dépit de sa masse un peu flasque. De sa main libre, il rafla le dossier sur le bureau, le roula et l'enfonça dans sa poche. Puis il ouvrit la porte de l'appartement et me poussa sur le palier obscur avec le canon de son arme.

Je résolus d'attendre que nous ayons atteint la rue avant de tenter quoi que ce soit. Il était peu probable qu'il m'abatte sur la voie publique, bien que je réalise assez piteusement que nous étions dans le quartier des affaires, et que les rues devaient être malheureusement désertes à cette heure avancée de la soirée. Je marchais en direction de l'ascenseur.

Sa voix hurla derrière moi. « Pas si vite, mon ami. Nous allons descendre à pied : nous prendrons l'ascenseur à l'étage au-dessous. »

Son plan démoniaque m'apparut brusquement, la panique me saisit au ventre. La cabine était sans doute au cinquième étage, où nous nous trouvions, et non pas au quatrième. Il allait ouvrir la porte et me basculer dans le vide : ce genre d'accident pouvait arriver à n'importe quel visiteur ne connaissant pas l'immeuble sur un palier sans lumière. S'étant débarrassé de moi, il lui suffirait d'envoyer l'ascenseur au sixième étage et de laisser ou-

verte la porte du cinquième. Ceux qui me trouveraient se diraient sans aucun doute que j'étais monté par erreur au sixième pour redescendre au cinquième, et qu'en quittant le cabinet du Dr. Corville, ayant tout oublié de cette fausse manœuvre, j'étais tombé dans le trou.

Il n'était que temps d'agir. Immédiatement. Je me jetai à terre, le coup passa par-dessus ma tête. D'un coup de reins je me lançai en arrière pour l'abattre d'un coup derrière le genou mais il ne se trouvait pas là où je pensais l'accrocher. Je fus surpris de ne pas recevoir la seconde balle. Puis son arme tomba sur le sol près de ma tête et je me rendis compte qu'une empoignade s'était engagée pas loin. L'instant d'après, le lieutenant Milton allumait sa lampe-torche et je vis que deux de ses hommes immobilisaient Caston entre eux.

— « Passez-lui les menottes, » ordonna le lieutenant.

— « Comment osez-vous ? » gronda Caston. « Savez-vous bien qui je suis ? »

— « Je sais qui vous êtes et ce que vous êtes, » déclara le lieutenant brièvement. « Descendez-le et bouclez-le. Nous allons commencer par l'inculper d'agression, vol à main armée et tentative de meurtre. Un peu plus tard, nous essaierons de faire mieux. Oui, oui, j'y compte bien. »

Le dossier de Mrs. Pendleton était épars sur le plancher. J'aidai le lieutenant à le rassembler et nous revînmes dans le bureau du Dr. Corville. Mes mains tremblaient et je m'aperçus que je transpirais d'une façon inhabituelle.

— « Mon vieux, » bégayai-je, « je suis content que vous soyez arrivé au moment voulu. »

— « Nous étions déjà là depuis quelques minutes, mais nous n'osions pas entrer et l'appréhender de peur qu'il ne se mette à tirer et qu'il ne vous blesse. »

— « Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de venir ici, d'abord ? »

— « C'est une longue histoire, docteur. Elle commence au moment où vous m'avez quitté cet après-midi. Voyez-vous, je ne pouvais pas chasser de mon esprit votre visage : il m'apparaissait tellement sincère et convaincu de ce que vous disiez que je me suis reproché de ne pas vous avoir accordé une meilleure audience. Ce remords m'accompagna toute la journée et me poursuivit jusque chez moi. Je finis de dîner : je ne pouvais plus le supporter, je décidai donc de redescendre en ville et d'aller interroger personnellement Caston. J'arrivai à la villa : il était absent. J'eus un entretien avec la vieille dame. Aucun de mes hommes n'avait jamais osé le faire : ils estimaient qu'elle était trop âgée et trop malade. D'ailleurs, personne n'aurait jamais songé à mettre en doute les affirmations de Caston.

» Eh bien, il était manifeste que la vieille dame était inquiète. Caston était très rarement dehors à cette heure de la nuit et le moment approchait où elle aurait à prendre une nouvelle dose de pilules, Caston étant le seul à savoir lesquelles. Lorsque je mis la conversation sur la dernière visite du Dr. Corville, elle me raconta immédiatement qu'il y avait eu une terrible dispute entre lui et Caston. C'est à ce moment-là que je réali-

sai que vous aviez peut-être raison et que nous avions intérêt à jeter un coup d'œil sur les notes de Corville. Je pris le téléphone et je demandai immédiatement à sa veuve comment je pourrais y accéder. Elle me répondit que si je me rendais à son cabinet, j'aurais des chances de vous y retrouver. Alors, par chance, je l'interrogeai sur le point de savoir si elle avait eu des nouvelles de Caston. Elle me répondit que oui : il l'avait appelée pour savoir qui prendrait la clientèle de son mari. Elle indiqua votre nom et lui précisa à quel endroit il pouvait, lui aussi, vous rejoindre.

» Après quoi, je n'ai pas perdu une minute, je peux vous l'assurer. J'ai téléphoné à mes gars en leur disant de me retrouver ici. Et me voilà. »

— « Merci, mon Dieu ! » prononçai-je avec ferveur. « A propos, la vieille dame vous a-t-elle révélé quel était le sujet de la dispute ? »

— « Oui. Mais, comme je vous l'ai dit cet après-midi, je n'exerce pas la médecine : vous allez peut-être pouvoir me donner une explication. Je pense qu'il s'agissait d'une injection de digitaline que Corville voulait lui administrer. Le gendre voulait l'en empêcher. Il disait que la vieille dame prenait de la digitaline en pilules par voie buccale et que ce serait une cruauté inutile de lui faire, en outre, une piqûre. Mais Corville insistait et, d'après son récit, Corville semblait complètement hors de lui. »

— « Il avait le droit d'être hors de lui, » répliquai-je. « Mais, cette fois, il savait ce qu'il faisait. »

J'étendis les deux cardiogrammes devant le lieutenant. « Comme j'ai essayé de vous l'expliquer cet après-midi, la réponse à tout est inscrite sur ces documents. Voilà celui qui fut enregistré par Corville. Ces ondes aiguës représentent les battements du cœur. Vous voyez qu'elles apparaissent très irrégulières et assez rapides. C'est l'image caractéristique de la fibrillation ventriculaire dont souffre la vieille dame. C'est à peu près tout ce que vous pouvez voir sur ce tracé. Maintenant, regardez cet autre que j'ai enregistré il y a deux mois, avant la tentative que Caston a faite de me convaincre de l'aider à se débarrasser de la vieille dame. Vous voyez les mêmes ondes irrégulières et pointues, mais moins rapides. Et puis, si vous regardez de très près, vous remarquerez quelque chose d'autre, très important. Après chaque pointe, il y a une petite dépression sur le tracé : voyez-vous ? flip, flip... C'est ce que nous appelons l'effet « digitaline ».

Ces dépressions n'apparaissent pas sur le tracé de Corville. Cela ne lui a pas échappé, parce que tout malade, sans exception, qui se trouve sous l'effet de la digitaline, présente cette caractéristique sur son cardiogramme. En conséquence, dès que Corville eut repéré cette dépression sur mon tracé et réalisé qu'elle n'apparaissait plus sur le sien, il devina ce qui se passait. Caston, grand responsable de l'administration des pilules, n'avait qu'une chose à faire : oublier de donner les plus importantes d'entre elles, les pilules de digitaline. La vieille dame aurait continué à s'affaiblir et elle serait morte d'une façon apparemment naturelle. Voilà pourquoi Corville voulait donner la digitaline en injections : et comme il ne mâchait

pas ses mots, il a dit à Caston pourquoi. Sa franchise lui a coûté la vie. »

Le lieutenant rayonnait. Il me serra la main. « Docteur, je vous offrirais bien un poste chez nous, à la section des enquêtes. Mais je crains que quelque chose ne « colle » pas : vous avez une trop bonne tête. »

Traduit par Gersaint.
Titre original : The honest face.





Le cadavre derrière le panneau-réclame

par C.B. GILFORD



Les policiers eux-mêmes regardent les histoires criminelles à la T.V. Cela peut les aider dans la réalité à ne pas négliger le moindre petit détail au cours d'une enquête particulièrement délicate.

Le lieutenant Challice patrouillait en compagnie de l'agent Damiano à bord de la voiture de police, lorsque leur parvint l'appel radio. On avait découvert le cadavre d'une jeune femme dans un terrain vague, derrière un panneau-réclame, au milieu de broussailles et de débris de toutes sortes.

L'agent Damiano exécuta un virage en épingle à cheveux et mit en route la sirène. Le flot des voitures s'entr'ouvrait à regret sur leur passage. Le lieutenant Challice consulta sa montre. Presque cinq heures et demie. Il faisait déjà nuit depuis plus d'une demi-heure. La journée avait été grise et maintenant de gros flocons de neige commençaient à tomber. Ils fondaient aussitôt sur la chaussée et les trottoirs qui semblaient se recouvrir d'un enduit luisant. Les essuie-glace, bruyants l'instant d'avant, paraissaient silencieux dans le rugissement de la sirène.

C'était une bien triste nuit, et Challice ne goûtait guère la perspective de déambuler dans un terrain vague. Il y a des gens qui n'ont vraiment pas le sens de l'opportunité.

Ce fut le panneau-réclame qui apparut le premier. Le projecteur en se jouant sur sa surface, révélait les charmes fort dévêtus d'une beauté, étreignant voluptueusement une bouteille d'un quelconque jus de fruit. Challice frissonna.

L'agent Damiano stoppa brutalement et braqua le pinceau du projecteur sur un groupe de badauds, derrière le panneau-réclame. Ils étaient là une demi-douzaine dont la curiosité morbide bravait le mauvais temps. A l'arrivée des policiers, ils reculèrent quelque peu. Damiano les repoussa encore plus loin, tandis que le lieutenant s'agenouillait sur le sol pour examiner la victime.

Jolie ? Elle avait dû l'être, mais elle ne l'était plus. On l'avait étranglée, ce qui était désastreux pour son visage et pour son teint. Et Challice pensa — simple supposition — qu'elle n'était pas là depuis longtemps. C'est-à-dire que la jeune femme ne pouvait pas être morte depuis plus d'une demi-heure.

Son porte-monnaie se trouvait sous son bras. Il le retira avec précautions et en explora l'intérieur à l'aide de sa lampe électrique. Une carte d'identité lui révéla que la jeune femme s'appelait Ann Frantz, et il releva son adresse.

La seconde voiture de patrouille survint sur ces entrefaites, et Challice donna des instructions rapides au Sergeant Rice. Obtenir les déclarations des témoins, en particulier

de celui qui avait découvert le corps. Demander plus tard dans les maisons et magasins d'alentour si l'on avait entendu quelque chose. Déblayer le terrain et voir s'il ne se trouverait pas quelque indice sur le sol. Tout avait dû être piétiné. Et s'occuper du cadavre.

Puis il revint à la voiture de Damiano et exposa la situation au quartier général. Il allait se rendre immédiatement à l'adresse de la victime. C'était à deux pas. Il suivait une intuition. Mais le corps était encore tiède, et la piste pouvait l'être également. Peut-être la jeune femme avait-elle été entraînée par un inconnu, mais le contraire était également possible. Le porte-monnaie se trouvait toujours auprès du cadavre et contenait de l'argent. Les vêtements n'étaient ni déchirés ni froissés. Sur la foi d'une simple intuition, il allait se rendre au domicile de la victime.

La voiture démarra. Ils arrivèrent bientôt devant un vaste immeuble lépreux fait de pierres brunes ; un hôtel meublé, sans aucune doute. Challice s'élança dans l'atmosphère humide et sonna.

Une femme efflanquée, la soixantaine bien sonnée, répondit à son coup de sonnette. Il exhiba immédiatement sa carte de police.

— « Ann Frantz habite-t-elle ici ? »

— « Deuxième porte au fond, » répondit-elle.

— « Est-elle dans sa chambre ? »

— « Elle est partie travailler voici un petit moment ! »

— « Pouvez-vous me dire exactement depuis combien de temps ? »

— « Une demi-heure, peut-être. Qu'a-t-elle fait ? Lui est-il arrivé quelque chose ? »

Ann Frantz est morte, lui dit-il. Il lui demanda de la conduire jusqu'à sa chambre.

La femme le précéda dans un escalier mal éclairé. Puis elle ouvrit une porte, actionna un commutateur mural et indiqua la petite chambre. Challice pénétra à l'intérieur et jeta un coup d'œil circulaire.

Plus tard, il pourrait revenir et opérer une fouille en règle. Pour l'instant, il voulait s'imprégner de l'atmosphère générale de l'affaire. Son intuition sur l'heure de la mort ne l'avait pas trompé. Maintenant, il cherchait un indice qui pût le mener un peu plus loin. La photographie d'un homme, par exemple.

Mais il fut déçu. La chambre était à peu près aussi nue et aussi austère qu'une cellule de nonne. Elle n'offrait aucune indication sur la personnalité de l'occupant. Sur le buffet, il y avait la photo d'une jeune fille et d'une femme plus âgée. Ann Frantz et sa mère, peut-être. Ann avait été assez jolie, nette, coquette même. Sur la photo, elle portait une jaquette de lainage.

— « Depuis combien de temps habite-t-elle ici ? »

— « Depuis environ six mois. »

— « Quelle genre de personne était-ce ? »

— « Je ne sais pas. Elle ne parlait guère ! »

— « Avait-elle des amis mâles ? » Cette strangulation était l'œuvre d'un homme.

— « Je n'en ai jamais vu. Si elle en avait, elle les rencontrait ailleurs. Cet hôtel est une maison convenable. »

— « Nul n'est jamais venu la chercher ici ? »

— « Je n'ai jamais vu personne ! »

L'impasse. Challice se fiait à son intuition.

— « Vous avez dit qu'elle était partie travailler. Où travaillait-elle ? »

— « A l'Esquire Grill Room. Mais pas la journée entière. Elle rentrait après le déjeuner et repartait juste avant le dîner. L'Esquire Grill Room se trouve au 38 de la rue Weston... »

— « Je connais l'endroit, » dit Challice. L'affaire commençait à prendre forme. Ann Frantz se rendait à pied à son travail. Les gens qui connaissaient ce détail n'ignoraient rien de ses habitudes et du chemin qu'elle prenait. Peut-être un client de l'Esquire Grill Room.

— « Merci. Je reviendrai, » dit-il à l'hôtesse de céans. « Fermez cette pièce et n'y laissez entrer personne. »

Il la vit fermer la serrure à double tour et obtint la promesse qu'elle demeurât close. Puis il regagna la voiture et se rendit au 38 de la rue Weston. En cours de route, il passa devant le terrain vague. D'autres policemen étaient arrivés sur les lieux. Il ne s'arrêta pas.

L'Esquire Grill Room était un petit établissement médiocre avec huit tabourets de bar et trois tables. Il était six heures maintenant, le moment du repas pour la plupart des gens, mais il n'y avait que deux clients.

Peut-être était-ce la faute du temps, peut-être l'établissement était-il mal situé. Challice se demanda pourquoi une jolie fille comme Ann Frantz s'était résignée à travailler dans un pareil endroit.

Il rangea sa voiture devant la porte, pénétra dans la salle et s'assit sur le premier tabouret. Les deux clients, des hommes, occupaient, l'un le tabouret le plus éloigné, l'autre une chaise devant l'une des tables. Une femme grande, mais non sans attraits, la trentaine environ, apparut derrière le comptoir et vint se placer devant le lieutenant. Elle avait un air soupçonneux. Elle l'avait vu émerger de la voiture de police. Néanmoins, il montra sa carte.

— « Ann Frantz travaille bien ici ? »

— « Oui mais elle n'est pas là pour le moment. »

— « Je vois. Néanmoins, elle devrait y être n'est-ce pas ? »

— « Elle arrive en général aux environs de cinq heures. Mais elle n'est pas venue aujourd'hui. »

Il jeta un regard circulaire sur la salle quasi-déserte.

— « Vous avez vraiment besoin d'une serveuse ? » interrogea-t-il.

La femme ne sourcilla pas.

— « Nous avons un moment de presse au moment du petit-déjeuner et du déjeuner, » expliqua-t-elle, « j'ai besoin d'elle à ces moments. Mais elle peut venir le soir, si ça lui chante. C'est ce qu'elle fait d'habitude. Elle peut ainsi prendre son dîner. Et elle peut donner rendez-vous à ses petits amis, » et la femme, d'un mouvement de la tête, désigna les deux clients.

Challice s'occuperait des deux hommes le moment venu.

— « Quel est votre nom ? » demanda-t-il à la femme.

— « Fern Thomas. »

— « Vous êtes la propriétaire de l'établissement ? »

— « C'est exact ! »

— « Voyons si je ne me trompe pas. Votre établissement demeure ouvert toute la journée, mais Ann

Frantz travaillait jusqu'à la fin du déjeuner, disposait de son après-midi et revenait dans la soirée. »

— « C'est exact. Six jours par semaine. » La femme hésita. Jusqu'à ce point elle avait contenu sa curiosité. Finalement, elle posa la question qui lui brûlait les lèvres. « Qu'est-ce qui se passe ? Est-il arrivé quelque chose à Ann ? »

Il hocha la tête. « Elle est morte. »

Sans attendre la réaction de Fern Thomas ou sa prochaine question, il se laissa glisser de son tabouret et se dirigea vers les deux hommes.

— « L'un de vous attend-il Ann Frantz ? » leur demanda-t-il.

Les deux hommes échangèrent un regard.

— « En quoi cela peut-il vous intéresser ? »

— « Je suis le lieutenant Challice, de la police. Miss Frantz est morte. »

L'homme assis à la table fit mine de quitter sa chaise et de dire quelque chose, puis il se ravisa. Tous deux regardaient fixement le policier. Puis ils échangèrent un nouveau regard, mais Challice ne put en deviner la signification.

— « Vous blaguez ! » dit l'homme installé sur le tabouret.

— « Elle est étendue dans un terrain vague, à quelques centaines de mètres d'ici. Il ne peut pas y avoir de doute, quant à sa mort. Elle a probablement été étranglée. En d'autres termes : assassinée. C'est pourquoi je suis ici. »

Challice tira son calepin et demanda quelques renseignements. L'homme qui était assis à la table s'appelait Joe Wint. Trente et un ans, célibataire. Il conduisait un camion de transports routiers qui faisait la liaison entre plusieurs Etats et par conséquent, se trouvait rarement en ville. Oui, il sortait avec Ann Frantz, à chaque fois qu'il rentrait de tournée. Cela durait depuis trois mois. Depuis qu'elle travaillait à l'Esquire Grill Room. C'était aujourd'hui mercredi. La semaine dernière, il avait dit à Ann qu'il serait de retour le mercredi, et ils devaient sortir ensemble ce soir. C'était un homme de grande taille, aux épaules puissantes et aux mains solides. Une certaine beauté fruste. En ce moment, il ne ressemblait guère à un routier. Il portait un costume bleu irréprochable sous un pardessus de tweed. Apparemment aucune tache sur ses vêtements. Ses souliers étaient quelque peu humides et boueux, ce qui était naturel par une nuit pareille.

— « Quand êtes-vous arrivé ici ? » lui demanda Challice.

— « Vers six heures moins vingt, je crois. »

Fern Thomas, interrogée d'un regard confirma d'un hochement de tête.

L'autre homme s'appelait Paul Merson. Vingt-huit ans, célibataire également. Il prenait quelques repas dans l'établissement, car il travaillait dans une usine de construction de petit matériel électrique à deux rues de là. Trois jours par semaine, il suivait des cours pour devenir ingénieur, et poursuivait ses études pendant presque toutes ses heures de loisir. Il était sorti en moyenne deux soirs par semaine depuis qu'elle travaillait au Grill Room. Il était aussi grand que Joe Wint, mais moins lourd. Il devait peser environ quatre vingt kilogs. C'était un homme qui travaillait de ses mains, et

elles paraissaient robustes et capables. Il portait des lunettes et son visage était banal et sérieux, ni beau, ni laid. Il portait un complet marron et un pardessus beige. Ses vêtements étaient moins soignés que ceux de Joe Wint. Mais si ses chaussures étaient également humides, on ne pouvait en conclure qu'il avait marché dans un terrain vague.

— « Quand êtes-vous arrivé ici, Monsieur Merson ? » demanda Challice.

— « A peu près cinq minutes avant vous, lieutenant. »

— « Aviez-vous rendez-vous avec Miss Frantz ? »

— « Ma foi non. Le mercredi est pour moi jour de cours. J'espérais la voir néanmoins. »

— « Saviez-vous qu'elle avait un autre rendez-vous ce soir ? »

— « Oui, elle me l'avait dit. Mais Joe n'arrive pas toujours à temps. Comme il fait mauvais, ce soir, je pensais qu'il resterait en route. »

— « Qu'auriez-vous fait s'il n'était pas venu ? »

— « Je ne sais pas. Je n'avais fait aucun projet. J'aurais peut-être demandé à Ann de me rejoindre quelque part, après mon cours. »

— « C'est donc que vous vouliez absolument lui parler ? »

— « Je n'ai pas dit cela lieutenant. »

Challice devait prendre une décision. Ses renseignements ne lui permettaient pas de considérer ces deux hommes comme des suspects. Au moins sur un plan technique. Le fait qu'ils avaient donné rendez-vous à la jeune fille n'était pas suffisant. Pas plus que le fait qu'ils étaient absents du Grill au moment du crime. Ils pouvaient disposer d'autres alibis. Quelque chose de nouveau pourrait se produire sur la scène du crime. Une empreinte de pas, par exemple, ou mille autres choses. Un indice tangible. Pour l'instant, il opérait par intuition. Il vaudrait peut-être mieux qu'il dirigeât ses investigations d'un autre côté, qu'il surveillât les formalités sur le terrain vague, par exemple.

Il pourrait retrouver Joe Wint ou Paul Merson quand il voudrait. Mais il y avait cette intuition qui lui disait que la solution de l'énigme se trouvait dans l'Esquire Grill Room.

Il prit à part Fern Thomas, à l'autre bout du comptoir.

— « La jeune fille avait-elle d'autres amis en dehors de ces deux hommes ? »

— « Elle est sortie une ou deux fois avec des jeunes gens. Mais il y a un moment de cela. »

— « Mais récemment ? »

— « Pas à ma connaissance. »

Voilà qui réglait la question. La patronne ne connaissait personne d'autre que ces deux hommes. Le meurtre du terrain vague était l'œuvre d'un ami, pas d'un étranger de passage. Challice en était convaincu. Du moins valait-il la peine de pousser les recherches de ce côté.

Il revint vers les deux hommes.

— « Vous vous intéressiez tous deux à Ann Frantz. Je suppose que vous vous intéressez également à la découverte de son meurtrier ? »

Ils hochèrent prudemment la tête.

— « Peu de gens semblent l'avoir bien connue. Vous la connaissiez probablement mieux que quiconque. Il y a certains détails de sa vie

que j'aimerais bien connaître. Vous pouvez m'aider. Si vous pouviez m'accorder quelques instants, nous pourrions parler ici. Plus tard vous pourrez passer au commissariat pour déposer une déclaration officielle. Pour l'instant, nous pourrions en discuter rapidement pour la plus grande commodité de chacun. Qu'en dites-vous ? »

Tous deux acceptèrent. Bien entendu, il y avait la menace voilée d'une visite au commissariat. Peut-être désiraient-ils collaborer avec la justice. Du moins l'un d'entre eux.

Challice téléphona au quartier général pour leur donner son adresse pendant l'heure suivante. Puis il revint à la table de Joe Wint, et il invita Paul Merson à se joindre à eux. Il savait que sa façon de procéder n'était pas très orthodoxe. Il aurait dû les interroger séparément. Il aurait toujours la ressource de le faire plus tard. Mais la méthode présente pouvait avoir des avantages. Quoiqu'il en soit, il allait essayer.

— « Hé ! Fern, apportez-nous du café ! »

Ils attendirent le café mais sans s'installer confortablement. Ils déboutonnèrent leurs pardessus, sans les enlever, et rejetèrent légèrement leurs chapeaux en arrière. Challice décida de les traiter sur un pied d'égalité. Il n'avait pas encore fait de choix. Ils étaient tous deux bouleversés et nerveux Se rendaient-ils compte que les soupçons pesaient sur eux ? Il n'en savait rien. Probablement.

Le café arriva et Fern Thomas s'attarda auprès de la table. Challice et Merson se servaient de sucre et de lait. Joe Wint avala une gorgée de café noir. Puis il fit la grimace.

— « Ce café est abominable ! » dit-il à Fern. « Combien de temps a-t-il bouilli ? C'est un reste de midi ? »

— « Excusez-moi, » dit Fern, « je vais en faire du frais. »

— « C'est cela, » dit-il. La femme s'éloigna. « Elle le fait toujours un peu faible ! » dit-il à Challice, et il repoussa sa tasse. Il était plus nerveux qu'il ne voulait bien le laisser paraître et faisait un sort à cette histoire de café pour cacher son malaise.

— « En quoi pouvons-nous vous aider, lieutenant ? » demanda Merson. Il était tendu, mais il regardait son interlocuteur dans les yeux.

— « Je n'en sais trop rien, » dit Challice avec sincérité, « mais je voudrais apprendre le plus de choses possible sur le compte d'Ann Frantz. Ses habitudes, son caractère, sa famille, ses intérêts, peut-être ses autres amis. Voyez-vous, à la façon dont le crime a été exécuté, il semble que le coupable soit quelqu'un qui la connaissait, quelqu'un qui savait qu'elle passait à cet endroit à une certaine heure de la soirée. Elle n'a été ni volée, ni brutalisée. Etranglée simplement par un individu qui avait cette idée en tête et rien d'autre. »

— « On pourrait soupçonner l'un de nous deux, » dit Joe Wint.

— « En effet. Mais je ne porte pas d'accusations. Néanmoins, laissez-moi vous dire une chose. Tout ce que vous pourrez faire pour nous aider à découvrir le véritable assassin, écartera les soupçons qui pourraient peser sur vous. »

Challice laissa le temps à la logique de faire son effet. Du coin

de l'œil il suivait les mouvements de Fern Thomas qui allait et venait derrière son comptoir. Elle semblait désireuse d'entendre la conversation qui se poursuivait à la table, mais ne savait comment faire pour s'approcher sans être indiscrète.

— « Voyons, » dit le lieutenant, « à votre connaissance, Ann Frantz avait-elle d'autres amis que vous ? »

Ils secouèrent tous les deux la tête, et Merson dit :

— « C'était une drôle de fille, lieutenant. Très tranquille. Plutôt timide. A mon avis, elle ne se liait pas facilement. »

— « Alors, il n'y avait que vous deux ? »

— « Pour autant que je sache, oui ! » dit Merson.

— « Vous connaissiez votre position l'un par rapport à l'autre ? »

— « Oui... »

— « Et comment avez-vous découvert la vérité ? »

Joe Wint haussa les épaules.

— « Nous nous sommes rencontrés ici. »

— « Quels étaient vos sentiments réciproques ? Vous sortiez régulièrement l'un et l'autre avec Miss Frantz. Vous étiez l'un et l'autre fortement intéressés par la jeune fille. N'y avait-il pas de rivalité entre vous ? »

— « La chose me laissait assez indifférent, » répondit Wint rapidement.

— « Et vous Merson ? »

Merson hésita. Il jouait avec sa cuiller, remuait son café.

— « J'étais un peu jaloux, » dit-il enfin. « J'aimais beaucoup Ann. »

— « De quelle façon l'aimiez-vous, Wint ? » demanda Challice.

— « Je l'aimais bien sûr, sans quoi je ne serais pas sorti avec elle ? »

— « Si vous l'aimiez, comment se fait-il que vous n'étiez pas jaloux ? » dit-il.

Joe Wint hésita. « Je crois que je ne suis pas d'un tempérament jaloux, » dit-il.

— « Je ne comprends pas ! »

— « Les choses étaient différentes entre Ann et moi de ce qu'elles étaient entre Paul et elle, c'est tout. »

— « Pouvez-vous m'expliquer cela ? »

Les doigts de Joe Wint tambourinèrent sur la table. Challice observa les doigts. Ils étaient épais, puissants, de ceux qui sont capable de lutter avec un grand camion routier d'un bout de la journée à l'autre.

— « Je ne comprends pas, » répéta Challice, « à quel point de vue les choses étaient-elles différentes ? »

Wint se tourna soudain vers Merson. « Faut-il lui dire, Paul ? » demanda-t-il.

Merson semblait misérable, embarrassé, irrité. Mais il se domina. « Vas-y, dis-lui ! » répondit-il enfin.

— « Entendu ! » dit Wint et il se retourna vers le lieutenant.

— « C'est une drôle d'histoire, lieutenant. Mais Paul et moi nous en avons souvent parlé. Parfois, ça tournait à la discussion, du moins du côté de Paul. Ça le mettait quelque fois en colère. Personnellement, ça me laissait plutôt indifférent Mais de temps en temps il arrivait que nous tombions nez à nez, ici. Tous les deux, nous voulions voir Ann. Elle était occupée, ou elle n'était pas encore arrivée. Alors

nous nous mettions à parler, et la conversation tombait sur Ann. »

— « Eh bien qu'est-ce que tu attends pour lui dire ? » interrompit Merson.

— « C'est bon, c'est bon. » Joe Wint avala une gorgée de café et fit une grimace comme si le breuvage était exécrable. « Voici comment je vois les choses, lieutenant. Paul et moi, nous avons des caractères différents. Paul a plutôt le genre « gentleman ». Pas moi. Mais le plus drôle de l'histoire, lieutenant, c'est qu'un soir nous nous mettons à parler et tout sort sur le tapis. Paul dit qu'Ann se conduit d'une certaine manière avec lui, et je lui dis : tu es fou, cette fille te fait marcher. Et nous voilà partis dans une grande discussion. Nous avions deux images entièrement différentes de cette fille. »

Challice surveillait Paul Merson. L'homme était devenu pâle, et l'on voyait les muscles de sa mâchoire se contracter sous sa peau tendue. Il y eut un court silence après que Joe Wint eût fini de parler.

— « Qu'en pensez-vous, Merson ? » demanda Challice.

Merson se retourna et ses yeux étaient pleins de feu.

— « Bien sûr, nous avons eu des discussions, » dit-il, « il mentait... »

— « A propos de son caractère ? » demanda doucement Challice.

— « Absolument ! »

— « Dans ce cas, voudriez-vous me décrire le caractère d'Ann Frantz, Monsieur Merson. »

— « C'était une bonne fille et c'est tout. » Merson parlait rapidement, avec passion. « Je le sais. Je suis sorti plus souvent que lui avec elle. Au moins deux douzaines de fois. Au bout de ce temps, on arrive à connaître une fille. Pas tout, bien sûr, mais les choses les plus importantes. Elle n'a jamais rien fait de mal dans sa vie. Ecoutez-moi, lieutenant, je voulais l'épouser. »

— « Lui avez-vous fait une demande en mariage ? »

— « Parfaitement ! »

— « Quelle fut sa réponse ? »

Merson hésita. Il y eut comme une expression de souffrance dans ses yeux.

— « Ann n'avait pas eu la vie facile, » dit-il enfin, « Beaucoup de malchance. C'est pourquoi elle hésitait à se lancer dans une chose aussi importante que le mariage. C'était pourtant ce qu'elle désirait. Un mari, un foyer, des enfants. Je sais que c'était ça qu'elle voulait. Peut-être pas avec moi... Mais ce genre de fille ne court pas à droite et à gauche, comme dit Joe. »

Challice s'efforçait en vain de faire un tri dans ses impressions. Parfois son instinct lui disait : « Telle chose est vraie, telle chose est fausse. » Mais pour l'instant, son instinct était muet.

— « Voyons, » dit-il prudemment, « vous aviez un jugement différent sur le caractère de cette fille. Et vous en discutiez. Mais aucun de vous n'a-t-il jamais pensé à lui poser la question ? »

— « Je n'aurais pas voulu l'offenser ! » dit Merson.

Joe Wint se mit à rire. Du moins, cela ressemblait à un rire. Une sorte de petite expiration explosive et sardonique.

— « C'était trop amusant de discuter, » dit-il. « Pourquoi nous refuser ce plaisir en demandant à

Ann de trancher le différend ? A supposer que son intervention eût réglé le litige. Nous aurait-elle dit la vérité ? Je ne crois pas. Mais la discussion était intéressante, lieutenant, ne pensez-vous pas ? Ann s'en trouvait auréolée d'une sorte de mystère. Cela donne de l'intérêt à une femme. Ni Paul, ni moi, ne savions que penser de sa personnalité véritable. Ni vous non plus, n'est-ce pas lieutenant ? »

Challice considéra ses deux interlocuteurs pendant quelques minutes. Puis il dit.

— « Je puis vous faire la réponse la plus commode : c'est que l'un de vous ment ! »

Joe Wint haussa les épaules.

— « Je vois plusieurs possibilités, » continua Challice, « vous pourriez mentir, Monsieur Wint, car vous êtes peut-être un peu fat et vantard. Beaucoup d'hommes se flattent d'obtenir auprès des femmes des succès qui n'existent que dans leur imagination fertile. Vous pourriez mentir, Monsieur Merson, pour dissimuler le caractère véritable de vos relations avec la jeune fille. Les rapports que vous entreteniez l'un et l'autre avec elle, étaient peut-être identiques. Peut-être dites-vous tous deux la vérité. Ann Frantz pouvait se montrer sous un jour différent selon qu'elle était en présence de l'un ou de l'autre d'entre vous. Avec Wint, elle ne pensait qu'à s'amuser, tandis qu'avec Merson, elle envisageait de fonder un foyer, de trouver la sécurité. Il y a des femmes qui sont ainsi. »

Joe Wint eut un sourire forcé.

— « Intéressant problème psychologique, n'est-ce pas lieutenant ? »

— « Ce qui m'intéresse, » dit Challice, « c'est de savoir laquelle de ces possibilités a pu conduire au crime. »

Le sourire de Wint s'élargit ; « C'est bien ce que je pensais, » dit-il, « vous croyez que l'un de nous est le coupable. »

— « J'ai eu cette impression, » admit Challice.

Mais il lui fallait du temps maintenant. Le temps de tirer au clair quelques petites choses, sans laisser s'envoler ces deux lascars. Son intuition était plus forte que jamais. L'affaire pouvait trouver sa solution dans l'Esquire Grill Room si son esprit parvenait à saisir le fil conducteur.

— « Attendez-moi une minute, » dit-il enfin, « je reviens à l'instant. »

Il quitta la table et acheta un nouveau jeton de téléphone. Il était insensé d'espérer sitôt des résultats du terrain vague, bien sûr. Le quartier général confirma qu'il n'y avait rien de nouveau.

Il se rendit au comptoir et demanda un paquet de cigarettes à Fern Thomas. Tout en fumant, il la regardait séparer les deux parties du percolateur de verre.

— « Voulez-vous une tasse de café frais ? » demanda-t-elle.

Il accepta. Elle remplit une tasse et la poussa vers lui. Puis il lui fit signe de ne pas s'éloigner. Les deux hommes assis à la table ne pouvaient les entendre.

— « Votre impression sur Ann Frantz ? » demanda-t-il.

— « A quel point de vue ? »

— « Au point de vue moral, disons. »

Fern Thomas ne répondit pas tout de suite. Challice eut le loisir de l'observer. Ses cheveux étaient

probablement teints, mais néanmoins, elle n'était pas trop mal. Le genre femme à poigne. Elle pouvait en toute sécurité, diriger un restaurant dans ce quartier. Mais elle n'avait sans doute rien de ce qui pouvait pousser une jeune fille solitaire comme Ann Frantz, aux confidences.

— « Je ne pourrais pas vous le dire, » répondit la femme au bout d'un moment. « Ann ne parlait guère. »

— « Ses deux amis ont sur elle un jugement différent, » lui dit Challice.

— « Quelle importance ? »

— « La vérité pourrait nous fournir le mobile du crime. »

— « Vous parlez de ces deux hommes ? »

— « Peut-être. »

Elle hésitait encore, mais il était évident qu'elle savait quelque chose. Challice appuya un peu.

— « Cela nous éviterait beaucoup d'ennuis à tous deux, Miss Thomas, si vous pouviez me dire ce que vous savez, immédiatement. »

Elle avait parfaitement compris. Elle se pencha au-dessus du comptoir et murmura d'une voix de gorge.

— « Comme je vous l'ai dit, Ann parlait peu. Mais je parle que je sais ce que Joe Wint disait d'elle. Elle devait être son genre, sans quoi il n'aurait pas perdu son temps avec elle. »

— « Comment savez-vous cela ? »

Elle avoua sans se troubler : « Je connais Joe, » dit-elle.

Il y avait une lueur dure dans ses yeux. Il la croyait. « Et alors, que pensez-vous de Merson ? » demanda-t-il.

— « Je ne peux rien dire de lui. C'est un client comme les autres. »

Challice l'observait pendant qu'elle versait deux nouvelles tasses de café et qu'elle les portait jusqu'à la table. Il emporta sa propre tasse et vint rejoindre Merson et Wint.

— « Le café est-il meilleur ? » demanda Fern Thomas.

— « Oui, ça ressemble davantage à du café, » répondit Wint.

Il attendit que la femme fût retournée à son comptoir.

— « L'un de vous désire-t-il modifier ses précédentes déclarations ou y ajouter quelque chose ? » interrogea-t-il.

Non, apparemment.

— « Soit, » poursuivit-il. « Voici comment se présente la situation. A moins que la police ne découvre un fait nouveau, vous êtes suspects en raison de vos relations avec la morte. Je ne vous lâche pas. A vous le premier, Monsieur Wint. »

— « Moi ? » demanda Joe Wint. « Pourquoi aurais-je tué Ann ? Je ne désirais rien de plus. »

— « Tout de même, ça ne pouvait pas durer éternellement. Supposons, par exemple, que la jeune fille ait désiré vous épouser. »

Wint secoua la tête.

— « Ou qu'elle désirait rompe avec vous pour épouser Merson ? »

— « La chose m'aurait laissé à peu près indifférent. Il vous faudra trouver autre chose, lieutenant. Je ne l'ai pas tuée. »

Challice se tourna vers Merson.

— « Je pense que vous disiez peut-être la vérité, Monsieur Merson, sur vos relations avec Ann Frantz. Mais peut-être ajoutiez-vous foi à ce que Wint ne cessait de vous répéter au sujet d'Ann. Parmi

les mobiles qui mènent au crime, la jalousie est l'un des plus puissants. »

Paul Merson ne sourit pas. Son visage était pâle et la transpiration perlait à son front et à sa lèvre supérieure.

— « Je ne l'ai pas tuée, » dit-il.

Challice se renversa sur sa chaise et alluma une cigarette. Mais il n'en offrit pas. Il ne se sentait pas en veine d'amitié ou de politesse. L'impatience, la colère et la déception commençaient à monter en lui. La solution du problème se trouvait devant lui, sous ses yeux. Il aurait presque souhaité que la loi lui permit d'exercer des mesures convenables de coercition sur ces deux hommes.

Au lieu de cela — faisant contre mauvaise fortune bon cœur — il préféra garder le gant de velours.

— « Très bien, » dit-il, « prenons la question sur le plan scientifique et parlons d'alibis. A vous, d'abord, Monsieur Wint.

Joe Wint avait sa réponse toute prête. Comme s'il avait prévu la question et fait le tri dans son cerveau.

— « Je suis entré en ville à quatre heures et demie, » dit-il, « j'ai garé le camion à notre magasin d'Union Street. Les transports routiers Regal. Vous pouvez vérifier. A cinq heures, j'étais à mon domicile. Chez Mme Schneider, 518 avenue Terry. J'ai pris une douche, je me suis rasé, j'ai sorti ma voiture du garage de Mme Schneider et je suis arrivé ici à six heures moins vingt. »

— « C'était peut-être un peu trop tôt pour prendre Ann ? »

— « Non, si elle n'avait pas eu de travail ici ! »

— « Quel est le vôtre, Monsieur Merson ? » Challice écrasa farouchement son mégot.

— « J'ai travaillé jusqu'à cinq heures. »

— « Très bien, je pourrai le vérifier. Mais vous êtes arrivé ici à six heures moins cinq. Vous travaillez à deux pas d'ici. Qu'avez-vous fait pendant cet intervalle de cinquante cinq minutes ? »

— « Je suis venu tout droit ici, » dit Merson, « mais le restaurant était fermé. Alors je suis retourné chez moi, j'ai changé de vêtements et je suis revenu. »

Pendant une ou deux secondes, Challice crut avoir mal entendu.

— « Qu'avez-vous dit ? » interrogea-t-il assez sottement. « Le Grill était fermé ? Quelle heure était-il ? »

— « A peu près cinq heures quinze. »

Ce n'était pas plus compliqué que cela. Comme il l'avait su depuis le début, la solution du problème se trouvait ici. Challice se leva de table, sans même tenter de s'excuser. Il quitta les deux hommes et se dirigea vers la porte d'entrée de l'Esquire Grill Room. Là, près du seuil, se trouvait une paire de galoches de femme.

Il les ramassa et les examina avec le plus grand soin. Elles étaient d'une propreté méticuleuse, presque chirurgicale. Il les tint un moment à la main et vint les poser sur le comptoir devant Fern Thomas.

— « Ces galoches viennent d'être nettoyées à fond, » lui dit-il.

Elle ne répondit pas, se contentant de regarder fixement les galoches.

— « Vous avez oublié d'éteindre le percolateur pendant votre absen-


VIENT DE PARAÎTRE
une nouvelle production
FLEUVE NOIR
L'HISTOIRE DE FRANCE
L'HISTOIRE DE FRANCE vue par SAN-ANTONIO
"FLEUVE NOIR"
VUE PAR
SAN-ANTONIO

ce, » dit-il, « et vous avez lavé ces galoches à votre retour. Lorsque vous êtes partie, il n'y avait pas de clients, et vous avez pensé qu'on ne remarquerait pas votre absence. Mais Paul Merson est venu plus tôt que d'habitude et il a trouvé porte close. Pourquoi avez-vous fait cela, Miss Thomas ? Vous étiez jalouse d'Ann Frantz à cause de ses rapports avec Joe Wint ? »

Fern Thomas était une grande femme, mais pas trop mal en dépit de ses cheveux teints. Ce sont des choses que Challice avait déjà remarquées. Mais pour la première fois, il remarqua ses mains. Elles étaient aussi puissantes et aussi musclées que celles de la plupart des hommes.

⁂

Ainsi, il avait démasqué le meurtrier d'Ann Frantz. Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher de penser à cette fille... Si elle avait été ce que Paul Merson la croyait, le meurtre avait été une erreur — une erreur lamentable, stupide, sinistre... Mais si elle avait été la maîtresse de Joe Wint, du moins Fern Thomas avait elle un mobile pour expliquer son forfait... Si Wint et Merson avaient tous deux dit la vérité, si Ann était sur le point de rompre avec Wint pour épouser Merson, elle aurait probablement sauvé sa vie en informant Fern Thomas de la nouvelle.

Le lieutenant était un policier habile, un policier intelligent. En s'en donnant la peine, il aurait peut-être pu trouver la réponse à ces questions. Mais le meurtrier était sous les verrous, et un policier en activité n'a guère le loisir de se livrer à des recherches de caractère académique.

Car, chaque jour, des gens se font assassiner.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The body behind the bill board.



Dépôt légal : 3me trimestre 1964 — Le Gérant : M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Au sommaire de notre numéro 40, de passionnantes histoires de suspense que j'ai sélectionnées à votre intention, et notamment :

LE GRAND JOUR
par Lawrence Treat

•

DISCRÉTION ASSURÉE
par Jack Ritchie

•

QUI TUERA LISA ?
par C.B. Gilford

•

LE PERROQUET DU VAUTOUR
par Arthur Porges

•

MA COUSINE DE PROVINCE
par Marguerite McClain

•

Alfred J. Hitchcock

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE JUILLET 1964 39

LA REVUE DU **SUSPENSE**

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

No 39 JUILLET 1964

AU SOMMAIRE :

et de nombreux autres récits sélectionnés par
ALFRED HITCHCOCK



1,75 F